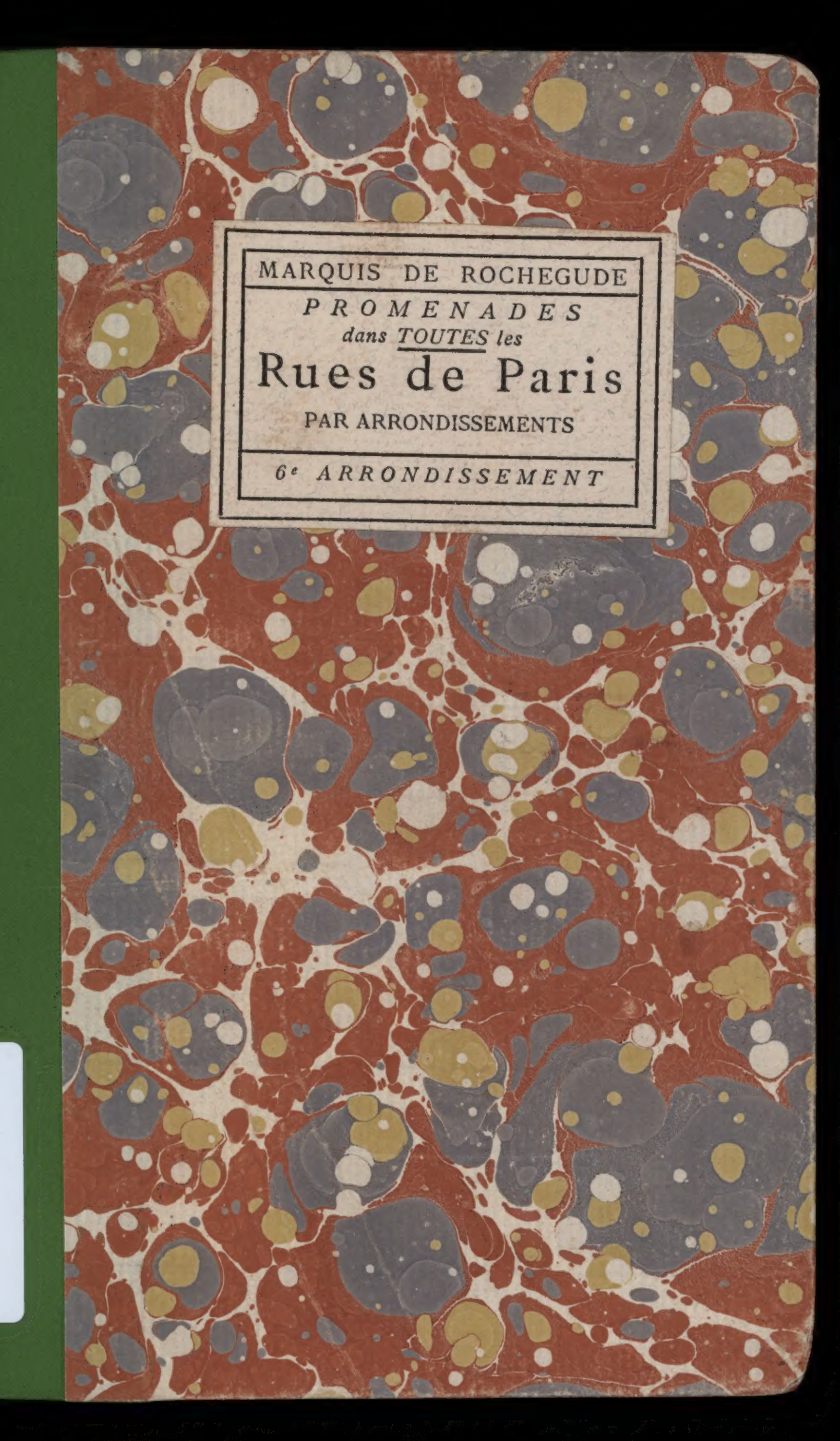

MARQUIS DE ROCHEGUDE
PROMENADES
dans TOUTES les
Rues de Paris
PAR ARRONDISSEMENTS
6e ARRONDISSEMENT

Promenades

dans toutes les

Rues de Paris

VIe Arrondissement

Promenades

dans TOUTES les

Rues de Paris

VIe Arrondissement

COULOMMIERS
Imprimerie Paul BRODARD.

MARQUIS DE ROCHEGUDE

Promenades
dans TOUTES les
Rues de Paris

PAR ARRONDISSEMENTS

ORIGINES DES RUES
MAISONS HISTORIQUES OU CURIEUSES
ANCIENS ET NOUVEAUX HOTELS
ENSEIGNES

VIe Arrondissement



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1910

PROMENADES

DANS TOUTES

LES RUES DE PARIS

VIe ARRONDISSEMENT

—

LUXEMBOURG

1er quartier : Monnaie.

2e quartier : Odéon.

3e quartier : Notre-Dame-des-Champs.

4e quartier : St-Germain-des-Prés.

Quai Malaquais.

Construit en 1669. S'appela quai de la Reine-Marguerite en 1641 à cause des jardins de l'hôtel de la première femme d'Henri IV, jardins qui occupaient l'emplacement des premières maisons du quai. Le nom de Malaquais vient du mot détourné : mal acquet, sobriquet par lequel le peuple désignait la prise en possession un peu leste des terrains du Petit Pré aux Clercs par Marguerite de Valois. Le quai fut pavé vers 1670. Il longe une partie du port des Sts-Pères.

N° **1.** Hôtel du marquis de l'Aubespine (1720). M. de Courmont, de Mirabeau (1770). Visconti y mourut

en 1818. Vieilles inscriptions : quai Malaquais et rue de Seine.

N° **3**. Mme d'Épinay, veuve de Dorat de La Barre, conseiller au Parlement (1669). Julliot de Fromont (1790). Le Girondin Buzot (1793). La Convention ordonna que cet hôtel soit rasé, mais il fut sauvé par le 9 thermidor. Le peintre Vien y mourut en 1809. L'explorateur Humboldt y habita (1820). (Balcon.)

N° **5**. De 1644 à 1751 l'immeuble appartenait à la famille de L'Aubespine. Il fut habité en 1690 par le président de Bérulle. Le maréchal Maurice de Saxe y habita et y mourut en 1750. M. de Vauxcelles, fermier général, qui mourut sur l'échafaud et dont la veuve épousa Cuvier. La baronne de Korff, qui procura un passeport à Louis XVI pour sa fuite à Varennes. Elle s'appelait Mme Sullivan et était la maîtresse de Crawfurd qui cacha la voiture de Varennes dans sa propriété de la rue de Clichy. Famille Trutat. M. Le Normant sous le deuxième Empire. (Bel escalier avec le portrait du maréchal de Saxe.)

En face du 5 se trouve une statue de Voltaire par Caillé (1885).

N° **7**. Hôtel du marquis de Vassan (1680). Charaudon de St-Maur (1730).

N° **9**. Le terrain appartenait à l'abbaye de St-Germain-des-Prés. En 1541 ce terrain fut reçu à bail par Jean Bougu qui fit construire une maison qui fut absorbée dans les jardins de la reine Margot. Après l'adjudication, en 1622, de l'ancien hôtel de la femme d'Henri IV, le terrain échut à Jacques d'Hillerin, prêtre et conseiller au Parlement, qui fit construire l'hôtel actuel entre 1622 et 1628. Son neveu Jean d'Hillerin (1649). L'hôtel fut habité par le comte de Tallard en

1686 (le futur maréchal de 1703), par le duc d'Albret, et par François Rakoczi, prince de Transylvanie (1714). Ce dernier locataire, qui installa là une maison de jeux, a laissé son nom à l'hôtel qui s'appelait antérieurement hôtel du Perron et qui fut connu dès lors sous le nom d'hôtel de Transylvanie, nom dont l'abbé Prévost a perpétué le souvenir en y plaçant le théâtre des exploits de Des Grieux. L'hôtel sortit de la famille d'Hillerin en (1720). La comtesse de Fontaine, veuve du maréchal de camp (1720), le revendit en 1723 à la duchesse de Gramont (Anne Baillet de La Cour) qui y resta jusqu'à sa sa mort. Hôtel du maréchal de Lautrec (1737) : il y mourut en 1762. Sa nièce, Claude d'Arpajon, épouse du maréchal Philippe de Noailles. Loué en 1782 à M. de Vergennes, le ministre des Affaires étrangères. Vendu en 1791 à Fontaine de Biré, qui revendit en 1802 à sa bru Mme Lattaingant-Debainville. Henri Péan de St-Gilles (1805), dans la famille duquel il resta jusqu'en 1836. Famille Defresnes (1836 à 1892). Société des Immeubles de France (1792 à 1897). M. le docteur Luling est propriétaire depuis cette époque. Parmi les locataires citons Joseph Carnot (1803), Denon, directeur du musée Napoléon (1807-1813), le géomètre Legendre (1809 à 1813) et la marquise de Blocqueville qui occupa le premier étage de 1869 à 1892, époque de sa mort. Elle était la fille du maréchal Davout, duc d'Auerstaedt, et son salon joua un grand rôle dans la société parisienne. (Beau salon avec plafond, boudoir, etc.)

N° **11**. Emplacement de l'hôtel de Loménie de Brienne, secrétaire d'État sous Louis XIV. Cet hôtel fut occupé par le duc de Créqui en 1687, puis par le duc de Lauzun en 1712. La duchesse de Lauzun vendit l'hôtel en 1733 à la princesse Louise-Adélaïde

de Bourbon-Conti, nommée Mlle de La Roche-sur-Yon. Les écuries de Mme la Dauphine y furent ensuite installées en 1763. La réunion de cette maison à sa voisine de droite, forma un hôtel plus grand, celui du duc de Mazarin qui l'occupait en 1782. Hôtel de Juigné. Administration des poudres et salpêtres (1792 et 1793). Hôtel de la police générale habité par Fouché duc d'Otrante. L'ancien mitrailleur de Lyon, qui avait épousé Mlle de Castellane, envoyait de là, tous les soirs, à l'adresse de l'empereur un cahier constitué d'une vingtaine de feuillets qui résumait tout ce que l'on savait depuis vingt-quatre heures. Savary logea là également. Les bureaux de la Police s'étendaient de la rue Bonaparte à la rue des Sts-Pères et communiquaient par des couloirs en planches avec l'hôtel du ministre. Cet hôtel a disparu. École des Beaux-Arts (1860). (Voir 14, rue Bonaparte). Mlle Clairon habitait le 11 (ancien) du quai Malaquais en 1790.

* Nos **15** et **17**. Double hôtel de Bouillon construit vers 1640 par F. Mansart pour Bertrand de La Basinière, trésorier de l'Épargne. La veuve de Charles Ier y habita. Marie Mancini, duchesse de Bouillon, qui y recevait Chaulieu et La Fontaine. Princesse Sobieska. M. de Rothenbourg. M. Pellaprat qui le laissa à son gendre le prince de Chimay. Prince d'Arenberg (1814). L'hôtel, qui avait été restauré au milieu du XVIIIe siècle, fut acquis par l'État sous le ministre Jules Ferry et annexé aux Beaux-Arts en 1885. Cet hôtel était appelé communément hôtel de Chimay. Au 17 ont habité l'acteur Dugazon, Buloz, Charcot, Pailleron, ainsi que M. Charles, le mari de l'Elvire de Lamartine, qui habita là en 1822 et 1823 après avoir habité le muséum en 1796. Une fête splendide avait eu lieu dans cet hôtel en

1730 à l'occasion de la naissance du Dauphin, fête organisée par les ambassadeurs extraordinaires d'Espagne. (Porte-Cour, etc.)

N° **19**. Hôtel de La Basinière (1788). Mandat de Berny (1734). Hôtel de M. de Lannion, gouverneur de l'île de Minorque (1764). Le poète Barbier, l'auteur des *Iambes*, qui était né quai Malaquais, y fut clerc dans l'étude de Fortuné Delavigne, frère de Casimir. La maison est habitée par M. Albert Flament, homme de lettres.

N° **21**. Hôtel du comte de Morstin (1687). Marquis de Sassenage (1710); du Hallay (1724). Hôtel de la présidente de Bandeville qui y mourut en 1787.

Rue des Saints-Pères. (Côté impair.)

(Pour le côté pair, voir le VIIe arrondissement.)

N° **1**. Emplacement de l'Hôtel Morstin (21, quai Malaquais).

N° **3**. Renan y habita en 1857. (Bas-reliefs.)

N° **5**. Fut habité par l'empoisonneur La Pommerais qui fut guillotiné en 1864. Il avait empoisonné avec de la digitaline sa belle-mère, Mme Dubizy, et sa maîtresse Mme Pauw.

N^os **7** et **7** *bis*. Le plan de Gomboust désigne cet hôtel au XVIIe siècle sous le nom d'hôtel de M. Falcoms. Le baron de Montmorency au XVIIIe siècle. Hôtel de Chabannes sous Louis XVI. Marquis de Vertillac sous Louis XVIII. Cet hôtel communiquait sous la Révolution et l'Empire avec l'hôtel de la Police générale, 11, quai Malaquais. Le 7 est habité actuellement par M. Charles Widor, le compositeur de musique et l'éminent organiste.

N° **11**. Maison où mourut Ed. Fournier, l'historien de Paris (1880).

N° **13**. Dépendait des Petits-Augustins. Hôtel de Bernage (1740). Comte d'Affry (1778). Police générale sous l'Empire. Réal y avait son cabinet et Pichegru y fut amené la nuit de son arrestation. Archives de la Police secrète sous Decazes. (Remanié aujourd'hui.)

N° **15**. L'École des Sciences politiques y fut de 1877 à 1882.

N° **17**. Grille de marchand de vin. Pougens habitait le 17 en 1822-1824. Il habita également le 53 de la rue en 1815.

N° **21**. Enseigne du Silène.

N° **23**. Fenêtres du quatrième étage.

N° **39**. Hôpital de la Charité fondé en 1602 par Marie de Médicis. (Entrée 47, rue Jacob.)

N° **43**. Enseigne d'horloger.

N° **45**. Avant 1853 l'entrée de l'hôpital de la Charité se trouvait rue des Sts-Pères, entre les deux pavillons à fronton 35 et 45.

* N° **49**. Chapelle des Frères de la Charité reconstruite par de Cotte en 1732. Académie de Médecine depuis 1851. Clinique Corvisart. Fut pendant un demi-siècle le siège de la Conférence Molé-Tocqueville. Exploitée ensuite par l'Assistance publique comme salle de cours, de conférences ou d'examens. La chapelle se trouve sur l'emplacement de l'ancien sanctuaire de St-Pierre ou de St-Père dont la crypte subsiste toujours. Le petit square qui est attenant est un ancien cimetière de protestants qui subsista de 1576 à 1604. Dans ce square se trouvait la fontaine, dite de la Charité, qui était au coin de la rue des Sts-Pères et de la rue Taranne.

N° **53**. Mlle Contat y habita. C'est là que Julie Carreau rencontra Talma.

N° **63**. Au 63 (ancien), qui était l'hôtel de La Valette, habita Chateaubriand de 1811 à 1814.

N° **73**. Tronçon Est de la **rue de Grenelle** qui n'a qu'un petit parcours dans le VI[e] Arrondissement. Le 7, comme nous l'avons dit ailleurs, est sur l'emplacement de l'ancien hôtel de Beauvais, et de l'ancienne Mairie. Au 6, vieille maison.

Rue du Dragon

Rue du Sépulcre au XIV[e] siècle. Nom actuel en 1808 à cause de la cour du Dragon. Monge habita la rue en 1784.

N° **44**. Enseigne du Dragon. Panis, beau-frère de Santerre, membre de la Commune, régicide, puis signataire de l'acte additionnel, y habita de 1809 à 1815. Il alla ensuite 25, rue de Sèvres, et mourut à Marly en 1832.

N° **35**. Vieille maison.

N° **30**. Andrieux, auteur dramatique (1802). Avant son mariage Victor Hugo y habita une mansarde (1821). Les Hugophiles ont placé une plaque commémorative sur cette maison en 1907.

N° **31**. Raveneau, carrossier de la Cour (1754). Académie Julian.

N° **15**. **Rue Bernard-Palissy**. Cette curieuse rue s'appelait précédemment Petite-rue-Taranne. Son nom actuel lui a été donné en l'honneur du célèbre « potier émailleur » (1510-1590). Plusieurs maisons méritent un coup d'œil, entre autres les 12, 11, etc. Au 13 s'ouvre la **rue du Sabot** où se trouvent d'anciennes maisons. Cette petite rue du Sabot, qui doit son nom à une enseigne, s'appelait rue Copieuse en 1468 et rue de

l'Arpenteur en 1595. Les 3, 4, sont de vieilles maisons assez curieuses. La rencontre de la rue du Sabot avec la rue Bernard-Palissy, forme un tournant difficile qui sert souvent d'épreuve aux conducteurs des attelages à quatre.

N° **24**. Hôtel meublé qui, dit-on, fut la demeure de Bernard Palissy en 1585. (Buste en terre cuite.)

N° **20**. Rampe de fer Louis XIII, dans l'escalier sur la cour.

N° **18**. Jean Girard, architecte du duc d'Orléans (1686). Philippe de Loménie, écuyer. Baron Boyer, chirurgien de l'Empereur. (Façade assez intéressante.)

N° **16**. Cour assez curieuse.

N° **7**. Cour du Dragon. (Voir 50, rue de Rennes.)

N° **10**. Hôtel du XVIIe siècle. Le ministre Lacave-Laplagne (1828).

N° **2**. Maison du XVIIe siècle.

Boulevard Saint-Germain.

(Partie comprise entre la rue des Saints-Pères
et le boulevard St-Michel.)

Dans cette partie le boulevard a absorbé la vieille rue Taranne du XIIIe siècle, rue où habitait St-Simon, le baron d'Holbach et Diderot, une partie de la rue Ste-Marguerite (ce qui en reste est devenu la rue Gozlin), la rue Childebert, la rue d'Erfurth, la rue des Boucheries (rue de l'École-de-Médecine), la rue du Paon, la rue des Deux-Portes, etc. Lors du percement du boulevard entre la rue de Rennes et la rue du Four on a découvert de nombreux sarcophages mérovingiens.

N° **175**. Emplacement de l'ambassade de Hollande au moment de la révocation de l'Édit de Nantes. Sur

l'hôtel actuel la Commission du Vieux Paris a fait apposer une inscription pour rappeler le souvenir de la vieille rue Taranne qui forme depuis 1876 la côté impair du boulevard St-Germain entre la rue des Sts-Pères et la place St-Germain-des-Prés.

N° **173**. Hôtel du XVIIIe siècle ainsi qu'au 159. (Balcon).

N° **186**. Siège social de l'Alliance française fondée en 1886. Comme nous l'avons dit, le petit square est un ancien cimetière de protestants (1576-1604) qui succéda à un cimetière de lépreux. Antérieurement en enterrait les lépreux de la Maladrerie voisine sur l'emplacement du 172 actuel du boulevard St-Germain.

N° **184**. Société de Géographie.

N° **165**. Vieille maison. (Restaurant Taranne.)

N° **159**. Hôtel ancien. (Balcon.) Portait le n° 11 de l'ancienne rue Taranne.

N° **176**. Habité par Mme Kœchlin-Schwartz, présidente des Femmes de France, chevalier de la Légion d'Honneur.

N° **174**. M. de Boislisle, membre de l'Institut et éditeur de St-Simon, y mourut en 1908.

N° **170**. Devant cette maison s'élève la statue de Diderot, œuvre du sculpteur Jean Gautheron. Cette statue a été élevée en 1884 à l'occasion du centenaire du philosophe (1713-1784), non loin de l'emplacement de sa maison de la rue de l'Égout.

N° **147**. Chez M. Ambroise Loyer, antiquaire, se trouve la chambre à coucher de Mlle Mars, due à Jacob.

N° **147**. **Rue des Ciseaux** (1429). Doit son nom à une enseigne : « Aux Ciseaux d'Or », ou à une vieille grille de marchand de vin qui existait encore en 1905 au coin de la rue du Four, grille qui renfermait dans son dessin de ferronnerie six O (ciseaux). Le prolongement

nord de la rue des Ciseaux, détruit par le boulevard St-Germain, s'appelait jadis Petite-rue-Ste-Marguerite, puis rue d'Erfurth en 1806. Ce prolongement aboutissait à l'église St-Germain-des-Prés, et les boutiques étaient adossées contre l'église. On revoit même contre les murs de l'église des anciennes inscriptions. Actuellement cette ancienne Petite-rue-Ste-Marguerite et ses alentours sont remplacés par le **square sud de St-Germain-des-Prés**. Nous y voyons la statue de Bernard Palissy, œuvre de Barrias (1880) et un grand bas-relief provenant de la manufacture de Sèvres.

La rue des Ciseaux longeait l'ancien collège des Écossais (16, rue du Four). Elle possède des maisons anciennes et curieuses, entre autres le 2 où nous voyons une enseigne peinte : Aux Salaisons d'Auvergne ; le 3, le 4, le 5 et le 6 qui datent du XVIe siècle, etc.

N° **145.** Vielle maison à pignon. Enseigne peinte : « Au rendez-vous des Boulangers ». Au 143, vieille maison.

N° **137.** Vieille maison. Le sol du boulevard St-Germain, devant le 137 et le 135, représente l'emplacement de l'ancienne prison de l'Abbaye.

N° **166. Rue de l'Échaudé** (1388). Jadis Chemin sur le fossé de l'Abbaye, puis « Ruelle allant au guichet de l'Abbaye », ou cul-de-sac du guichet. Nom actuel en 1590. Un échaudé était un îlot de maisons donnant sur trois rues et formant triangle. De 1806 à 1814, la rue s'appela rue de Durnstein. Presque toutes les maisons sont anciennes et assez curieuses, entre autres les 29, 18, etc. Au 10 se trouvait, il y a peu de temps, une belle enseigne peinte par le peintre Delbecque, mort en 1907, Cette enseigne qui représentait un livre ouvert a été retirée par le propriétaire.

N° **162.** Les maisons qui s'étendent entre le 162 et le

148 faisaient partie de l'ancienne rue des Boucheries, devenue ensuite partie de la rue de l'École-de-Médecine avant le percement du boulevard St-Germain.

N° **160**. Petit restaurant qui fut fréquenté par le romancier Thackeray alors élève de notre École des Beaux-Arts. A la devanture on y vit longtemps une enseigne de l'écrivain peinte par lui-même, enseigne qui a été remplacée par une autre rappelant le souvenir du célèbre client de la maison.

N° **150**. Vieille maison.

N° **119**. Caveau du Café du Cercle. (Concert au sous-sol.)

N° **117**. Cercle de la Librairie (1879). Siège de la Société des Artistes français graveurs sur bois, de la Société française de Bibliographie, de la Société des Amis des Monuments parisiens jusqu'en 1910, etc.

N° **136**. Maison où demeurait M. Benoit, conseiller à la Cour d'appel. Là eut lieu l'attentat anarchiste de Ravachol (1892).

N° **130**. Entrée du passage du Commerce-St-André. Devant cette entrée se trouve la statue de Danton (1891) due à Auguste Paris. Cette statue se trouve à peu près sur l'emplacement de la maison que le tribun occupait cour du Commerce.

N° **87**. Vieille maison où la femme Simon faisait des ménages. En face s'élève la statue de Broca (1887), élevée par souscription universelle sous les auspices de la Société d'Anthropologie de Paris. Cette statue est l'œuvre de Paul Choppin, sculpteur sourd et muet.

N° **83**. Faculté de Médecine. (Voir rue de l'Ecole-de-Médecine.)

N° **79**. Librairie Hachette, sur l'emplacement d'un ancien cimetière juif. (Voir 15, rue Hautefeuille.)

Rue Hautefeuille.

Quicherat, dans ses *Mélanges archéologiques*, dit que le nom vient du château Hautefeuille (Altum folium), ouvrage romain dont il est question dans les chansons de geste. On a retrouvé des fragments de ce château en 1358 : la voie ouverte sur le jardin des Thermes était le chemin qui y conduisait. Sous St Louis la voie qui nous intéresse était déjà la Haute-Feuillée. Avant Philippe Auguste la voie allait jusqu'au château Hautefeuille qui appartenait aux seigneurs de la race desquels était issu le traître Ganelon. Sous Philippe Auguste la rue s'arrêta à l'enceinte. Après Philippe Auguste elle s'arrêta à la rue des Cordeliers (actuellement rue de l'École-de-Médecine). La partie nord de la rue entre la rue Percée (impasse Hautefeuille) et la rue St-André-des-Arts s'appela rue de la Barre, puis rue St-André et du Chevet-St-André.

N° **21**. Dépendait du collège de Damville fondé en 1390 par Gérard et Jean de Damville et réuni à Louis-le-Grand en 1672. Mme de Bullion (1703) ; du Cœtlosquet (1787). Arthur Bertrand, ancien hussard de Bercheny et libraire au commencement du XIXe siècle. Aujourd'hui siège de l'Association coopérative des étudiants en médecine. La tourelle octogonale appartenait sans doute à Pierre Sarrazin, bourgeois de Paris du XIVe siècle.

En face, sur l'emplacement de la Faculté de médecine, se trouvait l'établissement des Prémontrés, ordre de Picardie (1252-1790). C.-J. Panckoucke acheta la maison en 1792 et la posséda jusqu'en 1798. Peyre, l'architecte, y habita. Le chevet de la chapelle des Prémontrés,

démolie en partie en 1889, avait été converti en café, dit de la Rotonde. Ce fut le siège des Artistes réalistes sous la présidence de Courbet qui y avait son atelier. En 1848 ce fut un corps de garde. Quand on démolit ce café en 1889 on y a découvert un caveau avec des squelettes d'anciens Prémontrés.

N° **19**. **Rue Pierre-Sarrazin**. Date du XVIe siècle. Doit son nom à un bourgeois de l'époque. Un cimetière israélite existait sur l'emplacement de la rue au XIVe siècle. Au 10 (ancien) mourut en 1781 le peintre Noël Hallé. Le collège de Damville s'ouvrait au 13 (hôtel de Maupeou) : il s'étendait rue de la Harpe (boulevard St-Michel).

N° **15**. La librairie Hachette (17 et 15) et la librairie Baillière (au 19) occupent l'emplacement d'un ancien cimetière juif vendu aux Religieuses de Poissy par Philippe le Bel. Sur cet emplacement s'éleva l'hôtel de Forez (1321) qui devint hôtel de Longeuil jusqu'en 1621. Cet hôtel de Longeuil avait été réuni à l'hôtel voisin dit de Beaulieu au commencement du XVIe siècle et ces deux hôtels réunis avaient formé l'hôtel de Pommereu (1621 à 1797) qui fut démoli en 1848.

Le boulevard St-Germain a détruit en 1856, du côté des numéros impairs de la rue Hautefeuille, l'hôtel d'Aligre qui avait été confisqué en 1420 par les Anglais, et occupé par le comte de Richemond, le comte de Suffolk (1423), la famille de Tourzel après le retour de Charles VII, la famille de Canaye (1594), par Omer Talon (1641), par Joly de Fleury (1672), par les célèbres éditeurs Le Breton (1773) et d'Houry (1782-1828). Beaudelaire était né dans cette maison (1821) et Dalloz y avait habité en 1824.

Du côté des numéros pairs de la rue Hautefeuille le

boulevard St-Germain a détruit un hôtel Lefèvre d'Ormesson et la maison de Barnabé Brisson, premier président au Parlement (1567), pendu en 1591. — Au 22 *bis* se trouvait le passage du Poteau qui réunissait la rue Hautefeuille avec la rue Mignon.

N° **16**. François Murard, conseiller au Parlement, en était propriétaire en 1720. Famille de Serre de St-Roman (1767 à 1843).

N° **9**. Emplacement d'un très curieux hôtel à façade ornée de créneaux et de trois tourelles engagées. Ce fut l'hôtel de Miraulmont depuis le XVe siècle jusqu'en 1600. Les Chartreux le possédèrent de 1614 jusqu'à la Révolution. On dit que la mère de Richelieu y était née. Silvestre de Sacy, orientaliste, et Creuzé de La Touche, législateur, en étaient locataires à la fin du XVIIIe siècle. Cet hôtel fut malheureusement démoli en 1905 par M. Baillière, libraire, qui justement avait écrit une très intéressante monographie de la rue Hautefeuille, monographie que nous avons mis à contribution pour notre notice sur la rue Hautefeuille.

* N° **5**. Hôtel des abbés de Fécamp construit par Guillaume V de Putôt. De 1330 à 1523 neuf abbés se succédèrent à la tête de ce monastère, et parmi eux celui qui devint pape sous le nom de Clément VI, et trois cardinaux de Lorraine. Habité vers 1560 par le peintre Georges le Vénitien. Le bibliophile Nicolas Boucot y mourut en 1699. On dit que Ste-Croix, le complice de la Brinvilliers, y habita. — Dépôt des Archives de Lorraine (1787). Bien national à la Révolution. Avant 1674 l'hôtel s'étendait jusqu'à la rue Serpente, mais cette partie (emplacement du 7) était devenue l'hôtel de Sève (1674-1730) et fut démolie en 1864. — Très jolie tourelle au coin de l'impasse Hautefeuille. Dans la loge du

concierge se trouvait, il y a peu de temps, une sirène en bois sculpté. (Elle a été suspendue dans un appartement de la maison.)

N° **8**. Appartenait en 1670 à Bonaventure Rousseau, évêque de Césarée. Nicolas de La Barre, avocat au Parlement (1688). Famille Le Juge de Bouzonville (1757-1789). Godard de Sergy. Le libraire Deterville (1806-1843). (Belle salle à manger et plafond attribué à Lebrun.) Hôtel, dit de Sallier, au commencement du XVIIIe siècle.

N° **6**. **Rue des Poitevins**. Existait en 1253 sous le nom de rue Gui-le-Queux. S'appela ensuite rue Gérard-aux-Poitevins, puis Gaillard-aux-Poitevins. Elle était fréquentée par des étudiants du Poitou. La partie faisant retour du côté de la rue Serpente a été dénommée de 1560 à 1636, rue du Pet, du Petit-Pet, du Gros-Pet. — Au 4, ancien hôtel. Au 6 était l'ancienne pension Laveur, bien connue jadis des étudiants et fréquentée par Gambetta, J. Ferry, Vallès, Courbet, André Gill, etc. A l'extrémité nord-ouest de cette petite rue se trouvait l'hôtel de Thou, sur l'emplacement de l'hôtel des Sociétés Savantes. (Voir 8, rue Danton.)

N° **5**. **Impasse Hautefeuille**. Jadis rue Percée au XIIIe siècle, puis rue Percée-St-André-des-Arts. Elle est devenue impasse en 1857. Christophe Le Blon, inventeur de la gravure en couleurs, vint s'installer en 1737 dans une maison de la rue Percée, maison qui a disparu en 1856, lors de l'ouverture du boulevard St-Michel. Ce berceau de la gravure française en couleurs était la troisième maison à droite en entrant par la rue Hautefeuille. Le Blon y mourut en 1741 et fut enterré, bien que protestant, à St-Séverin. Dagoty s'empara du procédé et s'en attribua la découverte. — Sur la tourelle

qui dépend de l'hôtel des abbés de Fécamp, inscription de 1729 : Rue Haute-Feuille.

N° **3**. Hôtel dit de Cramault, bâti sur l'emplacement de l'hôtel de Simon Cramault, chancelier du duc de Berry (1402), hôtel qui fut confisqué par les Anglais en 1423. Reconstruite la maison appartenait en 1683 à Olivier, seigneur des Charbonnières, puis aux Leclerc de Lesseville jusqu'en 1777.

N° **4**. Félix de La Motte Le Vayer, jurisconsulte (1586-1626). Son fils, François de La Motte Le Vayer, conseiller d'État, membre de l'Académie française, père de l'abbé Le Vayer, ami de Molière, et à qui Boileau dédia sa quatrième satire. — M. de Montgeron (1772), conseiller du roi, qui réunit les convulsionnaires dans sa maison. Treilhard, président du Conseil des Cinq-Cents, et Henrion de Pansey, jurisconsulte, y furent locataires (1788). (Escalier dans la cour.)

N° **1** *bis*. Hôtel qui fut habité par Conty, l'auteur des Guides, et Abel Pilon (1854-1864).

Rue Danton.

Cette rue, commencée en 1888 et percée en 1895, a bouleversé tout un quartier intéressant en éventrant les rues Serpente et des Poitevins. Elle doit son nom au célèbre Conventionnel, fondateur du Club des Cordeliers (1759-1794).

N° **1**. Maison en ciment armé.

N° **8**. Hôtel des Sociétés Savantes construit en 1900. Emplacement de l'hôtel de Thou qui fut l'hôtel des États de Blois sous Louis XV. Hôtel Mesgrigny, où logeait le libraire Buisson qui publiait le *Cabinet des modes*, sous Marie-Antoinette. Hôtel de M. Agasse, puis de son

gendre, M. Panckoucke (1819). Sous la Restauration et Louis-Philippe de grandes fêtes et des bals costumés eurent lieu à l'hôtel Panckoucke. (L'escalier de l'hôtel de Thou subsiste encore. La cour des carrosses et des écuries a été métamorphosée en salle de conférences.) Dans l'immeuble actuel se trouvent les sièges de la Société centrale des Architectes français, de la Société de médecine publique et d'hygiène professionnelle, de la Société d'ophtalmologie, de la Société pour l'instruction et la protection des sourds-muets, de la Société de statistique de Paris, de la Société française de tempérance, de la Société zoologique de France, de la Société géologique de France, de la Société française de navigation aérienne, de la Société française d'hygiène, de la Société d'hypnologie, de la Société astronomique de France, de la Société entomologique de France, de la Société de sociologie de Paris, de la Société météorologique de France, etc. Le Cercle St-Simon qui s'y trouvait a été dissous en 1900.

Rue Mignon (1179).

Jadis rue des Petits-Champs, puis ruelle de la Semelle. La rue doit son nom actuel au collège Mignon qui s'ouvrait au 2. Ce collège avait été fondé en 1343 par Jacques Mignon, archidiacre de Chartres. Henri III reforma ce collège en 1584 et le donna aux religieux de Grandmont. Il fut rebâti en 1747 et réuni à Louis-le-Grand en 1760. Les bâtiments et la chapelle donnèrent ensuite asile à de célèbres imprimeurs et tout d'abord aux imprimeurs du Parlement : Simon et Nyon. Le conventionnel Lindet y demeura. La mairie de l'ancien XIe arrondissement y fut installée de 1804 à 1812, puis

les imprimeurs revinrent. (Pommeret, Martinet, les Imprimeries réunies Motteroz, etc.) L'ancien collège Mignon disparut lors du percement de la rue Danton.

N° **1**. Vieille maison.

N° **5**. Vieille maison. Porte à clous.

Rue Serpente (1179).

Jadis chemin tortueux, puis rue de la Serpente parce qu'elle serpentait. La rue doit peut-être son nom à la portion de l'Abbaye des religieux de Fécamp qui donnait sur la rue. Cette portion avait l'enseigne d'une sirène ou « de la serpent » et cette enseigne était peut-être due au voisinage de la rue des Poitevins, car la fée Mélusine ou femme serpente était la divinité topique de la province du Poitou. Quoi qu'il en soit, le père du philosophe Helvétius habita ce manoir dit hôtel de la Serpente (emplacement du 7, rue Hautefeuille), qui fut aussi librairie Panckoucke. Tallien fut employé dans cette librairie. Entre cet hôtel Serpente et la rue de la Harpe était le collège de Tours fondé en 1333 et réuni à l'Université en 1763 (Sol du boulevard St-Michel). Le conventionnel Manuel habitait la rue en 1793 (le 17 ancien). La rue du Battoir-St-André, qui datait du XIIIe siècle, et qui allait de la rue Hautefeuille à la rue de l'Éperon, fut réunie à la rue Serpente en 1851. Girardet y habitait au 10.

N° **11**. Vieille maison.

N° **20**. Là s'est installée la pension Laveur qui était antérieurement au 6 de la rue des Poitevins.

N° **19**. Maison construite sur l'emplacement d'une maison qui appartenait à Mme de Maintenon qui y logeait son intendant. Librairie Roret depuis 1823.

N° **27**. Intéressant escalier en bois.

N° **30**. Vieille maison ainsi qu'aux 32, 34.

N° **38**. Niche sans madone.

Rue de l'Éperon.

Dite Chapon au XVᵉ siècle et précédemment Gauvain (1269). Doit son nom à une enseigne. Au coin de la rue du Jardinet se trouvait le collège de Vendôme du XIVᵉ au XVIIIᵉ siècle.

N° **14**. **Rue du Jardinet.** S'appela rue Martin-Alésoires au XIIIᵉ siècle, rue du Petit-Champ, rue de l'Escurel ou des Escureux au XVᵉ siècle. Au 18 se trouve une entrée du lycée Fénelon.

N° **12**. Leroux de Plémone, trésorier de France au XVIIIᵉ siècle.

N° **10**. Bâti sous Louis XVI aux dépens d'un ancien hôtel de Crémone.

N° **7**. Le savant vétérinaire J.-B. Huzard y mourut en 1840 et Théodore de Banville y mourut également en 1891.

N° **5**. Là se trouvait une entrée du cimetière St-André. La vieille maison qui se trouvait là et qui a été démolie en 1907 provenait de la fabrique de l'ancienne église St-André-des-Arts.

N° **3**. Lefebvre d'Eaubonne, président au Grand Conseil, mort en 1735.

N° **2**. On y voit parfois l'emplacement d'une maison qui fut habitée par Racine. Lycée Fénelon construit de 1883 à 1893.

N° **1**. Communs de l'hôtel Châteauvieux. Comtesse de Bonamour (1754). (Inscription ancienne : Rue de l'Eperon.)

Rue Suger.

S'est appelée rue des Sachettes au XIIe siècle, à cause d'un couvent de femmes, puis des Deux-Portes au XIVe siècle, puis du Cimetière-St-André, et enfin rue Suger en 1844 en souvenir d'une propriété que Suger (1082-1152), ministre de Louis VI et Louis VII y possédait en 1150.

N° **13**. Emplacement de l'ancien cimetière de l'église St-André fermé en 1786. La maison qui s'élevait ici et qui était l'ancien presbytère a été démolie en 1907, et l'emplacement de l'ancien cimetière a été complètement dégagé en 1908.

N° **11**. Porte à clous. Passe pour avoir été la maison capitulaire de l'église St-André-des-Arts.

N° **16**. Ancien hôtel de Boissy au XVIIe siècle.

N° **12**. Hôtel du président Nicolas Cottignon, sieur de Chauvry, beau-frère de Tallemant des Réaux (1625).

N^os **5** et **3**. Collège de Boissy, fondé primitivement en 1360 par Godefroy de Boissy, chanoine de Chartres, pour sept écoliers pauvres. L'hôtel fut dit Château-Gaillard et le collège fut réuni à Louis-le-Grand en 1764. Le Château-Gaillard fut vendu à Le Juge de Bouzonville en 1764. Au premier étage du numéro 3, on voit encore l'ancienne chapelle du collège de Boissy. Au 5, porte.

N° **8**. Vieille maison ainsi qu'aux 6 et 4.

N° **2**. Curieuse maisonnette au coin de la place St-André-des-Arts. (Porte basse.)

Place St-André-des-Arts.

La place fut formée en 1809 en absorbant le collège d'Autun. Sur cette place se trouvait l'église St-André-

des-Arcs, jadis St-Andéol, construite en 1210. On disait St-André-des-Ars, c'est-à-dire des Arsis (des brûlés). Dans cette église furent enterrés Ambroise Paré, le spirituel président de Brosses, Jacques Coytier, médecin de Louis XI, Pierre Séguier, Henri d'Aguesseau, Jacques de Thou entre ses deux femmes, etc. Le tombeau de ce dernier, œuvre de Girardon, Coustou et Anguier, a été transporté au Louvre où il est actuellement. Voltaire, qui était né sur la paroisse, fut baptisé dans cette vieille église en 1694. L'église devint en 1793 le Temple de la Révolution. On commença à la démolir en 1800 et elle disparut complètement en 1808. — Gounod est né en 1818 dans une maison portant le numéro 11 de la place. Cette maison, où on voyait encore les restes de l'hôtel primitif de Thou, a été démolie lors de l'ouverture de la rue Danton. On a découvert en 1907 à l'angle des rues Suger et Danton cinq sarcophages de plomb avec inscriptions (actuellement à Carnavalet). Ces inscriptions se rapportaient à Nicolas Fyot, conseiller du roi (1666), à Hector de Guerchois, conseiller du roi (1740), etc. Au 15 de la place, vieille maison. De la place St-André-des-Arts se détache la **rue St-Séverin**, qui n'a que quelques maisons dans le VIe arrondissement et qui s'appelait jadis rue Poupée dans cette partie. De la place se détache également le **boulevard St-André** qui a été formé en 1855 et qui a reçu sa dénomination en 1864.

Rue St-André-des-Arts.

Formée en 1179 sur l'ancien territoire de Laas ou de Lias, d'où par corruption on a fait des Arcs ou des Arts. Peut-être aussi le nom de la rue vient des nombreux marchands d'arcs qui étaient paroissiens de

l'église St-André-des-Ars où avait lieu un pèlerinage pour les brûlés (les arsis). Le clos de Laas était un grand espace couvert de vignes qui descendait le long de la Seine depuis la rue de la Huchette jusqu'à la porte de Nesle. Au XIVe siècle la rue s'appelait rue St-Germain, parce qu'elle conduisait de l'église St-André à l'Abbaye. Elle s'arrêtait à la muraille de Philippe Auguste : son prolongement en dehors des murs s'appelait rue du Pilori. La rue fut modifiée en 1836 et en 1837 et achevée en 1853. Dans cette rue intéressante se trouvait la grande manufacture de souliers tenue par les frères cordonniers.

N° **12**. Fut habité par le sculpteur Méryon de 1848 à 1850.

N° **22**. Construit sur une partie de l'emplacement de l'hôtel de l'évêque d'Autun devenu collège en 1341. Il fut réuni à Louis-le-Grand, vendu en 1807 et démoli en 1823. Ange Pitou habita également sur cet emplacement.

N° **21**. Vieille maison qui touchait à l'église St-André-des-Arcs.

N° **23**. Restes de l'hôtel de la Verrière. Dufresne, seigneur du Cange, fils de l'historien glossateur dont la statue est à Amiens. Les maisons en face appartenaient en partie au collège d'Autun.

N° **27**. André Duchesne, historien, mort en 1640. (Joli balcon Louis XV. Mascaron.)

N° **31**. Porte sculptée.

N° **30**. Hôtel des Montholon, gardes des sceaux au XVIIe siècle. Billaud-Varenne y fut locataire et s'y maria. Aujourd'hui hôtel meublé, dit de la Nouvelle-France. Sur cet emplacement s'élevait jadis l'hôtel d'Arras qui au début du XIVe siècle appartenait aux Comtes d'Artois, au Comte de Salisbury en 1422, et en 1425 à Louis de

Luxembourg évêque de Thérouanne, chancelier de France. Le petit hôtel d'Arras était au coin de la rue Pavée, c'est-à-dire sur l'emplacement du 36 actuel de la rue St-André-des-Arts.

N° **33**. Façade Louis XV.

N° **40**. Maison moderne construite sur une partie d'un ancien hôtel St-Clair qui fut vendu à l'Estoile, père de l'historien.

N° **41**. Comtesse de Bonamour (1754).

N° **45**. Lycée Fénelon (1893), premier lycée de filles à Paris. La façade est au 2 de la rue de l'Éperon. Emplacement de l'ancien hôtel des ducs d'Orléans qui s'étendait du 49 jusqu'à la rue de l'Éperon. Orfila est mort au 45 en 1853 et Pierre Larousse y habita. C'est aussi sur l'emplacement du 45 que Billaud-Varenne et sa première femme vinrent s'installer après 1786. Ils habitèrent là au quatrième étage d'une maison qui faisait face à la rue des Grands-Augustins. Billaud-Varenne, déporté à Cayenne, mourut en 1815 à St-Domingue après s'être remarié avec une négresse.

N° **46**. Fontaine dans la cour.

* N° **52**. Très joli hôtel des Du Tillet de La Bussière, famille parlementaire. Charlotte de La Chesnaye, femme de François de L'Hôpital, marquis de St-Mesme. Chérin, généalogiste du Roi. Le mathématicien Joseph Bertrand y est né en 1822. (Balcon, mascarons, porte sculptée.) Voir la cour, l'escalier, la tête de Bacchus surmontant l'entrée de la cave au-dessous de l'escalier, etc. Sur cette maison ancienne inscription du nom de la rue. Le mot « Saint » a été gratté pendant la Révolution.

N° **54**. Vieille maison. Cabaret de la Croix d'Or. (Grille).

N° **58**. Emplacement d'une partie de l'ancien séjour

de Navarre (1304), puis hôtel de Bussy (1350). Hôtel des archevêques de Lyon (de 1523 jusqu'en 1650), qui s'ouvrait également 5, rue Mazet en formant deux hôtels. Au 58 actuel, très belles portes sculptées dans le style Louis XIV.

N° 60. Entrée d'un ancien hôtel.

* N^os^ **47** et **49**. Emplacement de l'ancienne maison de Navarre. Dès 1257 Tibaut II, roi deNavarre, possédait des terrains en cet endroit. Il y construisit une maison qui fut achevée en 1260 et y mourut en 1270. Sa veuve, Isabelle de France, seconde fille de St Louis, n'eut pas longtemps la jouissance de l'hôtel, étant morte en 1271. Blanche d'Artois, reine de Navarre, veuve de Henri le Gras et épouse en secondes noces d'Edmund, comte de Lancastre, fils d'Henri III d'Angleterre, y mourut en 1302. L'hôtel resta à sa fille, Jeanne de Navarre, épouse de Philippe qui devint roi de France en 1285 sous le nom de Philippe le Bel. Après la mort de Jeanne de Navarre (1305), l'hôtel fut sans doute la propriété de son fils aîné, Louis X le Hutin, puis de la fille de ce dernier, Jeanne II de France (1316). Son petit-fils Jean (1330), qui le céda à son frère Philippe, duc d'Orléans, et l'hôtel devint alors le séjour des ducs d'Orléans, dauphins de France ou frères du roi. (Inscription sur le 49.) Valentine de Milan, femme de Louis d'Orléans, y résida. Louis XII y habita avant son avènement jusqu'en 1484. Il en fit plusieurs lots dont des particuliers s'arrangèrent. L'un d'eux fut Jacques Coytier, ancien médecin de Louis XI, qui appela son habitation : l'Abri-Cotier (1490). Ce vieil hôtel de Coytier, qui se trouvait à peu près au coin de l'Éperon et qui possédait des fenêtres à meneau du xve siècle, a disparu il y a quelques années. — Le 47 appartint aux La Vieuville de

Villayer aux XVIIe et XVIIIe siècles, et le 49 fut hôtel Châteauvieux-Dutillet. Ces deux hôtels avaient été réunis jadis et avaient formé l'hôtel de Jacques de La Guesle. Ils furent de nouveau réunis en 1728 et possédés par Renouard, comte de Villayer et d'Auteuil. De nouveau séparés ils furent occupés par des libraires. A l'hôtel Villayer Pahin de La Blancherie transporta le Salon de la Correspondance qu'il avait fondé en 1778 au collège de Bayeux, rue de la Harpe. C'était une sorte de concurrence aux salons du Louvre et on y exposait, non seulement des œuvres des contemporains, mais aussi les œuvres des maîtres anciens provenant des collections particulières. Ce salon dura jusqu'en 1787. L'hôtel des ducs d'Orléans s'étendait jusqu'à la rue de l'Éperon. Le 49, où se trouvent des mascarons et une belle ornementation, est occupé actuellement par une école de Psychologie et le 47, où nous jetterons un coup d'œil sur la cour, l'escalier et les mascarons, est occupé par l'Association Philotechnique.

N° **51**. Cour intéressante ainsi qu'au 53.

N° **57**. Toit très curieux. Au 61, passage du Commerce-St-André, aboutissant 130 boulevard St-Germain.

Passage du Commerce-St-André.

Ce passage, où, dit Michelet, « on marche sur une vermine de souvenirs », fut ouvert en 1776 sur l'enceinte de Philippe Auguste. Il doit son nom aux boutiques commerciales qui bordaient ce passage. L'ancienne cour du Commerce, qui se trouvait sur l'emplacement d'un ancien jeu de paume établi sur les remparts de Philippe Auguste, allait de la rue de l'École-de-

Médecine à la rue de l'Ancienne-Comédie. Cette cour a été réduite de moitié en 1875, lors de l'ouverture du boulevard St-Germain, et la **cour du Commerce-St-André** actuelle commence au 11 du passage du Commerce pour se terminer au 21 de la rue de l'Ancienne-Comédie.

Le ménage Danton-Charpentier vint s'installer cour du Commerce. La maison de Danton, détruite par le boulevard St-Germain, se trouvait là où est sa statue. Le tribun habita là également avec sa seconde femme Louise Gely. Camille Desmoulins habita la même maison. (Le fronton de la porte fut acheté par V. Sardou.)

A l'entrée du passage se trouvait une maison de jeux ouverte au public.

N° **8**. Ancien cabinet de lecture fondé par la veuve du Girondin Brissot, cabinet qui exista jusqu'en 1880. Dans la même maison se trouvait en 1793 l'imprimerie de l'*Ami du Peuple* rédigé par Marat. Cette imprimerie fut dirigée par Brune, le futur maréchal. Aujourd'hui encore c'est une imprimerie.

N° **9**. C'est ici que le docteur Guillotin essaya, en 1790, sa « machine philanthropique » sur des moutons. — On a retrouvé les soubassements de la charpente de la première guillotine construite ici, dans les combles de la librairie Durel.

N° **4**. Chez le serrurier Mugot se trouve la base d'une tour de l'enceinte de Philippe Auguste. — A côté nous entrons dans la cour de Rouen.

* **La cour de Rouen** (et non de Rohan) dépendait de l'ancien hôtel des archevêques de Rouen au xve siècle. Sur ces restes Henri II construisit, pour Diane de Poitiers, l'hôtel sous lequel passe la voûte. La terrasse sur laquelle se trouve un atelier de photo-

gravure est une portion importante du rempart de Philippe Auguste. Le marquis de St-Huringe, généralissime des Sans-Culottes, habitait la cour. MM. P. et J. Cambon, ambassadeurs de France, sont nés cour de Rouen. (Vieux puits dans la cour.)

Rue Dauphine.

Percée en 1607, en partie sur les jardins des Grands-Augustins et du collège St-Denis. Il fallait un débouché au Pont-Neuf dont Henri IV venait d'achever la seconde partie au sud, aussi le roi prit-il presque de force le terrain aux moines, les menaçant s'ils résistaient de percer la rue à coups de canon. La rue reçut son nom en l'honneur du dauphin Louis XIII, fils d'Henri IV. Elle fut dite de Thionville en 1792. Le côté pair de la rue longe l'emplacement de l'ancien fossé de la muraille de Philippe Auguste.

N° **48**. Construit par l'architecte Desmaisons.

N° **46**. Vieille maison.

N° **44**. Vieille maison. Petit-Radel y demeurait en 1785. Emplacement de la Porte Dauphine rasée en 1785 par ordre de MM. les Prévôts des Marchands et Eschevins, ainsi que le rappelle une inscription sur marbre noir, que l'on a de la peine à déchiffrer sur la façade. Cette inscription a été placée peu de temps après la démolition de la porte Dauphine.

N° **49**. **Rue Mazet**. S'appelait rue de la Basoche en 1636, puis Contrescarpe-Dauphine. La rue doit son nom actuel au docteur Mazet (1793-1821), mort de la fièvre jaune qu'il était allé étudier à Barcelone. La rue était un ancien chemin de ronde et elle fut ouverte en aile de la porte de Buci, dans l'enceinte de Philippe

Auguste. Le débouché de la rue Mazet sur la rue St-André-des-Arts indique l'emplacement de la porte de Buci, livrée par Périnet Leclerc aux Bourguignons. Dans la rue Mazet, au 5, se trouvait avant 1906 la très curieuse auberge du Cheval-Blanc qui datait de 1612. Sous Louis XIV, les carrosses pour Orléans en partaient une fois par semaine. Les bâtiments de la cour dépendaient jadis de l'hôtel des archevêques de Lyon (56, rue St-André-des-Arts). C'est avec un véritable regret que tous les amoureux du Vieux Paris ont vu disparaître cette pittoresque auberge. A côté du Cheval-Blanc se trouvait sous le second Empire le concert des Folies-Dauphines, surnommé : le Beuglant, et qui a été l'origine de l'appellation donnée depuis communément aux cafés-concerts. Dans la rue Mazet se trouvait également le fameux restaurant Magny, fréquenté par G. Sand, Renan, Flaubert, Goncourt, Sainte-Beuve et où Gavarni avait fondé les dîners du Vendredi. Les 7 et 9 sont des vieilles maisons assez curieuses. Au 11, au coin de la rue St-André-des-Arts, nous voyons une niche privée de sa madone.

N° **41**. Le chirurgien Baudelocque y habitait en 1783 et y ouvrit un cours théorique et pratique d'accouchement. Petit-Radel, docteur régent de la Faculté de Médecine, y professait. (Balcon du XVIII[e] siècle dans la cour.)

N° **34**. A l'enseigne du Coq (1750). Dans les caves se trouvent une portion de l'enceinte de Philippe-Auguste et les restes d'une tour. En 1903 on a découvert encore une portion de ce mur d'enceinte entre le 38 et le 40 de la rue.

N° **35**. Vieille maison au coin de la rue Christine.

N° **30**. Vieille maison et **passage Dauphine** abou-

tissant rue Mazarine. Au 30 de la rue Dauphine se trouvent des caves curieuses avec voûtes ogivales. Au point où le passage Dauphine fait coude (au 12 du passage) on a mis à jour à la fin de 1907, en creusant les caves de la maison en construction à cette époque, une portion d'un long couloir souterrain construit en moellons avec voûtes en berceau, et un fragment du mur de Philippe Auguste sur une longueur de 24 mètres. Ce mur est parallèle à la rue Mazarine.

N° **31**. Hôtel du XVIIIe siècle. Fronton. Jolies ferrures.

N° **24**. Maison moderne, construite sur l'emplacement d'une maison qui servait, dit-on, jadis de rendez-vous à Henri IV et Gabrielle. Rappelons à ce sujet que l'on rencontre à Paris d'innombrables logements de la Belle Gabrielle, qui mourut d'ailleurs en 1599 alors que la rue Dauphine n'était pas encore percée.

N° **18**. Ne faisait qu'un jadis avec le 16. Il a été refait en 1826. Société savante dite du Musée de Paris (1780). Cette société se transporta en 1787 au couvent des Cordeliers dans la salle Théologique où se tint ensuite le fameux club. En 1787 : loge maçonnique des Neuf-Sœurs sous la présidence du duc d'Orléans. Le club des Cordeliers se réunit ici pendant quelque temps en 1791 : les bureaux du Club y étaient situés. École dramatique de Cailhava dont Dorfeuille fit le Théatre des Jeunes-Élèves (1799). Virginie Déjazet y débuta. Le théâtre fut fermé en 1807 et devint salle de danse jusqu'en 1826.

N° **16**. Emplacement d'un ancien rendez-vous de chasse. Hôtel du capitaine La Curée, fidèle compagnon d'armes de Henri IV. Henri de Lorraine, marquis de Moüy (1660). Hostellerie de Moüy. Les Rochebrune au XVIIIe siècle. Salle de ventes.

N° **2**. Rewbell y demeurait en 1793.

N° **1**. Vieille maison. Au 35 de la rue Dauphine s'ouvre la rue Christine.

Rue Christine.

Ouverte en 1607 sous le patronage de Christine de France, deuxième fille de Henri IV et de Marie de Médicis, et épouse du duc de Savoie (1606-1663). La rue a été ouverte sur une partie du collège des Charités-St-Denis qui avait été fondé au XIIIe siècle et qui dépendait de l'abbaye royale de St-Denis.

N° **9**. Appartenait en 1728 au chancelier d'Aguesseau qui le vendit à Ambroise Gaudin, secrétaire du roi. Clément de Boissi (1746). Famille des Étangs. M. Chevalier, l'opticien du Pont-Neuf.

N° **5**. Pierre de Creil, seigneur du Grand Mesnil, conseiller du Roi (1702). Son fils Charles de Creil, écuyer (1705). (Escalier.)

N° **4**. Denis Allain, médecin de Louis XIV. Jean-Louis Carnot, commissaire des guerres de l'artillerie et de la marine à Toulon (1780). Le 6 fit partie plus tard de cette propriété pour devenir ensuite un hôtel garni.

N° **3**. Fut habité par Lanefranque, médecin de la famille impériale (1805).

N° **2**. Habité par Laplace en 1802. Inscriptions anciennes : rue Christine et rue des Augustins.

N° **1**. Provient du collège des Charités-St-Denis et faisait corps jadis avec le 2, avant le percement de la rue en 1607. On a fait à tort de cet hôtel la demeure de la reine Christine de Suède. (Portes du XVIIIe siècle. Rampes d'escaliers.)

Rue des Grands-Augustins.

Rue de l'Abbé-de-St-Denis en 1269, puis des Écoliers-de-St-Denis. Doit son nom au couvent des Grands-Augustins, qui occupait le côté pair de la rue, depuis le quai jusqu'à hauteur à peu près de la rue Christine. La Bruyère habita la rue en 1679. Augustin Thierry y habita de 1820 à 1830 dans une maison située du côté impair, entre le quai et la rue de Savoie. C'est là que furent composées l'*Histoire de la Conquête d'Angleterre* (1825), les *Lettres sur l'Histoire de France* (1827), etc.

N° **1**. Le comte de Bruillevert sous Louis XV. Restaurant Lapérouse. (Gracieux appuis de fenêtres en fer forgé.)

N° **2**. Emplacement de l'église des Grands-Augustins.

N° **3**. Les Dupré de St-Maur, maîtres des requêtes. L'un d'eux fut maître des comptes et académicien au XVIIIe siècle.

N° **4**. Anciens bâtiments dits de la Vallée, construits sur l'emplacement du monastère des Augustins comme marché de la volaille et du gibier. Compagnie des Omnibus depuis 1855. Le bâtiment couvert date de 1809.

*Nos **5** et **7**. Restes de l'ancien hôtel dit d'Hercule, ainsi dénommé à cause des peintures et des tapisseries mythologiques qui s'y trouvaient et qui représentaient les sept travaux d'Hercule. Cette habitation qui jadis s'étendait jusqu'au quai des Grands-Augustins, où elle s'ouvrait, avait été construite sous Louis XI et appartenait primitivement aux comtes de Sancerre, puis au comte d'Auvergne. Jean de La Driesche vendit l'hôtel à

Jean Hallevin, seigneur de Piennes, chambellan de Charles VII. L'archiduc Philippe d'Autriche y logea en 1449. Charles VIII l'acquit en 1493 et le donna à Guillaume de Poitiers. Le chancelier Duprat le possédait sous François Ier, puis les prévôts de Nantouillet, de 1547 à 1588. L'hôtel fut divisé à la fin du XVIIe siècle et une grande partie fut démolie. Le 7 n'est qu'une aile de cet ancien hôtel. Le 5 fut hôtel de Savoie-Carignan. Il en subsiste une partie. Il servit de résidence aux princes de Savoie-Carignan jusqu'à la Révolution et il avait été construit sur une partie de l'emplacement de l'hôtel Nemours-Savoie, vendu en 1670 à une compagnie d'entrepreneurs qui ouvrit la rue de Savoie sur son emplacement. Le 5 a été remanié et abrite actuellement le restaurant Femina. La cour du 7 est intéressante.

N° **6**. **Rue du Pont-de-Lodi** (1798). Ouverte sur une partie des terrains des Grands-Augustins. Nom en l'honneur de la victoire de Bonaparte (1796). Au 3 se trouvent les restes du réfectoire du couvent des Grands-Augustins. Au 5 entrée d'un ancien hôtel avec bornes montoirs.

N° **10**. Petite terrasse avec initiales E. B dans la grille en fer forgé. Hôtel de Bussy dont l'entrée était rue Christine.

N° **12**. Habité par Laplace en 1802. Inscription ancienne : Rue des Augustins.

N° **14**. Vieille maison. Provient du collège de St-Denis.

N° **15**. Bâti en 1719, sur les dépendances de l'ancien hôtel de Nemours. Appartenait en 1870 à M. Bouriat.

N° **18**. Le janséniste Mathieu Feydeau, curé. (Mascaron.)

N° **19**. Ancien hôtel.

N° **21**. Littré y est né en 1808.

N° **23**. Maison qui fut occupée par le trésorier de l'abbaye royale des Augustins et qualifiée du nom d'hôtel des Charités-St-Denis. Au XVIIIe siècle cette maison n'en faisait qu'une avec le 21, et fut appelée hôtel St-Cyr parce que l'intendant de la maison fondée par Mme de Maintenon à St-Cyr y logeait. (Porte à clous.)

N° **22**. Vieille maison ainsi qu'au 24.

N° **25**. Henri Heine y demeurait en 1841.

N° **26**. Barberie de St-Contest, protégé de Mme de Pompadour et ministre. M. G. Cain dans ses intéressantes *Promenades dans Paris* raconte que V. Sardou habitait là dans sa jeunesse et qu'il partageait par économie son logement avec un cordonnier.

N° **27**. Inscription ancienne : Rue des Augustins, abîmée pendant la Révolution. Au 11, de la rue des Grands-Augustins se trouve la rue de la Savoie.

Rue de Savoie (1671).

La rue de Savoie a été ouverte sur l'emplacement de l'hôtel de Nemours, qui appartenait à une branche cadette de la maison de Savoie. Antérieurement cet hôtel avait été la demeure du connétable Gaucher de Châtillon, puis la résidence des évêques de Laon, et des ducs de Savoie et de Nemours dans la deuxième moitié du XVIe siècle. L'hôtel fut vendu, en 1670, au sieur Buère de L'Épine par la duchesse de Savoie, héritière de son père Charles-Amédée de Savoie, duc de Nemours : il fut démoli en 1671, et une compagnie d'entrepreneurs perça la rue sur une partie de son emplacement. L'hôtel

de Nemours s'ouvrait rue Pavée (rue Séguier) du côté occidental.

N° **19**. Ancien hôtel. Emplacement des écuries de l'hôtel de Savoie.

N° **13**. Sophie Germain, philosophe, y est morte en 1831. (Inscription.)

N° **11**. Ancien hôtel. (Porte. Rampe en fer forgé de l'escalier.)

N° **9**. Ancien hôtel ainsi qu'au 6.

N° **4**. L'avocat Billaud-Varenne (1785). Il s'y maria en 1786 avec Mlle Doye qui habitait la même maison.

N° **3**. Dépendait de l'hôtel des ducs de Savoie. (Escalier.)

Rue Séguier.

Ancien chemin ouvert sur une partie du clos mérovingien de Laas donné à l'abbaye St-Germain par Childebert en 553. Ce chemin devint une rue à partir de 1179, c'est-à-dire à partir de l'année où l'abbé de St-Germain accensa le domaine conventuel, à la charge qu'on y bâtirait des maisons. La rue s'appella rue Pavée-St-André-des-Arts au XIIIe siècle, puis rue Pavée-d'Andouilles. Nom actuel en 1864 en l'honneur du chancelier Séguier (1588-1672).

N° **2**. Hôtel des Didot, imprimeurs (XVIIIe siècle).

N° **3**. Emplacement avant 1476 de la maison de l'évêque de Lodève, puis de l'évêque de Rodez qui s'en défit dans le courant du XVIe siècle. Reconstruite en 1590. Le président Lemaitre. Hostellerie à l'enseigne de St-Francois dès 1617. Là descendaient les coches de Normandie et de Bretagne. En face de cette hostellerie s'élevait la résidence des évêques de Laon qui, comme nous l'avons dit en parlant de la rue de Savoie, devint l'hôtel

des princes de Savoie dans la deuxième moitié du XVIe siècle. St François de Sales, alors évêque de Genève, se rendit auprès de ces Princes de Savoie en 1618 à l'occasion du mariage du prince de Piémont avec une sœur de Louis XIII, et de là vient la tradition qui fit loger St François à l'hostellerie d'en face, tandis qu'il alla sans doute à l'hôtel d'Ancre, rue de Tournon. L'hostellerie a fait place dès le XVIIIe siècle à la maison actuelle. (Rampes d'escaliers.)

N° **6**. Restes de l'hôtel de Nemours. Cette encoignure appartint ensuite à la famille de Montholon.

N° **10**. Ferrures d'appui de fenêtres avec chiffres.

N° **12**. Porte à clous.

N° **14**. Date de 1590. Maison des gardes minutes de la Chancellerie. Reconstruite en partie au XVIIIe siècle.

N^os **9, 11, 13**. Ancienne communauté des Frères cordonniers de St-Crépin fondée en 1645.

N° **15**. Cour assez curieuse.

N° **16**. Hôtel de Moussy; d'Argouges (1695); marquis de La Housse, ambassadeur de Danemark; marquis de Flamarens (1728); la veuve de Marigny; le baron Séguier, premier président, y habita de 1803 à 1848, et y mourut à cette époque.

N° **17**. Maison du janséniste J. de Ste-Beuve. Il y naquit en 1613, et y mourut en 1677.

* N° **18**. Restes de l'ancien hôtel de Nevers sur l'emplacement de l'ancien hôtel des comtes d'Eu (1350) et des comtes d'Artois (1423). Duc de Clèves (1481). Louis de L'Estoile (1566). Le chancelier d'Aguesseau. M. de La Houssaye. Le cardinal de La Roche-Aymon. (Portes. Cour.)

En descendant quelques pas la rue St-André-des-Arts, nous arrivons rue Gît-le-Cœur.

Rue Gît-le-Cœur.

Rue Gilles-Queux en 1397. Doit son nom à Gilles Cœur ou à Gilles, queux du roi (Gilles le Queux). Le nom vient du vieux mot : queux (cuisinier) dont on a fait maître queux.

N° **13**. Ancienne inscription : Rue Gille Cœu.

N° **12**. Ancien hôtel. Lucarne à poulie. Fut habité, dit-on, par Gabrielle d'Estrées. Ancien hôtel au 10.

N° **8**. Là s'imprimaient les Décrets de la Constituante. École des frères (1880). Aujourd'hui externat de garçons.

N° **5**. Porte et restes de l'hôtel de Pierre Séguier, marquis d'O. Cet hôtel s'étendait jusqu'au quai. Il s'était détaché de l'hôtel de la duchesse d'Étampes, situé rue de l'Hirondelle. Une autre partie de l'hôtel d'Étampes devint l'hôtel de Luynes (17, quai des Grands-Augustins). Au 5, rue Gît-le-Cœur, habita Berrier, lieutenant de police.

N° **2**. Inscription ancienne : Rue Gilles Cœur. Au 11 de la rue Gît-le-Cœur se trouve la rue de l'Hirondelle.

Rue de l'Hirondelle.

Rue de l'Arondale-en-Laas (1179), rue Herondalle (1300). Doit son nom à une enseigne. La rue allait jadis jusqu'à l'ancienne place du Pont-St-Michel : elle a été diminuée de moitié par la formation de la place St-Michel actuelle en 1860. Ambroise Paré habita la rue de l'Hirondelle. (Voir place St-Michel.)

N° **29**. Inscription ancienne : Rue de l'Irondelle.

N^os^ **27**, **25**, **23**. Restes de l'ancien collège d'Autun,

fondé en 1341 par le cardinal Bertrand et réuni plus tard à Louis-le-Grand. École gratuite de dessin de 1767 à la fin du règne de Louis XV.

N° **20**. Emplacement de l'ancien séjour des évêques de Chartres, qui s'étendait jusqu'à l'encoignure de la rue Gît-le-Cœur (1360). Le connétable Louis de Sancerre (1394). Les évêques de Clermont (1418). Confisqué au profit de Jacques de Montberon, maréchal de France. François Ier acheta l'hôtel, le fit reconstruire et l'ancienne demeure épiscopale devint un temple d'amour pour la duchesse d'Étampes. Le chancelier Séguier pendant la Fronde. Sa fille épousa Louis d'Albert de Luynes. L'hôtel se divisa en hôtel d'O (5, rue Gît-le-Cœur) et en hôtel de Luynes (17, quai des Grands-Augustins), et fut détruit en 1671. La maison actuelle n'est pas plus ancienne que le XVIIIe siècle. Les salamandres sculptées que l'on voit dans la cour et au-dessus de la porte d'entrée proviennent d'un hôtel meublé dit de la Salamandre, établi là en 1788, et qui avait pris comme enseigne les armes de François Ier.

Quai des Grands-Augustins (1231-1389).

Ce quai fut le premier construit à Paris. La partie située entre la place St-Michel et la rue Gît-le-Cœur s'appelait rue de Hurepoix à cause d'une hostellerie de ce nom. Ce n'est qu'en 1806 que le quai déboucha au pont St-Michel en face l'abreuvoir Macon. A la fin du XVIIe siècle on trouvait sur le quai des calèches tout attelées à louer au prix de 20 sols l'heure. Le quai doit son nom au célèbre monastère des Grands-Augustins. Bernardin de St-Pierre habita le quai en 1776.

Les Grands Augustins, originaires d'Italie, étaient

venus en France attirés par St Louis et s'établirent à Paris, d'abord près de la porte St-Eustache puis dans le clos du Chardonnet, rue des Bernardins. En 1293 ils achetèrent le monastère des Frères de la Pénitence de J.-C., dits Sachets, établis par Philippe le Bel. Ce monastère était situé sur le quai qui nous intéresse, à l'angle Ouest de la rue des Grands-Augustins. Leur église, où fut enterré l'historien Philippe de Commines, fut commencée par Charles V et achevée en 1453. Le monastère des Augustins joua un grand rôle politique. Henri III y fonda l'Ordre du St-Esprit en 1579. Marie de Médicis y fut saluée régente. Les assemblées du Clergé s'y tenaient. Les archives du Clergé, qui antérieurement étaient au cloître Notre-Dame, y étaient conservées depuis 1645 : elles furent transférées en 1792 à la Bibliothèque Nationale et en 1862 aux Archives. L'ancienne salle des Archives des Grands-Augustins servit pendant la Révolution à la fabrication des assignats. Le couvent fut vendu en 1797, démoli et remplacé en partie par une halle, nommée Marché de la Vallée, qui fut supprimée en 1867.

N° **1**. Le dessinateur Granville y habitait en 1835.

N° **17**. Faisait partie de l'hôtel d'O puis de Luynes, qui avait été auparavant l'hôtel de la duchesse d'Etampes (voir 20, rue de l'Hirondelle).

N° **23**. Inscription posée par les soins de la Commission du Vieux Paris rappelant l'ancienne rue de Hurepoix.

N° **25**. Construit par François Ier pour se rapprocher de la duchesse d'Étampes. Bureaux de la salubrité sous Louis-Philippe.

N° **29**. Appartenait en 1723 à l'imprimeur Émery, comme l'indique une inscription placée entre les deux

fenêtres du premier étage. J.-G. Wille, graveur, y habita plus de 44 ans et y mourut en 1808 Fut occupé par les bureaux du *Magasin pittoresque*.

N° **35**. Ancien et joli hôtel Feydeau et Montholon. Librairie académique des Didot, imprimeurs. Laplace y habita sous le Directoire. Aujourd'hui librairie académique Didier Perrin.

N° **41**. Ancien hôtel.

N° **51**. Le comte de Bruillevert au XVIIe siècle. Restaurant Lapérouse aujourd'hui. Jalliot, auteur des *Recherches sur Paris*, demeurait à l'angle du quai et de la rue des Grands-Augustins.

N° **53**. Emplacement de l'église du couvent des Grands-Augustins. C'est dans cette église, commencée par Charles V et démolie en 1797, que furent ouverts les États généraux de 1517. Habité par Mlle Delvair, sociétaire de la Comédie-Française.

N° **55**. Emplacement du couvent des Grands-Augustins dont il reste quelques vestiges. Le sol de la librairie Gautier-Villars était, il y a peu de temps encore, composé de fragments d'anciennes pierres tombales. Dans une cour de cette librairie on aperçoit un gnomon (cadran solaire) sur un mur qui se trouve appartenir à l'ancien couvent des Grands Augustins.

Pour le **Pont Neuf**, voir le Ier arrondissement. Avant de suivre le quai de Conti, nous visiterons les rues de Nevers et Guénégaud.

Rue de Nevers.

Date du XIIIe siècle. S'appela rue des Deux-Portes parce qu'elle était fermée à ses deux extrémités. Son nom actuel vient de l'ancien hôtel de Nevers dont elle

longeait les murs. Cette ruelle est très pittoresque et presque toutes les maisons sont anciennes et curieuses, entre autres les 2, 4, 8, 12, 17, 18.

A l'extrémité se trouve l'**impasse de Nevers** qui date de XIIIe siècle et qui venait se heurter jadis à la muraille de Philippe Auguste. Au 17 de la rue de Nevers se trouve la rue de Nesle.

Rue de Nesle (1607).

S'appelait rue d'Anjou-Dauphine jusqu'en 1867. Elle a été formée sur une partie de l'ancienne porte et de la tour Philippe-Hamelin, qui devint par la suite l'hôtel de Nesle rendu célèbre par Marguerite de Bourgogne.

N° **13** On a comblé le souterrain qui, au-dessous de cette maison, menait, dit-on, Marguerite de Bourgogne du palais dit de la Reine-Blanche à la tour de Nesle. On voit encore dans la cour de cette vieille maison la margelle d'un vieux puits comblé.

N° **3**. Maison moderne sur l'emplacement d'un lieu de rendez-vous de Henri IV et de la Belle Gabrielle (?).

N° **8**. Là se trouvait, dit-on, le palais de la Reine-Blanche (?), comme on en rencontre souvent dans Paris. En tout cas cette maison est intéressante par sa porte, son escalier et les mascarons de la cour.

N° **12**. Hôtel du XVIIe siècle. (Porte. Écusson.)

Rue Guénégaud.

Ouverte en 1641. Doit son nom à Henri de Guénégaud, ministre et secrétaire d'État, qui acheta l'hôtel de Nevers à la princesse Marie de Gonzague de Clèves (voir 11, quai Conti). L'hôtel de la Monnaie qui se

trouve sur l'emplacement de l'ancien hôtel de Nevers occupe une grande partie du côté pair de la rue. Les inscriptions en latin que nous voyons du côté de notre rue sur le côté Est de l'hôtel de la Monnaie expliquent le rôle des quatre éléments dans la fabrication de la monnaie. Les statues représentant les Éléments sont de Caffieri et de Dupré. Dans la rue Guénégaud se trouvait l'hôtel Britannique où Mme Roland tenait son salon avant que son mari fût ministre. Philippe Le Bas habitait la rue en 1790.

N° **1**. Restes de l'ancien théâtre des marionnettes de Jean Brioché. (Porte intéressante.)

N° **9**. Camus, garde des Archives nationales (1789).

N° **19**. Vieille maison à pignon.

* N° **29**. Au fond de la cour, tour de l'enceinte de Philippe Auguste. Cette tour forme le pendant d'une autre tour située de l'autre côté du passage Dauphine, mais qui est entièrement cachée par des constructions.

N° **31**. Ancienne fourrière de la Préfecture de Police au commencement du XIXe siècle.

N° **35**. Ancienne inscription à moitié cachée par la plaque moderne. Presque toutes les maisons du côté impair de la rue Guénégaud s'étendent jusqu'à la rue de Nevers où elles ont des sorties.

N° **16**. Jolie porte en bois scupté.

N° **12**. Nicolas de Blegny qui, avec Fagon, était médecin du roi. Ce Nicolas de Blegny était un curieux, c'est-à-dire un amateur d'objets d'art et une personnalité très intéressante. Il est l'auteur du *Livre commode des Adresses* (1691) paru sous le nom de du Pradel, et il fut le fondateur du premier journal de médecine. (Balcon.)

N° **10**. Maison ancienne.

Quai de Conti (1655).

Jadis de Nesle, puis de Nevers, puis de Guénégaud. Quai de Conti en l'honneur du prince, frère de Condé (1629-1666). Quai de la Monnaie en 1781. Il a repris son nom actuel en 1815. Sur le quai, entre la rue de Nevers et la rue Guénégaud, se trouvait le château Gaillard qui avait été octroyé par François Ier à Benvenuto Cellini, et qui fut démoli en 1655. En contre-bas du quai se trouve l'écluse de la Monnaie.

N° **1**. A l'angle de la rue Dauphine, premier Café Anglais (1769) tenu par le nommé Béchet. C'était le rendez-vous des écrivains anglais sous Louis XV. C'est aujourd'hui un modeste café.

N° **3**. Maison du bijoutier de Marie-Antoinette. Enseigne curieuse du Petit-Dunkerque. Les magasins du Petit-Dunkerque (objets de curiosité) étaient très à la mode en 1780. Le propriétaire, Grauchez, originaire de Dunkerque, alla ensuite s'installer rue de Richelieu, au coin de la rue Ménars. (Grille, gargouille avec mascaron intéressant.)

N° **5**. Vieille maison qui passe à tort pour avoir abrité Bonaparte à sa sortie de Brienne. Dans le couloir de cette maison a été reléguée une inscription posée jadis, avec l'autorisation de Napoléon III, sur la façade. Cette inscription sur marbre dit que Bonaparte, officier d'artillerie, sortant de Brienne, logea dans cette maison au cinquième étage en 1785. Bonaparte était à cette époque élève de l'école militaire de Paris. (Voir 2, impasse Conti.)

N° **7**. Construit en 1740 par Demay, joaillier de la couronne. Halbout, fabricant de croix de la Légion d'honneur, lors de la création de l'ordre.

N° **9**. Emplacement de l'ancien Théâtre des Marionnettes de Jean Brioché.

* N° **11**. Hôtel de la Monnaie. Ce bel hôtel, dont l'abbé Terray posa la première pierre en 1771, a été construit de 1768 à 1775 par l'architecte Antoine qui y habita et y mourut en 1801. Berthollet y habita en 1792. Autrefois la monnaie se frappait dans le palais même du roi, puis Charles le Chauve constitua une chambre des monnaies et un hôtel spécial fut affecté à la frappe des monnaies. On frappait les espèces, les médailles, les jetons rue Ste-Croix-de-la-Bretonnerie au XIIIe siècle, puis rue de la Vieille-Monnaie près St-Jacques-la-Boucherie, puis rue de la Monnaie, en face de la rue Baillet (emplacement de la rue Boucher). Sous Louis XIII on frappa la monnaie au Louvre, mais cinquante ans après on retourna à l'ancien local. Sous Louis XV on forma le projet de transférer la Monnaie à la place Louis-XV.

L'hôtel de la Monnaie occupe une partie de l'emplacement où s'élevait jadis l'hôtel du Grand-Nesles, qui avait été vendu à Philippe le Bel, par Amaury de Nesles. Cet hôtel était adossé à la muraille de Philippe Auguste. Il fut habité par le duc de Berry (1380), par François, duc de Bretagne (1446), et par le comte de Charolais (1461). Une partie de l'hôtel qui appartenait au roi fut mise en vente en 1552, mais ce n'est qu'en 1572 que Louis de Gonzague, prince de Nevers, se rendit acquéreur de tout l'hôtel, le démolit et fit construire l'hôtel de Nevers. On raconte qu'à l'hôtel de Nevers, Henriette de Clèves conserva dans une armoire d'un cabinet situé derrière son lit, la tête embaumée de son amant Coconas. L'hôtel de Nevers fut mis en vente par Marie de Gonzague et acheté en 1641 par Henri de Guénégaud, secrétaire d'État, qui n'entra en possession

qu'en 1646. Tout fut rasé et la fameuse tour de Nesle fut abattue en 1663. Sur l'emplacement, Guénégaud construisit un palais magnifique grâce à François Mansart, Lenôtre, Jouvenet, etc. C'est dans ce palais que Racine et Boileau lurent leurs premières œuvres. Guénégaud céda son palais en 1670 à Anne-Marie Martinozzi, veuve d'Armand de Bourbon, prince de Conti. L'hôtel s'agrandit de deux petits hôtels achetés en 1679 et en 1718, dont l'un devint le petit hôtel Conti qui fut respecté par Antoine. En 1751 le corps échevinal se trouvant trop à l'étroit à l'Hôtel de Ville acheta l'hôtel Conti pour les services municipaux, mais ce projet fut abandonné et on y établit le garde-meuble de la Couronne, puis sur les instances de M. de Laverdy, alors ministre d'État, il intervint un échange entre le roi et la ville. L'État prit le grand et le petit hôtel Conti et lui rétrocéda les bâtiments et les terrains de l'ancien hôtel de la Monnaie (rue du même nom), et Antoine construisit l'hôtel actuel en y enclavant le petit hôtel Conti qui subsiste toujours.

Les statues qui décorent l'attique sont de Pigalle, Mouchy, Neveu et Lecomte. Dans la cour d'honneur se trouvent les bustes d'Henri II, de Louis XIII, de Louis XV avec des inscriptions. Un escalier d'honneur avec voûte en grisaille conduit à un grand salon orné de vingt colonnes corinthiennes en stuc jaune et décoré d'un plafond de Weerts (1889). Ce salon renferme actuellement le musée monétaire qui a été créé en 1827 et inauguré en 1833. L'École des Mines fut installée dans ce salon de 1783 à 1790. A côté se trouve la salle dite de Napoléon, où nous voyons des médailles relatives au Consulat et à l'Empire, un buste en marbre de Napoléon par Canova, son masque en bronze moulé

à son lit de mort par le docteur Antommarchi, etc. Cette salle était occupée autrefois par le cabinet de minéralogie fondé par Lesage. Les ateliers sont intéressants à visiter. (L'hôtel de la Monnaie se visite les mardis et jeudis, de une heure à trois heures, après avoir fait une demande par écrit au directeur.)

N° **13**. **Impasse de Conti**, ou cul-de-sac de la Monnaie. S'appela aussi jadis cul-de-sac de Laverdy. L'hôtel Guénégaud, dont la façade principale était tournée du côté de l'Occident, avait sa porte d'honneur située sur l'emplacement du 1 actuel. Au 2 de l'impasse, dans la cour du petit hôtel Guénégaud, bas-relief de la Vierge.

* N° **13**. Petit hôtel Guénégaud bâti par Mansart (1659). Un des murs de cet hôtel est élevé sur la muraille de Philippe Auguste. Mme de Guénégaud le loua tout meublé à Gourville, l'auteur des *Mémoires*. Le marquis Brûlart de Sillery (1684). M. de Laverdy, ministre d'État, en fut locataire en 1770, et bien que septuagénaire en sortit pour monter sur l'échafaud. Le marquis Brûlart de Genlis (1771), qui en louait un étage à M. Permon, père de la duchesse d'Abrantès (1785 à 1792). Bonaparte, alors cadet gentilhomme à l'École militaire de Paris, y était reçu à ses jours de sortie. La chambre du futur empereur, d'après Mme d'Abrantès, était au troisième étage sous le toit (la mansarde d'angle). Le baron Larrey y habita de 1805 à 1832. Librairie Nyon, fondée en 1580. Aujourd'hui librairie Pigoreau. (Jolies boiseries et trumeaux dans le salon.)

N° **15**. Construit sous Louis XIV sur les fondements de l'ancien Nesle. M. de Cussé, référendaire à la Cour des Comptes sous le deuxième Empire. (Mascaron.) En face se trouve une petite place sur laquelle s'élève la statue de Condorcet par J. Perrin.

* Nos **23** et **25**. Palais de l'Institut construit en 1663 par l'architecte Le Vau et terminé après lui par les architectes Lambert et d'Orbay. Le pavillon de gauche, comme le rappelle une inscription s'élève sur l'emplacement même de la tour de Nesle, dont le pied baignait dans la Seine et qui défendait l'extrémité du rempart et du fossé de Philippe Auguste à leur débouché sur la Seine. A l'exception de ce pavillon, le collège des Quatre-Nations a été construit sur l'emplacement de l'ancien rempart et sur des terrains du bourg St-Germain qui était hors Paris jadis. Rappelons au sujet de la fameuse tour de Nesle que Marguerite de Bourgogne, épouse de Louis X, roi de France, ainsi que sa belle-sœur furent convaincues de débauches dans la tour qui appartenait à la princesse Jeanne, femme de Philippe le Long. Marguerite de Bourgogne fut étranglée par ordre du roi, son époux, et les deux complices, Philippe et Gautier d'Aunay furent écorchés vifs.

Le testament de Mazarin, de 1661, consacrait 45 000 livres de rentes à l'érection d'un collège destiné à 60 gentilshommes ou bourgeois pauvres d'Alsace, de France, de Pignerol et du Roussillon. Les exécuteurs testamentaires du cardinal achetèrent le Petit-Nesle, les fossés et les remparts le long de la rue des Fossés (Mazarine), et un lot de terrains situé à l'ouest qui présentait la forme d'une butte. Le Vau y construisit le collège dit des Quatre-Nations. En 1791 ce collège devint le collège de l'Unité. Supprimé en 1793. Maison d'arrêt et lieu de séance pour le Comité central du Salut public (1793). On y établit ensuite une école normale. Palais des Arts en 1801. Remanié à cette époque par l'architecte Vaudoyer. Institut (1805).

Avant la Révolution il existait cinq académies dont

la plus ancienne était l'Académie française fondée par Richelieu : les autres étaient qualifiées de royales : royale des belles-lettres, royale des sciences, royale de peinture et de sculpture, royale d'architecture. Les Académies furent supprimées par la Révolution, et un décret de la Convention de 1795 créa l'Institut sous la forme d'une compagnie divisée en trois classes, qui fut installée au Louvre dans la salle des Cariatides où siégeaient jadis les anciennes académies. Le Premier Consul réorganisa l'Institut en quatre classes (1803). La cinquième classe, celle des sciences morales et politiques, qui avait été créée par la Convention, fut rétablie en 1832, et les classes reprirent leurs noms d'académies. Elles sont indépendantes l'une de l'autre, mais le principe de l'Institut subsiste, et l'unité de l'Institut est affirmée chaque année par une séance solennelle. L'Académie française avant d'aller au Louvre avait, depuis sa fondation officielle par Richelieu, erré chez Conrart, chez Desmarets, chez Chapelain, chez Gomberville, de nouveau chez Conrart, chez Cerisy, chez Boisrobert et enfin chez le chancelier Séguier. Louis XIV l'établit au Louvre et elle y resta jusqu'en 1793. Pellisson la comparait « à cette île de Délos des poètes, errante et flottante jusqu'à la naissance de son Apollon ». L'Institut s'installa dans l'ancien collège des Quatre-Nations en 1805.

La cour du 23 donne accès à la Bibliothèque Mazarine, située au premier étage d'un bel escalier à cage circulaire. Cette bibliothèque est formée en partie de la riche collection du cardinal qui se trouvait jadis au palais Mazarin, rue de Richelieu. Elle avait été formée par le savant Gabriel Naudé, bibliothécaire du cardinal. Elle fut transportée au collège des Quatre-Nations en exécu-

tion du testament de Mazarin. (Bible de Gutenberg, imprimée à Mayence vers 1455. Livre de prière du Mont-Cassin, manuscrit du XIe siècle. Livre de chasse de Gaston Phœbus (1400). Collection d'incunables. Reliures à la marque de Grolier, trésorier de France (1479-1565). Meubles de Boulle. Lustres de Caffieri, etc.) Cette bibliothèque occupe l'emplacement, comme nous l'avons dit, de l'hôtel du Petit-Nesle où Benvenuto Cellini avait installé des ateliers. Ste-Beuve fut conservateur de la Bibliothèque Mazarine. M. G. de Porto-Riche, auteur dramatique, en est actuellement administrateur et y habite.

La même cour donne accès par un portique orné de colonnes corinthiennes à la salle des séances solennelles intallée sous le dôme de l'ancienne chapelle. Cette salle est précédée d'un vestibule orné des statues de d'Alembert, de Montesquieu, de Pascal, de La Fontaine, etc. La chapelle renfermait jadis le tombeau de Mazarin, œuvre de Coysevox. Le corps de Mazarin, qui mourut à Vincennes fut transféré, en 1661, à la chapelle du collège Mazarin en 1684, et son cœur fut donné à l'église des Théatins. Lenoir fit transférer le tombeau, en 1793, au musée des Monuments, et il est actuellement au Louvre. Quant aux restes du cardinal, fondateur de la maison, ils sont, dit-on, profondément enfouis encore au-dessous du dôme.

A la suite de la première cour se trouve une seconde cour ornée d'une fontaine construite par Vaudoyer. Dans cette seconde cour se trouve l'entrée de la bibliothèque de l'Institut qui n'est pas publique et qui renferme la statue de Voltaire entièrement nu par Pigalle. Une troisième cour, où se trouve un vieux puits et le bureau des longitudes, permet de sortir par la rue Mazarine.

Le bâtiment de droite, numéroté 25, renferme les logements des secrétaires perpétuels et du personnel administratif. M. Perrot, secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, y est logé, ainsi que M. H. Roujon, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts. C'est là que logeait M. Gaston Boissier, secrétaire perpétuel de l'Académie française, décédé en 1908, à Viroflay. M. Gaston Boissier était le dix-neuvième secrétaire perpétuel de l'Académie française. Ses prédécesseurs furent : Conrart, Mézeray, Régnier Desmarais, Dacier, l'abbé Dubos, l'oratorien Houteville, Mirabaud, Duclos, d'Alembert, Marmontel, Suard, Raynouard, Auger, qui se noya dans la Seine, Andrieux, Arnault, Villemain, Patin, Camille Doucet auquel avait succédé G. Boissier en 1895. Ce dernier a été remplacé en 1908 par M. Thureau-Dangin. Dans ce même bâtiment logèrent Gustave Larroumet et H. Wallon, qui fut secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. En haut de ce bâtiment, dans les combles se trouvent les logettes ou étaient enfermés jadis les candidats au prix de Rome.

Les lions en fonte qui décorent la façade de l'Institut proviennent du Creusot (1809). Ils sont la reproduction de ceux de la fontaine de Moïse de Rome. Devant l'Institut se trouvait primitivement une vasque alimentée par les eaux d'Arcueil. Elle a été remplacée par une statue de la République du sculpteur Soitoux (1880).

La place de l'Institut a été créée en 1862. En face se trouve le **Pont des Arts** commencé en 1802 et achevé en 1804. Il fut restauré en 1854. Jusqu'en 1849, on payait un sou pour passer ce pont. Il doit son nom au voisinage du Louvre, appelé palais des Arts, au moment de la construction du pont.

Rue Mazarine.

Jadis des Buttes, puis rue des Fossés-de-Nesle (1600). Elle prit le nom de Mazarine, lors de la construction du collège Mazarin. La partie de la rue aboutissant à la Seine et formant coude, porta pendant quelque temps le nom de rue Traversine. La rue possède de nombreuses maisons anciennes et des appuis de fenêtres assez curieux.

N° **8**. Maison à pignon ainsi qu'au 16.

N° **10**. Maison où logea Molière.

N° **12**. Ici s'élevait l'ancien jeu de paume des Métayers où la troupe de Molière ouvrit en 1643, avec les Béjart, l'Illustre Théâtre. (Inscription.) Servit, vers 1848, de magasin de décors du Vaudeville.

N° **20**. Fut habité par Barbaroux en 1791.

N° **22**. Maison ancienne. Lucarne à poulie.

N° **28**. Fut habité par Champollion le jeune et H. Vernet. (Porte à clous.)

N° **30**. Hôtel des Pompes où mourut en 1723 François du Mouriez du Périer, créateur du corps des pompiers de Paris. (Inscription.) Ce François du Mouriez fut valet de Molière, sociétaire de la Comédie-Française de 1686 à 1705, père de 32 enfants, et grand-père du général Dumouriez, le vainqueur de Valmy.

N° **3**. Entrée d'une cour de l'Institut (puits intéressant). M. J. C. Chaplain, artiste graveur, mourut ici en 1909. C'est là aussi que mourut, en 1907, M. Marcellin Berthelot, quelques heures après sa femme. Habité actuellement par M. Darboux, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences.

N° **5**. Fut habité par la Champmeslé.

N° **7**. Semble avoir été un ancien hôtel. Porte sculptée.

N° **9**. Ancien hôtel. Au 11, porte sculptée.

* N° **42**. Emplacement de l'ancien jeu de paume, dit de la Bouteille, qui appartenait à la famille Laffémas. Ce jeu de paume fut transformé en théâtre, dit de Guénégaud, et servit aux premiers essais de l'Opéra, tentés par le marquis de Sourdéac, puis par Lulli (1671 à 1672). Les Comédiens du Roi y jouèrent ensuite de 1671 à 1680. Les Comédiens du Roi comprenaient la troupe du Marais et la troupe de Molière qui avait été dépossédée du Palais-Royal. Ces deux troupes furent réunies après la mort de Molière. En 1680, Louis XIV réunit en une seule troupe les Comédiens du Roi qui jouaient au théâtre de Guénégaud et les Comédiens de l'hôtel de Bourgogne pour former la Comédie-Française qui joua ici de 1680 à 1689. (Inscription.) En 1689 les Comédiens durent abandonner le théâtre de Guénégaud. Ils furent repoussés de l'hôtel Sourdis et voulurent occuper l'hôtel de Nemours, rue de Savoie, mais l'autorisation leur fut refusée sur la demande des Grands-Augustins et sur celle du curé de St-André-des-Arts. Ils ne purent pas davantage occuper l'hôtel de Lussan, rue des Petits-Champs, qu'ils avaient acheté. Louis XIV leur avait donné pourtant la permission d'y jouer, mais il révoqua la permission accordée, sur la prière du curé de St-Eustache. Finalement les Comédiens s'installèrent au jeu de paume de l'Étoile (14, rue de l'Ancienne-Comédie). La porte d'entrée de l'ancien théâtre Guénégaud est remplacée actuellement par le curieux **passage du Pont-Neuf**, qui date de 1823, et qui s'ouvre au 44.

N° **19**. Porte sculptée.

N° **33**. Vieille maison. (Mansardes.)

N° **78**. Vieille maison.

N° **51**. Inscription sur fond blanc : rue Mazarine.

Rue de l'Ancienne-Comédie.

S'appela rue des Fossés, puis rue des Fossés-St-Germain-des-Prés. Doit son nom actuel à l'ancienne Comédie-Française, qui était installée au **14**. Camille Rousset est né en 1812 rue de l'Ancienne-Comédie, dans une maison qui a été démolie par le boulevard St-Germain.

N° **1**. Inscription posée par les soins de la Commission du Vieux-Paris et rappelant l'ancien nom de la rue. (Rue des Fossés-St-Germain-des-Prés.)

N° **4**. Destouches, auteur dramatique (1827).

N° **5**. Cambacérès y habita avant d'être archi-chancelier.

N° **10**. Vieille maison.

N° **12**. Fabre d'Églantine y habita, dit-on.

N° **13**. Ancien café Procope, fondé en 1689 par le Sicilien Procopio Cultelli. Ce café, après avoir été à la foire St-Germain, vint s'installer ici dans un ancien établissement de bains, à ce que raconte l'historien Lefeuve. Ce café fut fréquenté par Piron, Destouches, d'Alembert, Voltaire, Crébillon, d'Holbach, J.-J. Rousseau et en général par tous les encyclopédistes. Au moment de la Révolution, il était tenu par Zoppy, et on y voyait souvent Hébert, Danton, Marat, Robespierre, Talleyrand, Bonaparte. Plus tard, il fut fréquenté par A. de Musset, G. Sand, G. Planche, Vermorel et par Gambetta sous le deuxième Empire. Cercle républicain de la rive gauche avant 1881. Paul Verlaine y fit jouer, sur la minuscule scène, une bluette en 1894. Le café Procope (aujourd'hui restaurant) fut le premier café à Paris, mais ils se multiplièrent bientôt : sous Louis XV

il y en avait déjà plus de 600; il y en a plus de 12 000 aujourd'hui. (A l'intérieur du café, des peintures modernes rappellent les anciens clients.) (Beau balcon.)

N° **8**. Là se trouvait l'ancien restaurant Dagneau qui fut fréquenté par Murger, G. Sand, V. Hugo, Th. Gautier, etc.

* N° **14**. Ancienne Comédie-Française. Les Jansénistes du collège Mazarin voyaient d'un mauvais œil les Comédiens du Roi installés rue Mazarine. Ces derniers furent exilés et après avoir erré longtemps ils achetèrent ici le jeu de paume de l'Étoile. L'architecte François d'Orbay construisit en 1688 le théâtre qui fut inauguré le 18 avril 1689 par la représentation de *Phèdre* et du *Médecin malgré lui*. Le Théâtre-Français (hôtel des Comédiens entretenus par le Roi) resta ici jusqu'en 1770. (Inscription.) En 1770 la Comédie s'installa aux Tuileries dans la salle des Machines pendant qu'on construisait la salle définitive sur l'emplacement de l'hôtel de Condé (Odéon), salle qui ne fut terminée qu'en 1782. La statue couchée de Minerve entre le deuxième et le troisième étage est de Le Hongre. David eut ici son atelier, ainsi qu'Horace Vernet et le baron Gros au moment de sa mort. (Il se noya à Meudon.) L'atelier de Gros, qui logeait aussi ici, était situé au-dessus de l'ancienne scène. Cet atelier fut occupé plus tard par le savant M. Marey.

N° **16**. Emplacement de l'hôtel de la Fautrière où logeait Marat en 1790. C'est là que les huissiers du Châtelet vinrent pour l'arrêter, mais il avait quitté subrepticement l'hôtel, grâce à la complicité de la demoiselle Fleury, actrice au Théâtre-Français.

N° **19**. Enseigne du Manteau d'Hermine.

N° **21**. Le docteur Guillotin, député à l'Assemblée

nationale (1789). Cette maison tenait à un ancien jeu de boules établi sur les anciens remparts de Philippe Auguste, jeu de boules qui est devenu la cour du Commerce-St-André. Nous avons vu ailleurs que la première expérience de la guillotine avait été faite sur des moutons au 9 du passage du Commerce-St-André.

Rue Grégoire-de-Tours.

La partie située entre la rue de Buci et le boulevard St-Germain (ancienne rue des Boucheries, puis de l'École-de-Médecine en cet endroit) fut nommée rue de l'Écorcherie, de la Folie-Régnier en 1265 et rue des Mauvais-Garçons en 1399. La partie qui s'étend entre le boulevard St-Germain et la rue des Quatre-Vents portait le nom de rue du Cœur-Volant. Ces deux rues furent réunies en 1851. Nom actuel à cette époque, en l'honneur de Grégoire, évêque de Tours et historien (559-593). Le Sage habitait la rue du Cœur-Volant, et Desnoyers, le graveur de Boucher, y demeurait au 7 en 1808. La rue Grégoire-de-Tours possède des maisons anciennes et curieuses.

N° **3**. Ferrures de balcon ainsi qu'aux 4 et 8.

N° **9**. Vieille maison ainsi qu'au 13.

N° **11**. Enseigne du Petit Ramoneur.

N° **17**. Emplacement ainsi qu'au 19 du foyer et des loges de l'ancienne Comédie-Française. (14, rue de l'Ancienne-Comédie.)

N° **32**. Maison ornée de statues.

N° **6**. Enseigne sculptée représentant un sauvage.

Rue de Buci.

Jadis « Via Sancti Germani de Pratis », puis « Rue qui tend du Pilori à la porte de Buci »; rue du Pilori au XIIIᵉ siècle. En 1540 elle s'appela rue Dinetaneau. Elle doit son nom à Simon de Bussy (1351). (M. Fromageot a publié une intéressante monographie de la rue de Buci dans le *Bulletin de la Société historique du VIᵉ arrondissement*, monographie dont nous nous sommes largement inspirés pour notre promenade dans cette rue.) Le côté impair de la rue a été bouleversée en 1908 pour l'élargissement de cette intéressante voie qui fut habitée par Mlle Clairon, et où naquit, en 1741, Moreau le jeune, l'illustre dessinateur et graveur.

Une porte était pratiquée dans le rempart de Philippe Auguste pour le passage de cette voie à hauteur de la rue Mazet actuelle. Cette porte, qui était surmontée d'un logis et flanquée de deux tours, prit le nom de porte St-Germain et était la propriété de l'abbaye. Elle fut rachetée en 1350 par Simon de Bussy, premier président au Parlement et prit alors le nom de porte de Bussy. Cette porte fut livrée en 1418 par Périnet Leclerc au duc de Bourgogne, allié des Anglais. Une statue pour stigmatiser le traître fut élevée au coin des rues St-André-des-Arts et de la Harpe. Après le départ des Anglais, la porte fut murée pendant un siècle et une autre porte fut ouverte un peu plus haut, en face du couvent des Cordeliers en 1430. Cette porte, qui s'appela aussi porte St-Germain, fut supprimée en 1506. Elle fut de nouveau reconstruite au XVIᵉ siècle et démolie en 1672.

Le **carrefour de Buci** était le centre du Paris de la rive gauche au XVIIIᵉ siècle. On y trouvait une station

de chaises à porteur. Là, se dressaient le poteau auquel étaient attachés les condamnés au carcan et la potence des condamnés à mort. Là aussi se dressa en 1792 le premier échafaudage sur la voie publique pour les enrôlements volontaires. Là eurent lieu les premières scènes des massacres de Septembre. En 1830, et en 1848, des barricades s'y élevèrent.

N° **1**. Jadis à l'enseigne du Mortier d'Or. Famille Ganeron au XVIe siècle, de St-Geniès au XVIIIe. Vendu en 1723 à Jean Préandeau, avocat. Rudemare, boucher (1764). La maison resta dans cette famille jusqu'en 1835. Reconstruite en 1853. Enseigne moderne de l'Horloge, et du cardinal Mazarin.

N° **2**. Entrée rue Mazarine. Portait comme enseigne en 1646 : Le Port Salut.

N° **3**. Emplacement d'un ancien jeu de paume. Famille Cocquelet au XVIe siècle. Claude Cocquelet en était propriétaire en 1650 lorsqu'il donna sa fille en mariage à Daniel Hallé, le peintre, logé dans la maison. De ce mariage naquirent quinze enfants. Hallé demeura dans cette maison jusqu'en 1669. Claude-Guy Hallé, l'un des enfants, naquit dans cette maison en 1652 et en était propriétaire en 1721. (Il mourut en 1736, rue des Cordeliers, mais dès 1685 il avait transporté son atelier rue Ste-Marguerite.) Le peintre Morlet y mourut en 1668. Claude Hallé transmit la maison à son fils, Noël Hallé, en 1736, et à sa fille, épouse de Jean Restout, le peintre. Tourraine, marchand cordier (1754). La maison a été reconstruite en 1851.

N° **4**. Emplacement d'une maison qui, en 1582, était la propriété du conseiller Le Ragois, père de Claude, seigneur de Bretonvilliers et d'Alexandre de Bretonvilliers, futur curé de St-Sulpice. Claude y habita avant d'aller

construire son hôtel dans l'île St-Louis. Louée en 1682 à des commerçants. Appartenait en 1732 à la présidente Portail. La première loge maçonnique s'y ouvrit en 1725 et fut installée en 1732 par le duc d'Aumont au premier étage. Achetée par le traiteur Landelle, chez lequel se réunissaient les beaux esprits du XVIIIe siècle, comme Piron, les deux Crébillon, Panard, Collé, Gresset, Helvétius, le peintre Boucher, Rameau, etc. Là eurent lieu les fameux dîners du Caveau à partir de 1733. La maison fut abandonnée en 1779 aux créanciers du fils de Landelle mort insolvable. Imprimerie en 1790. Le général Bory de St-Vincent, zoologiste et botaniste, y habita depuis 1828 et y mourut en 1846. Le bâtiment au fond de la cour est dit hôtel de Bussy. On a découvert ici en 1904 des fragments de poterie de l'époque d'Henri IV. Sur la façade, enseigne moderne de la Belle Fermière.

N° **7**. Emplacement d'une maison démolie en 1908, qui fut habitée par le minéralogiste Sage, fondateur de l'École des Mines.

N° **10**. Emplacement du jeu de paume du Cheval d'Or au XVIIe siècle. Fut habité par le docteur Depaul. Enseigne du Griffon (1659).

N° **9**. L'évêque d'Orléans au XIIe siècle et l'abbaye de St-Germain étaient propriétaires de ce terrain ainsi que de celui où s'élevait le 7.

N° **12**. Jeu de paume de la Diligence (1595). Nicolas de Bailleul (1657). Honoré le loua en 1726 comme salle d'Opéra-Comique. En 1727 la salle ne fut pas louée. Boizard et Ponteau louèrent la salle en 1728 et y exploitèrent l'Opéra-Comique jusqu'en 1734 et lui donnèrent comme enseigne : L'Étoile. (Sur la façade, mascaron, et étoile dans les nuages.)

N° **13**. Emplacement de la maison dite de la Croix-Blanche. Pierre Picot, violon du roi (1727). Il n'est pas impossible que Molière y eût installé l'Illustre Théâtre de la fin de 1645 à la fin de 1646. Marie de Hautefort, duchesse de Schomberg (1659), qui avait inspiré une vive passion à Louis XIII. Marquis de Castries (1720). Vicomte de Talaru (1760). Là fut écrite la chanson : *Le Sire de Framboisy*. Démolie en 1908.

N° **14**. Fut habitée par Fournier, fils de Momoro le conventionnel. Reconstruit en 1844.

N° **16** *bis*. Maison à pignon. (Voir 56, rue de Seine.)

N° **15**. Emplacement d'une maison qui appartenait en 1628 à Claude Vellefaux, architecte de l'hôpital St-Louis. Anisson Duperron, directeur de l'Imprimerie Royale avant la Révolution y avait installé une fabrique de papiers peints. Confisquée à la Révolution. Démolie en 1908.

N° **17**. Emplacement d'une maison qui appartenait en 1720 à Louis Gueffier, président à la cour des Monnaies. Joseph de Montesquiou, comte d'Artagnan, lieutenant général, y mourut en 1729. Le poète Guyot de Merville y habitait en 1741. Magasins des Deux Magots de 1830 à 1840. Démolie en 1908.

N° **19**. Emplacement d'une maison dont Mme Denis, nièce de Voltaire, fut co-propriétaire.

N° **23**. Faisait partie comme le 21, où étaient les magasins des Deux Magots, de la propriété de Beynes avant le percement de la rue de Seine.

N° **22**. Reconstruit sur la propriété des de Moussy et de Mornay de Montchevreuil.

N° **24**. Le peintre José Frappa y habita.

N° **25**. Emplacement de l'hôtel dit de Venise. J.-B. Bontemps, chirurgien et valet de chambre de

Louis XIII. Dufaucompret, notaire et traducteur de Walter Scott (1800). Démoli vers 1809. Eut comme locataire le conventionnel Pons, accusateur public, qui devint président du Conseil des Cinq-Cents en 1799.

N° **28**. Emplacement, ainsi qu'au 30, d'une maison qui appartenait à Sauval l'historien, et qu'il légua à l'Assistance publique.

N° **27**. Emplacement d'une maison qui fut habitée par Christophe Gamard, architecte de St-Sulpice (1628) et de l'abbaye St-Germain (1635).

N° **33**. Emplacement de la maison où naquit St-Marc-Girardin. Démolie en 1908.

N° **40-42**. Ancienne maison dite du Paon. Famille de Bueil-Sancerre au XVIIe siècle. Le comte de Bellegarde, époux d'Anne de Bueil, qui fut la protectrice de Racan, son cousin. Lieu de cachette des complices de Cadoudal.

En face, au point où la rue de Buci débouche sur le boulevard St-Germain, se trouvait le pilori de St-Germain-des-Prés qui fut remplacé en 1621 par la barrière des Sergents. Au 26 s'ouvre la rue Bourbon-le-Château.

Rue Bourbon-le-Château.

Ouverte vers 1600. S'appelait rue du Petit-Bourbon au XVIIe siècle, et rue de Lucrèce-Vengée en 1793. Le terrain avait appartenu au cardinal de Bourbon, abbé de St-Germain-des-Prés, qui fit construire le château ou palais abbatial.

N° **1**. Là, raconte M. G. Cain, furent assassinées deux femmes en 1850. L'une d'elles écrivit sur un paravent le nom de l'assassin avec son doigt trempé dans le sang, et l'assassin Laforcade fut arrêté le lendemain. (Mascaron curieux.)

N° **2**. Ancienne propriété des familles de Moussy et de St-Genys. Cour ronde formant cage d'escalier.

La rue se terminait jadis sur le jeu de longue paume de l'abbaye.

Rue Cardinale.

Ouverte en 1700 sur le jeu de longue paume et une partie des communs de l'abbaye St-Germain-des-Prés. S'appela rue de Guntzbourg de 1806 à 1814. Doit son nom au cardinal de Furstemberg, abbé de St-Germain-des-Prés. C'est une intéressante petite rue tournante et nous y voyons plusieurs vieilles maisons curieuses comme les 9, 7, 5, 3.

Rue de Furstemberg (1699).

Ouverte dans l'enclos abbatial en 1699 et sur l'emplacement de la cour des écuries de l'Abbaye, le cardinal Egon de Furstemberg étant abbé. S'est appelée rue de la Paroisse à l'époque révolutionnaire de 1791 à 1795 et rue de Wertingen de 1805 à 1814. Une des portes de l'Abbaye était rue de Furstemberg. Au coin de la rue Jacob on en revoit un pilier.

N^os^ **6** et **8**. Dépendances du palais abbatial. (Écuries et remises.) Delacroix habita le 6 jusqu'à sa mort (1863). (Inscription dans la cour.) Paul de Saint-Victor y est mort en 1881.

N° **10**. Bas-relief moderne sur la maison de l'Eau des Carmes de Boyer.

Rue de l'Abbaye (1799).

Ouverte à travers l'ancien grand cloître, la cour abbatiale et la grande cour du jardin de l'abbaye St-Germain-

des-Prés. S'appela rue de la Paix en 1802, rue Neuve-de-l'Abbaye en 1809, et rue de l'Abbaye en 1815.

Childebert avait fondé vers 543, sous les auspices de St Germain, évêque de Paris, une église primitivement dénommée St-Vincent et Ste-Croix à cause de sa forme. St Germain y joignit un monastère, et ce fut là l'origine de la célèbre abbaye St-Germain-des-Prés, qui fut dévastée par les Normands en 848, 861, 869, 885. L'abbaye fut reconstruite à la fin du xe siècle et terminée au xiie. C'était une véritable forteresse entourée d'une enceinte, qui disparut à la fin du xviie siècle pour faire place à des logements d'artisans. D'une façon générale, l'abbaye occupait à peu près le terrain occupé actuellement par le quadrilatère compris entre le boulevard St-Germain, la rue de l'Échaudé, la rue Jacob et la rue St-Benoît. L'abbaye fut soumise à la règle de St Benoît en 1513, et elle fut supprimée à la Révolution. Les révolutionnaires brûlèrent la belle bibliothèque et le fameux réfectoire, chef-d'œuvre de Pierre de Montereau. Les bâtiments conventuels disparurent en l'an X.

La prison de l'Abbaye avait été construite en 1635 comme geôle abbatiale. Dès le commencement du xviiie siècle, elle fut affectée aux Gardes françaises et on y enfermait aussi pour dettes. Elle se trouvait sur l'emplacement du sol du boulevard St-Germain, entre le jardin abbatial et les 135 et 137 actuels du boulevard St-Germain. La prison devint tristement célèbre par les journées de Septembre 1792. Philippe-Égalité, avant d'être détenu à Marseille, fut envoyé à l'Abbaye ainsi que le prince de Conti. Mme Roland y fut détenue dans le même pavillon où furent enfermés plus tard Brissot et Charlotte Corday. Là aussi fut emprisonné M. de Sombreuil, sauvé pour quelques jours par le dévouement

de sa fille. La sinistre prison fut démolie en 1857.

Les massacres de Septembre eurent lieu dans la cour du jardin, sous les fenêtres des bâtiments des Hôtes, c'est-à-dire au cœur même de l'abbaye et assez loin de la prison. Sans doute beaucoup de victimes furent immolées à la porte même de la prison, et devant le portail même de l'église, mais le plus grand nombre d'entre elles furent massacrées à l'endroit où la rue Bonaparte rencontre la place St-Germain-des-Prés. Il y eut ici 318 victimes. M. Lenôtre, dans son intéressant ouvrage sur les massacres de Septembre, dit à ce sujet : « Aux Carmes le nombre des citoyens frappés par la justice du peuple et dont la mort est authentiquée soit par des écrous soit par des listes officielles est de 116, 100 à la Conciergerie, 233 au Châtelet, 65 à la Force, 170 à Bicêtre, 35 à la Salpêtrière, 73 à la tour St-Bernard, 76 au séminaire St-Firmin, soit au minimum 1 176. Le nombre des citoyens disparus dont la mort n'est pas authentiquée est de 468, ce qui porterait le nombre des victimes de Septembre à 1 614 environ. »

N° **3. Passage de la Petite-Boucherie** (1699). S'appela rue Abbatiale. Elle fut ouverte sur les terrains de l'enclos de l'abbaye. S'appela quelque temps rue St-Symphorien. A l'extrémité sud de la rue, se trouvait le Petit Marché (sol du boulevard St-Germain), qui était une petite place dont la prison de l'Abbaye occupait le fond. La rue possède quelques vieilles maisons assez curieuses.

* N° **3**. Palais abbatial de l'abbaye, construit en 1586, par le cardinal Charles de Bourbon, proclamé par Mayenne roi de France, sous le nom de Charles X (1590). Le nouveau roi fit battre monnaie et mourut la même année prisonnier à Fontainebleau. Le palais fut réparé

en 1699. Le dernier abbé qui l'occupa fut Casimir, roi de Pologne. Vendu comme bien national en 1797. Les dépendances qui se trouvaient en face communiquaient par un souterrain avec le palais abbatial. Pradier y eut son atelier de 1823 à 1833. Aujourd'hui occupé en partie par un dispensaire. Au fronton du pavillon de gauche, nous voyons comme motif de sculpture une femme assise tenant un écusson.

N° **6**. Maison reconstruite en 1901. Avant la reconstruction on y voyait d'intéressants débris du cloître de l'abbaye et des arceaux gothiques qui provenaient de la célèbre chapelle de la Vierge construite par Pierre de Montereau sur l'emplacement des 8 et 6, et démolie en 1802. Habité actuellement par M. Paul Thomas, artiste peintre.

N° **7**. Vieille maison. Lucarne à poulie.

N° **10**. Se trouve sur l'emplacement du parloir du XIIIe siècle de l'abbaye. Le sculpteur Deseine habitait ici en 1808. Les caves curieuses qui se trouvaient ici ont disparu.

N° **11**. Emplacement de la salle du Chapitre, qui se trouvait à l'extrémité du grand cloître de l'abbaye.

N° **12**. Se trouve ainsi que le 14 sur l'emplacement du cloître et du réfectoire du XIIIe siècle de l'abbaye.

N° **14** *bis*. Le 14 *bis* et le 16, sont sur l'emplacement des bâtiments des Hôtes où siégeait en 1792 le Comité central de la Section des Quatre-Nations. Maillard présida le tribunal populaire qui siégea à la salle des Hôtes et au greffe de la prison, lors des massacres de Septembre.

N° **13**. Seul reste des bâtiments monastiques, et du cloître du XIIIe siècle restauré au XVIIe siècle. L'hôtel actuel appartient à M. N. Valois, membre de l'Institut.

La **place St-Germain-des-Prés** est sur l'emplace-

ment de l'ancienne grande porte de l'abbaye qui se trouvait dans l'axe de la rûe Bonaparte, un peu plus au sud que son croisement avec la rue de l'Abbaye. C'était l'emplacement du parvis devant l'église. A cette place aboutissait, avant le percement du boulevard St-Germain, la rue Ste-Marthe (1715) qui aboutissait à la rue Childebert où habitèrent les peintres Battaglini et Delaroche (1820). La rue Childebert a été absorbée par le boulevard St-Germain. Au 3 de la place se trouve le presbytère de St-Germain-des-Prés, qui occupa une des ailes de l'ancienne cour abbatiale.

* L'Église St-Germain-des-Prés, appartenait avant la Révolution à l'abbaye. Nous avons dit que là s'était élevée primitivement une église fondée par Childebert Ier vers 543, et dénommée d'abord St-Vincent et Ste-Croix, mais le nom de St-Germain prévalut. L'église était couverte de cuivre doré et le peuple l'appelait St-Germain-le-Doré. Les Mérovingiens y furent enterrés. Le cimetière de cette église disparue était sur l'emplacement de la rue Gozlin. L'abbé Morard fit démolir cette première église vers 990, et la fit reconstruire. Elle avait été dévastée comme l'abbaye par les Normands au IXe siècle. La base du clocher qui fut réparé au XVIIIe siècle date du IXe siècle. En 1635, de grands changements furent faits à l'église et à l'abbaye par Christophe Gamard. En 1793, l'église fut dévastée et devint la maison de l'Unité, puis fabrique de salpêtres, et temple des Théophilanthropes. Elle fut rendue au culte en 1806. En l'an X, on avait proposé la démolition de l'antique église, mais elle fut sauvée par l'architecte Petit-Radel. Elle possédait trois clochers quadrangulaires, dont un seul subsiste, celui de la façade occidentale. Les deux autres qui s'élevaient aux

extrémités septentrionales et méridionales du transept ont été supprimés en 1822-1823. Casimir, roi de Pologne, mort en 1672 abbé commendataire de St-Germain, fut enterré dans l'église (voir son tombeau) ainsi que Mabillon qui mourut à l'abbaye, Descartes, Boileau, etc. (Peintures d'H. Flandrin et de Sébastien Cornu; buste de Flandrin; statue de N.-D. la Blanche de 1340; monuments des Douglas, d'Olivier et Louis de Castellan, etc.). On a transporté dans le square qui se trouve au nord de l'église les débris de la belle Chapelle de la Vierge de Pierre de Montereau. (Inscription sur les fragments.) Ce petit square occupe l'emplacement d'une partie du cloître.

Rue St-Benoît.

S'appela rue de l'Égout en 1637. Ce nom lui venait de ce que par là passait la prise d'eau faite à la Seine (la petite Seine) pour remplir les fossés de l'abbaye qui s'étendait du 1 au 15 inclus de la rue. La rue prit son nom actuel en l'honneur du fondateur de l'Ordre des Bénédictins. Le prolongement de la rue St-Benoît continua à s'appeler rue de l'Égout jusqu'à la rue du Four, et c'est dans cette partie qui a été détruite par le boulevard St-Germain et surtout par la rue de Rennes qu'habitait Diderot. Sa statue se trouve non loin de l'emplacement de sa maison. A l'ancien 2, de la rue St-Benoît se trouvait la maison du célèbre graveur Demarteau. Collin d'Harleville habitait la rue en l'an VIII vis-à-vis la rue Taranne qui s'ouvrait au 36. A la même époque Mercier habitait la rue près « celle Jacob ». Alexandre Kucharski, le dernier peintre de Marie-Antoinette, qui occupa un appartement dans l'hôtel de Mlle de Conti,

rue de Grenelle et habita ensuite rue du Coq-St-Honoré, puis rue des Petits-Augustins en 1804, vint se fixer au 17 de la rue et y resta jusqu'en 1815. Il mourut à Ste-Périne en 1819. La *Revue des Deux Mondes*, avant d'aller 17, rue Bonaparte, résida dès son origine rue St-Benoît.

N° **15**. Se trouve sur l'emplacement de l'ancienne porte St-Benoît de l'abbaye. Restes d'une tour de l'abbaye.

N° **11**. Restes d'un mur de l'abbaye. Maison du xviii[e] siècle. (Escalier.)

N° **6**. **Impasse des Deux-Anges** (1859). C'était jadis une rue qui aboutissait entre les 43 et 45 de la rue Jacob. Doit son nom à deux statues d'anges qui étaient placées du côté de la rue Jacob. Impasse depuis 1859.

N° **2**. Vieille maison (lucarne à poulie). Fut habitée par Marc Orry, célèbre imprimeur du temps d'Henri IV. Fut légation de Suède.

N° **1**. Emplacement d'une échauguette de l'enceinte de l'abbaye, échauguette qui fut démolie en 1851. C'était le colombier seigneurial de l'abbaye et on pouvait surveiller de là l'angle de l'enceinte.

Rue Jacob (1545).

La rue Jacob est formée de l'ancien Chemin aux Clercs, devenu rue du Colombier en 1585, qui allait de la rue de Seine à la rue Bonaparte, et de la rue Jacob qui allait de la rue Bonaparte à la rue des Sts-Pères. Ces deux rues ont été réunies en 1836 sous la dénomination unique actuelle. La rue du Colombier devait son nom au voisinage immédiat de l'échauguette qui se trouvait sur l'emplacement du 1 de la rue St-Benoît. La rue

Jacob doit son nom à une sorte de quiproquo. La reine Marguerite de Valois, première femme d'Henri IV, ayant fait le vœu au patriarche Jacob de lui élever un autel si elle était délivrée de sa captivité d'Auvergne, tint parole en construisant la chapelle des Petits-Augustins qu'on appela sans doute l'autel Jacob. Tout à côté dans la rue s'installa une hôtellerie qui avait pris le vocable de : A l'autel Jacob, et plus tard d'hôtel Jacob. On ne sait trop comment la rue prit le nom de cet hôtel. Dans la rue Jacob habitèrent : Cloots en 1793 (à l'ancien 16), Garat en l'an VIII (13 ancien), Custine en 1791 (39 ancien), l'abbé Grégoire (16 ancien), Chauveau-Lagarde (52 ancien). Ingres était au 27 en 1850; Pajou habita le 16, Pradier le 14, Lawrence Sterne, auteur du *Voyage sentimental*, le 46, etc.

* N° **47**. Hôpital de la Charité fondé par Marie de Médicis. Cinq religieux des Frères de St-Jean de Dieu s'établirent en 1602 dans la rue de la Petite-Seine (aujourd'hui Bonaparte). Ils furent délogés en 1607 par Marguerite de Valois qui avait besoin des terrains et vinrent s'installer rue des Sts-Pères, là où se trouvait jadis l'entrée de l'hôpital. Telle fut l'origine de l'hôpital, chef-lieu de l'ordre de St-Jean de Dieu. Scarron y fut soigné. Hégésippe Moreau y mourut, en 1839, à l'âge de vingt-neuf ans.

N° **56**. Hôtel du président de Rosambo (1753). La maison a été surélevée. Les Didot. Aujourd'hui typographie Firmin Didot et siège de la Société des anciens textes français.

N° **52**. M. Le Pescheur (1750). (Fenêtres de l'entresol.)

N° **43**. Emplacement de l'ancienne rue des Deux-Anges.

N° **48**. Ancienne pharmacie Rouelle dont le fondateur, vers 1750, fut un grand chimiste et le maître de Lavoisier. Cette ancienne pharmacie se trouvait antérieurement en face au 45, au coin disparu de la rue des Deux-Anges devenue impasse. Ce fut aussi l'officine de Pelletier qui avec Caventou découvrit la quinine. Au 48 habite M. René Doumic, membre de l'Académie française.

N° **41**. Semble avoir été un ancien hôtel.

N° **46**. Date du Directoire. (Statues et bustes.)

N° **39**. Ancien hôtel d'Anspach, dit de Danemark, qui s'étendait jusqu'au coin de la rue St-Benoit. Institut normal pour jeunes filles, fondé par Mlle Désir en 1853. Cet hôtel avait pris le nom de Danemark parce que le roi de Danemark y logea ainsi que l'ambassadeur de Tippo-Saïb. (Balcon.)

N° **37**. Ancien hôtel.

N° **33**. Blondel, architecte de la porte St-Denis, y mourut en 1686.

N° **32**. Maison Baptiste Androuet-Ducerceau. Prévost de St-Cyr au XVIIIe siècle. (Fenêtres curieuses.)

N° **30**. Maison Thiballier attenant à l'hôtel de Ranes.

N° **27**. Bas-relief dans la cour.

N° **19**. Au fond de la cour restes des bâtiments de l'infirmerie de l'abbaye. Le cabinet de travail de M. Foucart, membre de l'Institut, est situé dans l'ancienne chapelle de l'infirmerie. Par derrière on a une vue sur le 6 de la rue de Furstemberg. Du 19 au 31 inclus la rue longe l'emplacement de l'ancien jardin de l'abbaye.

N° **26**. Hôtel Lefèvre d'Ormesson, magistrat (1710). Le duc Decazes et M. Bixio, anciens ministres, y habitèrent.

* N° **22**. Au fond de la cour de l'hôtel meublé d'Angleterre on peut voir le joli temple de l'Amitié (XVIIIe siècle).

Rabaud St-Étienne en 1790 était logé à l'hôtel d'Angleterre, rue Jacob.

N° **20**. Maison d'Adrienne Lecouvreur.

N° **15**. Vieil hôtel. (Portes.)

N^os **13, 11, 9**. Le conseiller Chabenat de La Malmaison (1700). Lecoq de Boisbaudran, célèbre professeur de dessin, demeurait au 11. Il mourut au n° 3 en 1897. Au fond du 13 et du 11 se trouvaient les jardins de l'infirmerie de l'abbaye. Au 11, mascarons.

N° **7**. Hôtel St-Paul (1690). Escalier de fer du xve siècle.

N° **18**. Habité par Mérimée en 1848.

N° **12**. Fut habité, dit-on, par le maréchal de Saxe. Laprade (1878).

N° **3**. Hôtel du xviiie siècle. (Mascarons. Consoles.) Maison dite hôtel de Luynes en 1790.

A l'angle de la rue de Furstemberg se trouve les restes d'un pilier d'une porte de l'abbaye St-Germain-des-Prés.

Rue de Seine.

La plus ancienne partie de la rue date de 1250 et s'appelait le chemin du Pré-aux-Clercs. La rue fut prolongée sous le Consulat, de la rue de l'École-de-Médecine à la rue de Tournon, en absorbant la rue du Brave. Les ambassadeurs du Grand Turc logeaient rue de Seine en 1581. Chardin est né dans cette rue. E. de Beauharnais et Legendre y habitèrent. Sophie de Grouchy, veuve de Condorcet, est morte au 68 en 1822.

N° **101**. Maison à pignon. Statue de madone dans une niche grillée au coin de la rue St-Sulpice.

N° **62**. Date de 1862. Au 60, vieille maisonnette.

N° **56**. Maison à pignon. Appartenait au président Hénault, ami de Mme du Deffand (1742). A la mort du

président la maison, ainsi que celle numérotée 18 sur la rue de Buci, passa à son neveu Charles d'Esparbès, comte de Jonzac, qui revendit en 1772 à Rendu St-Aubin, notaire.

N° **57**. Ancien hôtel du XVII[e] siècle. (Mascaron. Curieuses mansardes.)

N° **42**. Très ancienne maison au coin de la rue de l'Échaudé.

N° **38**. Enseigne moderne du St-Esprit.

N° **45**. Passage du Pont-Neuf (1823), sur l'ancienne entrée du Théâtre Français (44, rue Mazarine).

N° **41**. Hôtel du XVII[e] siècle. Fut habité par Armande Béjart.

N° **26**. Cabaret du Petit-Maure (1618) fréquenté par le poète St-Amant qui y mourut. (Enseigne du Petit-More.)

N° **24**. Ferrures de balcon.

N° **31**. Le tabellion Lecointre sous Louis XV.

N° **12**. Restes de l'hôtel La Roche-Guyon et Turenne (1620) qui était devenu l'hôtel du duc de La Rochefoucauld-Liancourt (1725). Pelotte, conseiller au Parlement. La rue des Beaux-Arts a été ouverte sur l'emplacement de cet hôtel qui avait abrité Mercier, l'auteur du *Tableau de Paris* (de 1801 à 1814), David en 1807, Talma en 1806 et 1807, David d'Angers, etc. L'hôtel a été détruit en 1825 sauf un petit corps de logis et une partie du jardin.

La **rue des Beaux-Arts** a été ouverte en 1825. Au 5 de cette rue habitèrent Camille Rogier et Gérard Labrunie, dit Gérard de Nerval. Ils allèrent ensuite tous deux habiter impasse du Doyenné, près du Louvre. Au 4 habita Pradier. Au 10 logèrent Corot, Mérimée (1844 à 1846) et Ampère (1855-1854), qui alla ensuite

loger à l'Institut en 1859. Le peintre Fantin-Latour, mort en 1904, eut son atelier au 8 de la rue de 1868 à sa mort.

N° **13**. Emplacement de l'ancien jeu de paume des Métayers qui s'étendait jusqu'au 12 de la rue Mazarine. Cette partie a été démolie en 1830. Fut habité par le statuaire Jules Thomas, de l'Institut.

N° **10** *bis*. École de dessin à l'usage des jeunes filles, dirigée jadis par Rosa Bonheur.

N° **10**. Hôtel de Gamaches. Vendu nationalement à l'éditeur Le Normant, dont la femme fut la fondatrice du *Journal des Débats*.

N° **6**. Marguerite de France, fille de Henri II et épouse répudiée de Henri IV, après avoir quitté l'hôtel de Sens, se fit construire sur cet emplacement un grand hôtel où elle habita jusqu'au moment de sa mort survenue au château d'Issy (1615). La reine Margot en mourant laissa au roi son palais qui devint une hôtellerie. Habité par le chancelier Séguier. Le palais fut adjugé en 1622 et démembré. Le 6 fut reconstruit à cette époque par le marquis de Courmont. Hôtel de Mirabeau. Le vicomte de Mirabeau en 1790. La marquise de Lasteyrie du Saillant, sœur de Mirabeau (1798). Le sculpteur Chaudet y mourut en 1810. Fut habité de 1840 à 1904 par les Gannal, chimistes réputés par leurs moyens d'embaumement. On retrouve ici quelques vestiges du palais de la reine Margot. Les jardins, qui dès 1623 servirent de promenade et de bal champêtre sous le nom d'allées Marguerite, existent encore en partie, mais ne s'étendent plus jusqu'à la rue Bonaparte.

Nos **4** et **2**. Emplacement des dépendances du palais de la reine Margot. Acheté en 1760 par le marquis de

Mirabeau, père de l'orateur, à Gilbert de Voisins.

Nº **1**. Pavillon dépendant de l'Institut. Ce pavillon intercepte la rue Mazarine qui débouchait autrefois sur la berge de la Seine, où se trouvait le port du Passeur. Ce pavillon fut occupé sous Louis XIV par Jean Jouvenet. Horace Vernet y était logé au moment de sa mort (1863). Dans ce pavillon se trouve le musée de Caen (visible le mercredi de 1 h. à 4 h.). Ce musée a été fondé par la comtesse de Caen, née Hermance Marchoux, donatrice d'une pension servie chaque année aux Prix de Rome. Sur le bâtiment de l'Institut, au-dessus du passage, inscription ancienne : Rue de Seine.

La rue Visconti qui s'ouvre au 24 de la rue de Seine nous mènera rue Bonaparte.

Rue Visconti.

Tracée en 1540 sur le Petit Pré aux Clercs. Rue des Marais-St-Germain avant 1864. Nom actuel en 1864 en l'honneur de l'architecte Visconti (1791-1853), auteur du tombeau de Napoléon, et de la reconstruction d'une partie du Louvre. La rue fut un grand refuge de huguenots au XVIe siècle, ce qui lui valut le sobriquet de « Petite Genève ». Jean Cousin logea dans la rue, au coin de la rue de Seine, vers 1547 et l'architecte Du Cerceau de 1580 à 1614. Presque toutes les maisons de la rue sont anciennes et curieuses. Louis Blanc habita la rue.

Nº **3**. Alibaud qui en 1836 tenta d'assassiner Louis-Philippe.

Nº **4**. Balcon en fer forgé.

Nº **12**. Porte à clous.

Nº **14**. Passe pour avoir été un hôtel La Rochefoucauld. Le publiciste Rabbe y mourut en 1830.

N[os] **13** et **15**. Les Filles de la Visitation de Ste-Marie au XVIII[e] siècle. En face étaient les anciens hôtels de St-Simon et de Louvencourt. On croit généralement que J. Racine est mort au 13 en 1699. On y montrait naguère la « Vigne de Racine ». Le 21 dispute cet honneur au 13. Au 13, porte curieuse.

N° **17**. Imprimerie fondée en 1825 par Honoré de Balzac qui s'y ruina. M. Deberny, dont la femme fut la meilleure et la plus tendre amie de Balzac. (On la reconnaît dans ses romans sous le nom de Mme de Mortsauf.) Paul Delaroche y eut son atelier (de 1838 à 1843) ainsi que les peintres Dehodenc et E. Lami.

N° **20**. Ancien hôtel. (Ferrures de balcon.)

* N° **21**. Hôtel de Ranes, bâti ainsi que toute la rue sur le Petit Pré aux Clercs. La Champmeslé et Hippolyte Clairon habitèrent l'hôtel. A. Lecouvreur habita l'hôtel et y mourut en 1830. La plaque disant que J. Racine y mourut en 1699 est discutable et il est plus probable que le poète est mort au 13. Les jardins de cette maison étaient ceux de la maison habitée par M. Bixio, rue Jacob, et ils ont été séparés depuis de l'hôtel de Ranes et de la maison de Balzac. Peut-être la maison de Balzac a-t-elle été construite en retrait d'une simple clôture du jardin de Racine, ce qui expliquerait comment le 21 dispute au 13 l'honneur d'avoir abrité le poète. La fameuse vigne s'étendait peut-être du 13 au 21. Le 21 fut pendant quelque temps dernièrement une pension de jeunes filles : c'est aujourd'hui un hôtel particulier. (Montoirs pour les cavaliers à gauche en entrant dans la cour.) En face de l'hôtel de Ranes habita le poète des Yvetaux (peut-être au 24).

N° **23**. Le président Langlois au XVIII[e] siècle.

Rue Bonaparte.

Formée en 1852 par la réunion des rues des Petits-Augustins, jadis rue de la Petite-Seine, de St-Germain-des-Prés, et du Pot-de-Fer-St-Sulpice. La rue des Petits-Augustins du XVIIe siècle allait du quai à la rue Jacob. C'est dans cette rue que mourut le peintre François Jouvenet en 1749. Thouret, l'un des présidents de la Constituante, habitait également la rue des Petits-Augustins. Mérimée demeurait au 16 en 1837 et Delaroche au 20 de 1832 à 1834.

La rue St-Germain-des-Prés qui datait de 1804 allait de la rue Jacob à la place St-Germain-des-Prés. Elle s'appela rue de la Poste-aux-Chevaux, parce que cette poste y occupait en 1814 les bâtiments qui avaient servi aux séances de la section de l'Unité. Le baron Gérard, enterré au cimetière Montparnasse, est mort au 6 de la rue St-Germain-des-Prés en 1835.

La rue du Pot-de-Fer, qui s'appela rue des Jésuites, allait de la rue St-Sulpice à la rue de Vaugirard. Après la mort du Régent la duchesse de Fallary habita le petit hôtel Montpeyroux qui était situé rue du Pot-de-Fer. (Avant d'aller s'installer à l'hôtel Sébastiani, faubourg St-Honoré, elle alla habiter en 1826 rue de Mézières, puis rue Cassette, puis rue des Sts-Pères, puis rue de Grenelle.) L'abbé Grégoire, ancien conventionnel, demeurait en 1814 au 22 de la rue du Pot-de-Fer et il habitait là avec une dame Dubois, ancienne chanteuse de l'Opéra, qui n'était que sa gouvernante.

N^os^ **1** et **3**. Hôtel de Chevandon (1533). Vicq d'Azyr, un des fondateurs de l'Académie de Médecine, y mourut (1794). Vicomte de Beauharnais, député aux États géné-

raux et époux de la future impératrice (1787). Hôtel divisé.

N° **4**. Lucarne à poulie.

N° **6**. Sur les terrains de la reine Margot. Acquis par le sieur Le Barbier, traitant. En 1654, le terrain passa à la famille de Hillerin, propriétaire de l'immeuble d'angle 2 et 4. Acquis par Didier Delaborne en 1784. Le baron Gérard habita le 6 (ancien) de 1813 à 1833.

N° **8**. Lacépède y demeura en 1801.

N^{os} **7** et **9**. Hôtel du marquis de Persan (1789). Mlle Clairon et Monge y habitèrent. (Portes sculptées.)

N° **10**. Dépendances du couvent des Petits-Augustins au XVIIe siècle.

N° **12**. Le trésorier des religieux au XVIIe siècle.

* N° **14**. École nationale et spéciale des Beaux-Arts. Emplacement de l'ancien couvent des Petits-Augustins, fondé par Marguerite de Valois en 1605. La première pierre de l'église fut posée en 1617 par Anne d'Autriche. Le duc de Lauzun y mourut en 1723 et y fut inhumé. Le couvent fut supprimé en 1790 et fut désigné par les constituants comme lieu de dépôt des ruines des monuments. De 1790 à 1795 une foule d'œuvres d'art recueillies dans les édifices désaffectés ou détruits par la Révolution vinrent s'y entasser. Ce musée dits des Monuments français fut inauguré en 1795, sous la direction de Lenoir. C'est avec le plus profond respect que nous devons saluer le nom de cet homme qui sut préserver de la tourmente révolutionnaire tant de chefs-d'œuvre, qui, sans lui, ne seraient pas parvenus jusqu'à nous. Dépôt des Monuments d'art (1815). Supprimé en 1816. École des Beaux-Arts (1816). Debret bâtit l'aile du bâtiment du fond (1820). Son beau-frère Duban le remplaça en 1832 et termina ce bâtiment en 1839. On a incorporé

en 1860 à l'école l'ancien hôtel de Conti (11, quai Malaquais) et en 1885 le petit et le grand hôtel de Bouillon connu sous le nom d'hôtel de Chimay (15 et 17, quai Malaquais).

Dans la cour : façade extérieure du château d'Anet, bâti par Diane de Poitiers par Philibert Delorme (monument historique); restes de l'hôtel de La Trémoïlle de la rue des Bourdonnais, etc. L'arc de triomphe provient du château de Gaillon (1500). La vasque gothique montée sur un pied grec au centre de la cour provient de St-Denis. Voir la chapelle, où se trouve une autre petite chapelle hexagonale; la cour intérieure dite du Mûrier; les peintures de Delaroche et d'Ingres dans le grand hémicycle; la salle des moulages, etc. Cette salle des moulages contient d'excellentes reproductions des chefs-d'œuvre classiques. Les gens qui n'ont pas le loisir d'aller à l'Acropole ou au Forum ne regretteront pas leur visite et ceux qui y ont été se rappelleront avec plaisir leurs voyages. Peut-être se demanderont-ils pourquoi on abrite des moulages de plâtre tandis qu'on laisse dehors des monuments originaux inestimables?

Paul Dubois est mort à l'école des Beaux-Arts en 1905. Le peintre Léon Bonnat y fut élève, professeur et y est actuellement directeur.

(Ouvert au public le dimanche de midi à 4 heures : en semaine de 10 h. à 4 heures avec un gardien).

N° **13**. Dépendances de l'hôtel La Rochefoucauld-Liancourt sur lequel la rue des Beaux-Arts a été ouverte en 1825.

N° **16**. Nouvelle Académie de Médecine (1902), sur l'emplacement du couvent des Petits-Augustins. Les bâtiments avaient servi successivement à un mont-de-

piété, à une école culinaire et à un cours de mathématiques.

N° **17**. Là se trouvait dernièrement encore, avant son transfert au 15 de la rue de l'Université, la *Revue des Deux-Mondes*. La *Revue* avait été fondée en 1829 comme journal des voyages et était, en 1831, la propriété de M. Auffray, imprimeur, qui s'associa avec François Buloz. La célèbre revue compta parmi ses collaborateurs : Balzac, A. Dumas, E. Sue, Alfred de Vigny, Henri Monnier, Victor Hugo, A. Barbier, Sainte-Beuve, G. Planche, A. de Musset, G. Sand, Mérimée, Jouffroy, A. Thierry, le comte de Rémusat, Cousin, E. Quinet, Considérant, J. Janin, Thiers, etc., etc. Le fils du fondateur, Charles Buloz, dirigea la *Revue* de 1877 à 1893, puis ce fut M. Brunetière. Elle est dirigée actuellement par M. Francis Charmes, membre de l'Académie française, qui habite ici ainsi que M. Xavier Charmes, membre de l'Institut.

N° **18**. Ancien hôtel. (Sphinx à l'entrée du pavillon du fond.)

N° **19**. Hôtel de Rohan-Rochefort (1789). La princesse Charlotte-Dorothée de Rohan-Rochefort, fille du prince Armand de Rohan-Rochefort. Elle avait été mariée, à Ettenheim, au duc d'Enghien par son oncle le cardinal de Rohan. Le duc émigré venait, dit-on, souvent incognito à Paris revoir son épouse. Arrêté à Ettenheim, il fut fusillé à Vincennes. La princesse Charlotte Dorothée fut la légataire univerelle du cardinal de Rohan (celui du Collier), qui mourut à Ettenheim en 1803.

N° **20**. Hôtel de César duc de Vendôme, fils d'Henri IV et de Gabrielle d'Estrées. Il y mourut en 1666. Bastide, tailleur de Napoléon.

N° **21**. Hôtel de M. Prévost de St-Cyr au XVIIIe siècle.

N° **26**. Cour assez curieuse.

N° **28**. Dépendait de l'abbaye St-Germain, mais avait des locataires laïques. (Tympan de porte sculpté.) Inscription ancienne presque effacée : Rue des Petits-Augustins.

N° **30**. Habité jusqu'en 1863, par Édouard Charton, fondateur de *l'Illustration*, du *Magasin pittoresque* et du *Tour du Monde*. Il y forma une conférence de jeunes gens souvent présidée par le poète Grenier.

Du 30 au 40 inclus, ainsi que du 23 an 33 inclus, la rue Bonaparte traverse l'emplacement de l'ancien grand jardin de l'abbaye St-Germain-des-Prés.

N° **27**. Se trouve, ainsi que le 29, sur l'emplacement de l'ancien grand bassin du jardin de l'abbaye St-Germain-des-Prés.

N° **31**. Voir la porte au fond de la cour.

N° **36**. Auguste Comte y habita.

N° **38**. Façade assez curieuse. A la Palette d'Or. (Petits personnages en bois sculpté.)

N° **35**. Au fond du 35, se trouvait la cuisine de l'abbaye. Au fond du 37, se trouvait une partie de la salle des Hostes détruite par la rue de l'Abbaye. Au 35 habite M. Dieudonné, artiste dramatique.

N° **42**. Avant le prolongement de la rue de l'Abbaye. entre la rue Bonaparte et la rue St-Benoît, il se trouvait ici une caserne qui existait sous le second Empire. Sur la façade de cette maison du côté de la rue de l'Abbaye se trouve une enseigne peinte de Bonaparte, par Willette. (Maison Lempereur.)

N° **45**. Gambetta y habita, au sixième étage, en 1866.

N° **64**. Énorme statue du Christ. (Enseigne d'un marchand de statues religieuses.)

N° **72**. Statuettes religieuses comme enseignes.

N° **74**. Denis du Chesne (1610). Les Jésuites en 1617. Claude Foucauld, conseiller au Parlement (1648), qui le reconstruisit. Hôtel de Louvencourt. (Bas-reliefs.)

N° **78**. Mairie du VIe arrondissement, construite en 1849 par Rolland et Le Vicomte, sur l'emplacement d'un hôtel Charost, qui avait remplacé l'ancien couvent des Bernardines de Ste-Cécile qui existait là au XVIIe siècle. On a placé en 1909, dans la cour de la mairie, le combat du Centaure du sculpteur Crauck, donné à la Ville par la veuve du sculpteur. A la mairie se trouve le siège de la Société historique du VIe arrondissement qui publie un intéressant *Bulletin* dont nous nous sommes souvent inspiré pour notre promenade dans le VIe arrondissement.

N° **80**. **Rue de Mézières** (1595). Doit son nom à l'hôtel Mézières dont elle longeait les bâtiments d'études. Elles s'appela rue de l'Hôtel-de-Mézières. Elle fut prolongée en 1860 sur l'emplacement du couvent des Filles du St-Sacrement jusqu'à la rue de Rennes et reçut son nom actuel à cette époque. Elle n'allait primitivement que jusqu'à la rue Cassette. Camille Rousset est né au 7. Au 9, qui est ancien, se trouve le siège du Patronage des Jeunes Détenus et des Jeunes Libérés de la Seine.

N° **80**. Emplacement de l'hôtel Mézières donné aux Jésuites comme noviciat par Madeleine de Ste-Beuve (1610). Cet hôtel Mézières était enserré dans les quatre rues devenues les rues Bonaparte, Honoré-Chevalier, Madame et Mézières. Le noviciat fut construit par Martellange. Sablat des Noyers, conseiller d'État, fournit les fonds. La première pierre de l'église, dont la façade était rue du Pot-de-Fer, fut posée en 1630 par Henri de Bourbon, abbé de St-Germain-des-Prés. Les bâtiments d'études étaient du côté de la rue de Mézières

et les jardins du côté de la rue Honoré-Chevalier. Le noviciat fut vendu en 1763 et l'église démolie. Loge maçonnique des Neuf-Sœurs, où Voltaire fut reçu en 1778. Cette loge était protégée par le comte d'Artois. Là aussi se tinrent les assises du Grand-Orient, loge protégée par le duc d'Orléans. La propriété fut morcelée vers 1806.

Nº **88**. Inscription ancienne : rue du Pot-de-Fer, à l'angle de la rue Honoré-Chevalier.

Nºs **88** et **90**. Le cardinal de Polignac, académicien, y mourut en 1741. Roger Ducos. Pensionnat. (Voir la porte du 88.)

Au 72 de la rue Bonaparte se trouve la rue du Vieux-Colombier.

Rue du Vieux-Colombier.

Jadis Chemin-aux-Clercs. Au xviiiᵉ siècle elle s'appelait rue du Colombier à cause d'un colombier qui s'y trouvait sur les dépendances de l'abbaye St-Germain-des-Prés. Elle porta aussi le nom de rue Cassel, en raison de l'hôtel Cassel qui depuis a laissé son nom à une autre rue devenue par corruption rue Cassette. La partie qui s'étendait jadis entre la rue Ferou, et la rue du Pot-de-Fer (Bonaparte), partie qui a été absorbée par la place St-Sulpice, portait autrefois le nom de rue du Puits-Mauconseil. On dit que Boileau habita la rue. Antoine et Louis Le Nain, peintres du xviiᵉ siècle, moururent à deux jours de distance, rue du Vieux-Colombier en 1648. Lesage logea dans la rue ainsi que Cassini qui y était en l'an VIII. M. Récamier, le mari de la belle dame, habitait à l'ancien 26.

Nº **1**. Bas-reliefs. (Voir 74, rue Bonaparte.)

N° **3**. L'Institut historique et archéologique y était installé de 1835 à 1839. (Mascaron.)

Nos **4** et **6**. Emplacement du couvent de Notre-Dame de la Miséricorde.

L'ordre des Filles de Notre-Dame de la Miséricorde avait été fondé à Aix-en-Provence. Anne d'Autriche attira à Paris quelques religieuses de cet ordre et posa la première pierre de leur chapelle. Le couvent fut supprimé en 1790 et devint la loge du Grand-Orient pendant la première République.

N° **11**. Ancien établissement des Orphelins de la Mère de Dieu. L'œuvre avait crée en 1655 par le curé de St-Sulpice et les sieurs de Baussancourt, rue de Grenelle, puis après avoir été rue du Petit-Bourbon, elle fut transportée ici en 1678. Elle s'agrandit en 1680, et resta ici jusqu'en 1790, époque à laquelle elle fut supprimée. Les Sœurs de la Charité de 1802 à 1813. Caserne en 1815. La ville l'acheta aux hospices en 1823. Caserne de pompiers.

N° **12**. Bas-reliefs religieux modernes. Non loin de là et du même côté se trouvait avant le percement de la rue de Rennes, la rue Beurrière qui, au XIIIe siècle, s'appelait la ruelle du Four.

N° **21**. Salle de l'Athénée St-Germain.

N° **22**. Emplacement de l'ancienne mairie, de l'an XIII à 1819. Au coin de la rue du Cherche-Midi et de notre rue se trouvait l'Académie Cheradame sous François Ier.

Rue du Four.

En 1388 c'était la Grand'Rue-St-Germain. Elle s'appela rue de la Blanche-Oie entre la rue des Bou-

cheries et la rue des Canettes. Dans cette rue se trouvait le four banal dépendant de l'abbaye St-Germain-des-Prés, et c'est à ce four que la rue doit son nom. Ce four fut supprimé en 1472. La rue a été bouleversée par le percement de la rue de Rennes et du boulevard St-Germain : elle a été modifiée en 1877, et presque toutes les maisons ont été reconstruites. Robespierre habita la rue du Four dans sa partie démolie. A l'extrémité de la rue du Four, du côté des chiffres impairs et donnant sur le carrefour de la Croix-Rouge, se trouvait en 1650 l'Académie d'équitation de Del Capo, qui avait été caserne de mousquetaires.

N° **33**. Vieille maison. (Portes.)

N° **29**. Maison à pignon. (Enseignes modernes du Nègre et du Pierrot.)

N° **16**. Emplacement de l'ancien collège des Écossais de 1662 à 1847.

N° **17**. Emplacement de l'ancien hôtel de Jeanne de Navarre, épouse de Philippe le Bel. Louis, bâtard de Bourbon, comte de Roussillon. Reconstruit en 1650, pour le seigneur de La Guette. Marquis de Brûlart. Blondel, maître-maçon, en 1754. Ledru-Rollin (1850). Non loin de là, du même côté et au coin de la rue Princesse, se trouvait l'hôtel Molé-Champlatreux qui avait été auparavant au sire de Montbrison.

N° **15**. Ferrures de balcon dans la cour.

N° **8**. Emplacement du passage de l'Abbaye. En face se trouvait la maison dite des Quatre Évangélistes.

N° **7**. Hôtel meublé dont la façade est décorée de statues et de bustes.

N° **1**. Belle enseigne en pierre du Vieux Satyre. Entresol curieux.

Rue de Montfaucon.

S'appela jadis rue de Bissy. Nom en 1817 en l'honneur de dom Bernard de Montfaucon, bénédictin, auteur de savants ouvrages (1655-1741). Cette petite rue formait l'entrée de la foire St-Germain.

N° **3.** Vieille maison ainsi qu'au 4.

Rue Clément (1817).

La rue doit son nom à dom Clément, bénédictin et historien (1714-1793).

N° **12**. Vieille maison.

N° **4**. Emplacement du passage de la Treille qui aboutissait encore sous le second Empire à la rue de l'École-de-Médecine. Ce passage s'appelait jadis rue Greffière, parce que le greffier de l'abbaye y demeurait.

Le marché St-Germain a été construit, comme nous le rappelle une inscription, par J.-B. Blondel et Lusson. Il a été ouvert en 1818. Ce marché occupe une partie de l'emplacement de la célèbre foire St-Germain qui fut l'embryon de nos expositions universelles. Là jadis s'élevait un palais habité par Philippe le Bon et Charles le Mauvais. En 1482, Louis XI créa la foire St-Germain au bénéfice des moines de St-Germain-des-Prés, et ceux-ci firent construire, en 1486, 140 loges qui furent remplacées en 1511 par une construction couverte très belle. Cette construction était divisée en deux halles qui ne constituaient qu'une seule et même enceinte. Le théâtre de l'Opéra-Comique fut fondé, en 1715, à la foire St-Germain et y resta jusqu'en 1762, époque où il fut réuni à la Comédie-Italienne

dans la salle de l'hôtel de Bourgogne. Les constructions de la foire furent incendiées en 1672, et rebâties d'une façon plus élégante en 1763. De nouveaux théâtres s'y élevèrent, parmi lesquels le Wauxhall d'hiver, œuvre de l'architecte Lenoir (1769), l'Ambigu-Comique fondé par Audinot (1769), le théâtre des Associés (1775), les Grands Danseurs du Roi de Nicolet, les Variétés Amusantes, etc. De 1781 à 1790 la foire déclina et le terrain devint définitivement propriété de la Ville en 1806. Depuis 1900 le marché St-Germain n'occupe plus que le tiers du terrain sur lequel il a été construit : une partie est devenue l'Hôtel des Examens. Dans le marché se trouve une fontaine qui de 1724 à 1802 décora la place St-Sulpice. Elle est l'œuvre de Destournelles et a été modifiée par Voisnier; les bas-reliefs sont du sculpteur Esparcieux.

A l'est du marché se trouve la **rue Félibien** (1817), qui doit som à Michel Félibien, bénédictin (1666-1719), auteur d'une *Histoire de Paris* qui fut terminée par Lobineau. Dans cette rue au 1 s'ouvre la **rue Toustain** (1817). Dom François Toustain (1700-1754), bénédictin, est l'auteur de la *Nouvelle diplomatique*.

Au sud du marché se trouve la **rue Lobineau** (1817), qui doit son nom à Guy-Alexis Lobineau, bénédictin et historien (1666-1727), qui écrivit les trois derniers volumes de l'*Histoire de Paris* commencée par dom Michel Félibien.

Rue Mabillon.

La partie entre la rue du Four et la rue Clément était un ancien passage menant à la foire St-Germain, et s'appelait, avant 1854, rue de la Foire. La partie entre

la rue Clément et la rue St-Sulpice date de 1817. Nom en 1841 en l'honneur du célèbre et érudit bénédictin (1632-1707).

N° **1**. Curieuse devanture de boutique.

N^os **6,8,10**. L'ancien sol de la foire St-Germain existe en avant de ces maisons, et forme un fossé que l'on franchit au moyen de trois passerelles.

N° **5**. Hôtel des Examens (1900).

N° **10**. Siège social de la Société des Compagnons Charpentiers du Devoir de Liberté.

Rue Guisarde (1630).

Doit son nom aux Guisards, ou partisans du duc de Guise qui fréquentaient dans ces parages au moment de la Ligue.

La rue s'appela rue des Sans-Culottes en 1793 à 1806. Le séminaire St-Sulpice s'installa quelque temps dans cette rue.

N° **1**. Grille de marchand de vin.

N° **9**. Vieille maison ainsi qu'au 21.

N° **8**. Inscription ancienne : Rue Guisarde. Autre inscription au 25.

Rue Princesse.

Tracée en 1630 ainsi que la rue Guisarde, sa voisine, sur les territoires de l'hôtel Roussillon où la fille du duc de Guise, princesse de Montpensier, avait réuni les partisans de la Ligue, dits Guisards. Rue de la Justice de 1793 à 1807. La rue possède des maisons datant de l'époque de la Ligue et même antérieures. Le poète de Belloy habita la rue ainsi que Mlle Clairon. Le sculpteur Caffieri y est mort en 1758.

N° **12**. Là fut la première école gratuite fondée par J.-B. de La Salle (1688). Elle y resta jusqu'en 1707, époque à laquelle elle fut transférée au quartier des Incurables.

N° **10**. Vieille maison. Curieuses mansardes.

N° **3**. Vieille maison. Escalier de bois de l'époque Louis XIII.

N° **1**. Là, ainsi qu'au 21 de la rue du Four, habitèrent le père et la mère du peintre Chardin. Lors du décès de la mère Chardin la maison appartenait au marquis de Brûlart. Jean Chardin y vécut pendant toute sa jeunesse, et c'est là que mourut, en 1735, sa première femme, Marguerite Sinter, dont le portrait est au Louvre. Après son second mariage avec Marguerite Pouget en 1744, Chardin habita le 13 de la même rue.

Rue des Canettes.

S'appelait rue St-Soulpice en 1292 (Vicus Sancti Sulpicii), puis rue Neuve-St-Sulpice. Elle possédait, au XVe siècle, l'hôtel de Villecoublay qui donna pendant quelque temps son nom à la rue. La dénomination actuelle provient de la belle enseigne que nous verrons au 18 (1651).

Le parfumeur Caron, prototype de César Birotteau, de Balzac, habitait au coin de la rue des Canettes et de rue du Four. Il fut activement mêlé au mouvement royaliste sous le Consulat, et Hyde de Neuville se cacha huit mois chez lui.

N° **5**. Vieille maison, ainsi qu'aux 2 et 4.

N° **9**. Vieille maison (gouttière curieuse). Vieille maison au 11.

N° **15**. Les Religieuses du Précieux Sang au XVIIIe siècle.

N° **17**. M. de La Motte-Valois, dit Valois Collier (1829). Il y habitait encore au moment de sa mort, qui eut lieu à l'hôpital St-Louis en 1831. Antérieurement il habitait rue de la Michodière, puis au village d'Orsel. (Petite statuette de la Vierge.)

* N° **18**. Très beau bas-relief représentant des canes à l'eau, enseigne qui a été la cause du nom de la rue en 1651.

N° **20**. L'abbaye St-Germain-des-Prés en était propriétaire. Caffieri y habita. On a démoli en 1907, dans la cour, un vieux puits connu, dans le quartier, sous le nom de puits Mystère.

N° **19**. Jean Barbot, dit St-Georges, sergent aux Gardes françaises (1715).

N° **26**. Denis de Marsollier, membre du Grand Conseil et grand-oncle de l'auteur dramatique. Le marquis de Gambais, premier valet de chambre du roi (1735). A côté se trouvait l'Académie royale d'équitation de Vendeuil sous Louis XIV, devenue Académie de Jouan sous Louis XV et hôtel de M. de Nesmond plus tard. Cette académie a été détruite pour la formation de la place St-Sulpice. (Au 26, balcon.)

Place St-Sulpice.

La place primitive fut conçue par Servandoni et commencée en 1754. Elle devait être entourée de constructions symétriques et ornée de deux fontaines : une seule maison de ce plan fut exécutée au coin de la rue des Canettes. En l'an VIII, Bonaparte réduisit le plan de la place qui devait former un demi-cercle. En 1808, on adopta un nouveau plan rectangulaire par suite de la démolition de l'ancien séminaire qui occupait une

grande partie de la place actuelle, qui fut achevée en 1811 et nivelée en 1838. La fontaine monumentale ornée des statues des quatre grands prédicateurs : Bossuet, Fénelon, Fléchier, Massillon est de Visconti (1844), et en a remplacé une autre transportée au marché St-Germain.

* L'église St-Sulpice a été commencée en 1646, sur les plans de Gamard : elle fut continuée sur les dessins de Le Vau par Gittard. Les tours inégales et la façade sont de Servandoni qui fut remplacé par Marc Maurin et plus tard par Chalgrin. Anne d'Autriche en posa la première pierre (1646). Les travaux qui avaient été interrompus en 1678 furent repris grâce aux libéralités du curé Languet de Gergy, mort en 1750. (Voir dans l'église son tombeau, œuvre de Michel Slodtz.) Les sous-sols de l'église présentent un aspect surprenant, car l'église actuelle repose sur les substructions de l'église commencée au XVIIe siècle, qui ne se trouvait pas dans le même axe, et cette église qui dura peu avait été construite elle-même sur les substructions d'une église gothique dédiée à St Pierre, qui existait là au XIIIe siècle. Dans l'église actuelle furent enterrés le maréchal de Lowendal, Blondel, Jean Jouvenet, Barthélemy d'Herbelot, etc. Camille Desmoulins s'y maria et eut comme témoins Mercier et Robespierre. Temple de la Victoire sous la Convention. On y donna, le 15 brumaire an VIII, un banquet par souscription au général Bonaparte et à Moreau. Chappe installa quelque temps son télégraphe sur la tour. L'église fut visitée par Pie VII en 1804. Le pavé de l'église est traversé par une méridienne prolongée par un obélisque dressé par Henri de Sully. (Ce n'est pas le méridien de Paris qui passe à 100 mètres à l'est.) Voir l'intérieur de la

sacristie, lambrissé de boiseries intéressantes; la chaire donnée par le duc d'Aiguillon; le bénitier, cadeau de la République de Venise à François I[er]; les peintures de Delacroix; la Vierge de Pigalle qui se trouve dans une chapelle dont les panneaux sont de Vanloo et dont la coupole est peinte par Lemoine. Le buffet d'orgue est de Cliquot et a été restauré en 1861, par Cavaillé-Coll. Les orgues sont tenues aujourd'hui magistralement par le maître Widor. Voir aussi dans une tour le petit orgue du dauphin, fils de Louis XV, dit orgue de Marie-Antoinette, etc.

N° **6**. Eugène Deveria, peintre et dessinateur romantique, y est né en l'an XIII. (Portes.)

N° **1**. Habité par M. Formigé, architecte du Gouvernement et de la Ville.

N° **9**. Ancien séminaire de St-Sulpice. La compagnie de St-Sulpice fut fondée en 1641, à Vaugirard, par Jacques Olier, abbé de Pibrac. Devenu curé de St-Sulpice en 1642, il transféra le petit séminaire dans des bâtiments contigus à la rue Férou, et le grand séminaire fut installé dans les bâtiments qui s'élevaient sur l'emplacement même de la place actuelle St-Sulpice. La façade s'ouvrait rue du Vieux-Colombier. Le plafond de la chapelle était décoré par Lebrun. Les Sulpiciens furent supprimés en 1792, et, après la Révolution, le grand séminaire, situé sur la place, fut affecté au logement des femmes des militaires de tout grade dont le Gouvernement voulait reconnaître les services. Ces bâtiments disparurent en 1800. La compagnie de St-Sulpice fut rétablie en 1802, mais dès 1800, les séminaristes étaient réunis dans une maison de la rue St-Jacques, à l'enseigne de la Vache Noire; en 1803, ils allèrent pour une année à l'hôtel Traversière, rue Notre-

Dame-des-Champs, puis en 1804, ils s'installèrent à l'angle de la rue du Pot-de-Fer (Bonaparte), et de la rue de Vaugirard, dans une maison qui appartenait jadis aux Filles de l'Instruction chrétienne, congrégation fondée en 1667 par Marie de Gournay et supprimée en 1790. La première pierre du nouveau séminaire fut posée en 1820 par le comte Siméon, ministre de l'Intérieur, représentant le roi, en présence du cardinal de Talleyrand-Périgord, et ce fut l'architecte Godde qui construisit les bâtiments actuels. Le séminaire a été évacué en 1906 en application de la loi de séparation et on doit y transporter, dit-on, le musée du Luxembourg.

Rue Férou.

La rue a été ouverte sur des terrains ayant appartenu à Étienne Ferrou, procureur au Parlement, terrains qui formaient au XIVe siècle le clos Ferrou. Elle s'appela quelque temps ruelle St-Sulpice. Elle s'étendait jadis jusqu'à l'emplacement de la partie nord de la place St-Sulpice actuelle.

N° **9.** Maison ancienne.

N° **4**. Hôtel de Mahé de La Bourdonnais, gouverneur général des îles de France et de Bourbon (1750). (Mascaron. Escalier en fer forgé. Enseigne de St Louis.)

Entre le 2 et le 4 se trouvait le cul-de-sac ou impasse Férou qui au XVIIIe siècle desservait le petit séminaire de St-Sulpice, dit la communauté des Robertins. Ce cul-de-sac avait été ouvert vers 1550 sous le nom de rue St-Pierre, et était devenu une impasse au commencement du XVIIe siècle. Le marquis de Villette avait une maison cul-de-sac Férou et c'est là que vint se fixer après sa mort sa femme née Philiberte de Varicour,

surnommée Belle et Bonne. On dit qu'elle alla porter ses soins à Marie-Antoinette à la Conciergerie (?) C'est dans cet hôtel qu'elle présida en 1819 à l'inauguration de la loge maçonnique dénommée Belle et Bonne et elle y mourut en 1822. (Voir 54, rue de Vaugirard, où s'ouvre cet hôtel.)

N° **15**. Fut habité par le peintre Fantin-Latour avant son établissement au 8 de la rue des Beaux-Arts. C'est ici que Wisthler fit son beau portrait.

N° **6**. Hôtel de Mlle Luzy, de la Comédie-Française (1770 à 1785). Jolis bas reliefs. Sphinx sur les piliers d'entrée.

N° **8**. Petit hôtel de La Trémoïlle qui communiquait avec le grand (50, rue de Vangirard).

C'est dans la rue Férou (au 14 ancien) que se fonda en 1840 le journal *l'Atelier*, organe socialiste, qui disparut en 1850. Un de ses rédacteurs fut Pottier, qui fut l'auteur du chant révolutionnaire : *L'Internationale*.

Rue du Canivet.

Ouverte au milieu du XVIe siècle. Doit son nom à une enseigne (Petit Couteau), ou à un personnage de ce nom.

N° **2**. Ancienne communauté de religieuses. (Porte à clous.)

N° **3**. Bâti pour le prince de Beauvau. Hôtel de Breteuil (1730). M. Cochin, membre de l'Institut et philanthrope. M. de Montgeon sous le second Empire. (Belles portes. Mascaron.)

Rue Servandoni.

Jadis du Pied-de-Biche (1612), du Fer-à-Cheval (1671), puis des Fossoyeurs. Nom actuel en 1866 en l'honneur

de l'architecte florentin (1695-1766), auteur du portail de St-Sulpice. La comédienne Dangeville habitait la rue en 1740.

N° **28**. Maison ancienne ainsi qu'au 26.

N^os **20** et **18**. Le duc de Boutteville avant la Révolution.

N° **14**. Vieille maison : Porte avec bas-reliefs et médaillons sculptés intéressants. Celui de droite représente Servandoni déroulant le plan de St-Sulpice.

N° **15**. Le sculpteur François Vernet y mourut en 1784. Sa veuve y donna asile à Condorcet en 1793, et c'est là que l'illustre proscrit composa *l'Esquisse du progrès de l'esprit humain*, sa dernière œuvre. (Inscription.)

N° **12**. Ancienne communauté de filles sous Louis XIV.

N° **11**. Emplacement de l'ancienne mairie de 1819 à 1850. (Voir 8, rue Garancière.)

N° **10**. Ancien Asile des Enfants de la Paroisse, dits Enfants de la Mère de Dieu, sous Louis XIV.

N° **9**. Maison curieuse possédant une seule fenêtre par étage. Fut Institut Ste-Paule. (Porte à clous.)

N° **7**. Maison ancienne. (Ferrures de balcon.)

N° **1**. Là habita le fossoyeur de St-Sulpice. En face du fossoyeur habitait Servandoni qui y mourut en 1766.

Rue Palatine (1646).

Doit son nom à Charlotte de Bavière, princesse palatine, veuve d'Henri de Bourbon, qui habitait alors le Petit Luxembourg. S'appela rue du Cimetière parce qu'elle fut ouverte sur l'emplacement d'une ancien petit cimetière. Ce cimetière de la paroisse St-Sulpice était attenant à la moitié du côté méridional de l'église, et

débordait devant le portail à l'endroit où s'élève actuellement la tour sud. Il occupait une partie du sol de la place et de la rue Palatine, et formait le coin de la rue Férou. Il ne faut pas confondre ce cimetière avec celui des Aveugles que la paroisse St-Sulpice possédait non loin d'ici, rue des Aveugles.

N° **5**. Là se trouvait avant 1903 un hôtel de 1624 qui avait été construit en principe pour la communauté des Filles de Mme Saujon, hôtel dont nous retrouverons des restes au 4 de la rue Garancière. Reconstruit pour la princesse Palatine. Hôtel de Beauvau au XVIII[e] siècle, puis hôtel de La Tour. L'archevêque de Sens, M. de Bonald, y habitait en 1822. Un vieux puits curieux se trouvait dans la cour avant 1903, date de la construction moderne actuelle.

Sur l'église inscription ancienne : Rue Palatine.

Rue Garancière.

Ouverte au XVI[e] siècle. Doit son nom à l'hôtel Garancière qui existait là au XVI[e] siècle. C'était une teinturerie dite maison Garance.

N° **17**. Hôtel de Du Lau d'Allemans, gouverneur de Doullens (1751).

N° **15**. Hôtel ancien. (Mascaron.)

N° **12**. Fontaine édifiée à ses frais par la princesse Palatine Anne de Bavière (1715). (Inscription.)

N° **11**. Petit hôtel d'Entragues (1735). Habité par M. Thureau-Dangin, membre de l'Académie française, nommé en 1908 secrétaire perpétuel de l'Académie française.

N° **10**. Construit sur l'emplacement d'une maison de plaisance d'Ambroise Paré. Fut habité par Baltard,

l'architecte des Halles, et par Paul Flandrin, le paysagiste.

* N° **8**. Très bel hôtel avec têtes de bélier, reconstruit en 1640 par Bobelini pour René de Rieux, évêque et comte de Léon en Bretagne. L'emplacement de cet hôtel appartenait au XIVe siècle à un sieur de Dormans, et au XVe siècle s'y éleva l'hôtel Garancière (teinturerie) qui donna son nom à la rue. Ces constructions primitives furent abattues vers 1640 et remplacées par l'hôtel actuel. A l'évêque de Léon, René de Rieux, succéda son neveu Guy de Rieux de Sourdéac (1651), qui le vendit en 1693 à Pierre de Paris, conseiller au Parlement. Le duc de Roquelaure (1780). Son fils le maréchal. Hôtel de la Sordière. Hôtel de Montaigu. Hôtel de Lubersac (1789). Mairie de 1819 à 1850. Fut habité par le chimiste Wurtz. Acquis par la famille Plon en 1850. (Imprimerie et librairie Plon.) (Voir la cour.)

N° **9**. Revers de l'hôtel du maréchal d'Ancre (10, rue de Tournon). Nous voyons ici une inscription d'une ancienne fontaine marchande et nous lisons ces mots : Stationnement de nuit pour 8 tonneaux.

N° **5**. Népomucène Lemercier en 1827. (École de chirurgie dentaire.)

N° **4**. Restes d'une maison édifiée en 1624 et possédée de 1633 à 1674 par Mme de Saujon qui y établit une communauté dite des Filles de Mme Saujon. En 1750 cette propriété fut vendue par Élisabeth de Beauvau, veuve du duc de Rochechouart, au marquis de l'Aubespine, lieutenant des gendarmes écossais. (Inscription haut placée dans le fronton qui a été coupé en deux pas la construction nouvelle de l'immeuble construit 5, rue Palatine, en 1903.)

N° **2**. Porte donnant accès à la chapelle de l'Assomp-

tion, dite des Allemands, et à la crypte de l'Enfant-Jésus de l'église St-Sulpice. Vieille inscription au coin de la rue Palatine : rue Garancière. Curieux aspect du chevet de St-Sulpice.

N° **1**. Vieille maison :

Rue St-Sulpice.

Formée de la rue du Petit-Lion (1500), qui allait de la rue de Condé à la rue de Tournon, et de la rue du Petit-Bourbon (du XVIe siècle) qui allait de la rue de Tournon à l'église St-Sulpice. Ces deux rues ont été réunies en 1851 à la rue St-Sulpice. De la rue Garancière à la place St-Sulpice, la rue s'appela rue des Aveugles depuis 1697. (Voir la vieille plaque sur fond jaune : Rue des Aveugles, qui existe encore contre l'église au coin de la rue Garancière.) La rue du Petit-Lion s'appela rue Combault en 1524 et rue Neuve-St-Lambert en 1595. Charles Lagrange est né rue du Petit-Lion à l'ancien 21, en 1804. Le palais du Petit-Bourbon, dont une des entrées était rue de Tournon, occupait sur la rue St-Sulpice l'espace compris entre la rue Garancière et la rue de Tournon. Le cimetière des Aveugles était situé du côté pair, vers l'endroit où la rue Mabillon rencontre la rue St-Sulpice. La rue possède de nombreuses vieilles maisons.

N° **40**. Statuette de la Vierge. (Enseigne.)

N° **38**. Ancien presbytère.

N° **27**. Porte à fronton sculpté. Hôtel de la comtesse de Fougères donné par elle à son avocat, maître Lavau, en récompense d'un procès gagné. La maison appartient à l'ordre des avocats.

N° **26**. Maison ancienne.

N° **25**. Pahin de La Blancherie y habitait en 1780.

N° **22**. Dans cette maison se trouve un puits profond.

N° **23**. Maison ancienne.

N° **21**. Enseigne de St-Joseph. Statuette.

N° **12**. Vieille maison. Lucarne à poulie.

N° **6**. Vieille maison ainsi qu'au 4.

Rue de Tournon.

Au XVIe siècle c'était un terrain où se tenait le marché aux chevaux qui s'appelait le Pré-Crotté. Ce marché se tenait à l'endroit où la rue de Tournon s'élargit, avant d'aboutir rue de Vaugirard. La rue fut ouverte en 1540 et comme le terrain appartenait à l'abbaye St-Germain-des-Prés, elle prit le nom de Tournon, du nom du cardinal de Tournon qui était alors abbé de St-Germain-des-Prés. Elle s'appela quelque temps rue du Champ-de-Foire. J.-B. Say habitait la rue en l'an VIII.

N° **2**. Hôtel Châtillon au XVIIe siècle. Cet hôtel ainsi que celui élevé au 4 ont été pris l'un et l'autre sur l'hôtel de Savoie qui appartenait sous Charles IX à Marguerite de France, femme du duc Emmanuel de Savoie. Marie-Émilie Boucher, fille du peintre et épouse de Gabriel Cuvilier, premier commis des bâtiments du roi, y mourut en 1784. Balzac y habita de 1827 à 1830 chez son ami le romancier Henri de Latouche. Laprade y demeurait en 1860. Le président Bonjean, massacré pendant la Commune. (Inscription ancienne gravée : Rue de Tournon.)

N° **4**. Hôtel de Jean de Palaiseau sous Louis XIV. Hôtel Montmorency sous Louis XV. Le député Audouin en 1793. Lamartine y habita ainsi que Ledru-Rollin (1848). L'ambassadeur Tissot. J. Bertrand, célèbre

mathématicien, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, y mourut en 1900.

N° **5**. Maison habitée en 1793 par Hébert, dit le Père Duchesne, et sa maîtresse, devineresse en renom, Mlle Lenormand, qui vint se fixer là sous le Directoire, après avoir habité avant la Révolution la rue Honoré-Chevalier. Elle fut la « sibylle de l'Impératrice Joséphine » et mourut ici en 1843. Mme Moreau, grande-maîtresse de la maçonnerie des femmes et prophétesse sous le second Empire.

N° **7**. Hôtel meublé, dit du Sénat et des Nations. Gambetta et A. Daudet y logèrent.

* N° **6**. Hôtel, dit de Brancas. Reconstruit par Bullet sous la Régence. Hôtel de Terrat, marquis de Chantosme, chancelier du duc d'Orléans (1696). Académie d'équitation de Lamartinière (1730). Buguet, intendant de M. de Creil (1752). Le duc de Brancas, lieutenant général pour le pays de Provence (1775). Le marquis de Laplace (1806). Montmorency-Laval (1816). Les libraires Bossange et Masson. Le bibliophile Renouard. Le docteur Ricord y mourut en 1889. Habité par M. Ribot, ancien président du Conseil et membre de l'Académie française (Escalier superbe. Petit boudoir avec peintures de l'époque Louis XVI). Au 6 se trouve également le Concert Rouge.

Avant la reconstruction par Bullet, l'hôtel primitif, qui ouvrait également rue du Petit-Bourbon, avait été construit en 1540 par Louis de Bourbon, duc de Montpensier, prince de La Roche-sur-Yon, mari de Catherine de Lorraine, sœur du duc et du cardinal de Guise. La duchesse de Montpensier y reçut la nouvelle de l'assassinat de ses frères : elle y logea la mère de Jacques Clément et y mourut en 1596.

N° **13**. Avant d'être ministre sous la Convention, Pache y habita.

N° **8**. Emplacement d'un hôtel qui avait appartenu vers 1600 à Pierre de Beringhen, premier valet de chambre du roi, qui le vendit en 1607 au duc de Ventadour. Sur les ruines de cet hôtel, Guy Chartraire de St-Aignan, conseiller au parlement de Dijon, reconstruisit l'hôtel actuel en 1713. Chartraire, marquis de Ragny (1735). Monseigneur Du Lau d'Allemans, archevêque d'Arles et député à la Constituante (1789). Théroigne de Méricourt y habita et y ouvrit un club en 1793. Jules Janin (1830). Octave Feuillet (1880). M. P. Bourget y habita. Habité par M. Gabriel Pierné, compositeur de musique. Le *Magasin pittoresque*, revue fondée en 1835, y est installé depuis 1909.

* N° **10**. Provient d'un démembrement de l'hôtel Garancière. Louis de L'Estoile, président des enquêtes au parlement de Paris et époux de Marguerite de Montholon (1543). Pierre de L'Estoile, le célèbre mémorialiste, y naquit sans doute en 1546. Mme de Pecquigny (1580). Charles du Plessis, seigneur de Liancourt, gouverneur de Paris (1595), qui le vendit à Concini. Hôtel de Concino Concini, maréchal d'Ancre. Il était, comme on sait, le fils d'un notaire de Florence, et avait épousé la fille de la nourrice de Marie de Médicis dont il devint le favori. L'hôtel fut pillé en 1617 par les partisans du prince de Condé, après l'assassinat du maréchal par le capitaine des gardes Vitry. Louis XIII habita l'hôtel quelque temps pour se rapprocher de la reine mère qui habitait le Luxembourg. Concédé à Charles de Luynes qui le revendit au roi en 1621. St François de Sales y logea en 1618. Hôtel des Ambassadeurs extraordinaires (1630) sous la direction du duc de Bellegarde, à qui Henri IV

avait enlevé la Belle Gabrielle. Jusqu'en 1748 ce fut l'hôtel des Ambassadeurs. Le duc de Dampville en eut quelque temps la jouissance au XVIIIe siècle. Garde-meuble en 1758. Restauré par Peyre l'aîné. Mancini Mazarini, duc de Nivernais, ambassadeur (1789), qui y mourut en 1793. Séquestré à la Révolution. Contentieux des domaines nationaux sous l'Empire. Duchesse douairière d'Orléans (1814). Elle y mourut en 1816. Caserne de la Garde municipale (1830). Aujourd'hui caserne de la Garde républicaine.

N° **17**. Fut habité par le graveur David.

N° **19**. L'amiral Jones y mourut en 1791. Il était né sujet écossais et rendit de grands services à l'Amérique pendant la guerre de l'Indépendance. Il servit ensuite la grande Catherine contre les Turcs. L'Assemblée constituante lui fit des obsèques solennelles. Cette maison portait le numéro 42 au moment de la mort de l'amiral. (Mascaron.)

N° **27**. Emplacement de la maison dite du Cheval d'Airain, cadeau de François Ier à Clément Marot.

N° **29**. Orné de mascarons.

N° **12**. Grand hôtel d'Entragues (1730). L'architecte Neveu, sous Louis XVI, qui le reconstruisit. Ducis y habitait en 1795. La comtesse d'Houdetot, amie de J.-J. Rousseau, y habita depuis 1765 et y mourut en 1813. Amédée Thierry y habita depuis 1869 et y mourut en 1873. Cauchy. Cherbuliez y habita. A l'ancien 12 habita Leverrier en 1853.

N° **14**. Petit hôtel d'Entragues. Fut, dit-on, bâti par les nièces de Mazarin.

N° **16**. Maison de Mallet du Pan, rédacteur au *Mercure de France* (1792). Camille Rousset y mourut en 1893.

N° **18**. Vieille maison.

N° **20**. Reconstruit en 1900 sur l'emplacement d'un ancien hôtel de Mme de Montespan, dit M. Pessard dans son *Dictionnaire historique*.

N° **33**. Ancien hôtel meublé de Tréville. Aujourd'hui restaurant Foyot. Quand l'empereur Joseph, frère de Marie-Antoinette, vint à Paris incognito en 1777, sous le nom de comte de Falkenstein, pour rendre visite à Rousseau, à Buffon et visiter Paris, il logea chez le comte de Mercy-Argenteau, ambassadeur, au Petit-Luxembourg, et sa suite était logée à l'hôtel de Tréville où il dînait parfois. En 1894 une bombe anarchiste y fut déposée et cette bombe blessa M. Laurent Tailhade.

Rue de Condé.

Ouverte en 1500. Rue Neuve-de-la-Foire (1510). Rue Neuve-Lambert (1612), rue de l'Égalité sous la Révolution. Doit son nom à l'hôtel de Condé.

N° **36**. Ancien hôtel meublé de l'empereur Joseph II. (Voir 33, rue de Tournon.)

N° **34**. Lucarne à poulie.

N° **27**. **Rue Regnard** (1779). Doit son nom au célèbre poète comique, auteur du *Légataire universel* (1655-1709).

N° **30**. Le conventionnel Alquier, ami de Danton et du duc d'Orléans. Philippe Le Bas, membre de l'Institut et précepteur de Napoléon III, y habita avec sa mère, veuve de Joseph Le Bas, le fameux conventionnel qui se tua d'un coup de pistolet, en 1794, quand il vit la cause de Robespierre perdue.

N° **28**. Le président Le Rebours (1789). Il émigra, mais rentré en France pour sauver ses biens, il fut exécuté.

N° **26**. Beaumarchais y habita. (Voir ses initiales dans les balcons.) Fut la propriété de M. Robert de Bonnières, l'écrivain. Actuellement occupé par le *Mercure de France.*

N° **24**. Ancien hôtel de Gramont-Caderousse.

N° **22**. Lucile Duplessis, avant son mariage avec Camille Desmoulins, y habitait au deuxième étage.

N° **20**. Claude Veillard, seigneur de Malassis (1612). François de La Chapelle, seigneur de Senant (1767). M. Boutet de Monvel, artiste peintre, y habita avant 1910.

En face du 20 actuel se trouvait l'entrée principale de l'hôtel de Condé. Cet hôtel avait été primitivement bâti dans la campagne par Antoine de Corbie. C'était le séjour de Corbie. Il appartenait sous Charles IX à J.-B. de Gondy, maître d'hôtel du roi, qui le céda pendant deux ou trois ans à Catherine de Médicis, sa compatriote. Un second J.-B. de Gondi, petit-fils du premier, se trouvant ruiné, son hôtel fut saisi. Par autorisation de Marie de Médicis qui voulait le récompenser d'avoir épousé Mlle de Montmorency (fille du connétable Henri), dont Henri IV avait été amoureux, Henri de Bourbon, prince de Condé, s'y installa dès 1610. Les Condé habitèrent jusqu'à Louis XVI cet hôtel qui s'étendait entre la rue de Condé et la rue Monsieur-le-Prince. L'Odéon a été construit sur l'emplacement des jardins. On a découvert dernièrement un cimetière païen des Ier et IIe siècles sous l'emplacement de l'hôtel Condé.

N° **18**. Le marquis Delarue de Mareilles (1789). Orfila, médecin sous Louis-Philippe.

N° **15**. **Rue Crébillon** (1779). Nom en l'honneur de l'auteur dramatique (1672-1762). Au 6 habitait Camille Rousset au moment de son mariage (1847).

Au 8 habite M. G. Monval, l'érudit bibliothécaire archiviste de la Comédie-Française.

N° **14**. Quatremère de Quincy (1850). Le critique Gustave Planche y habita.

N° **9**. M. Gravier, pair de France sous Louis-Philippe. Le cardinal Dupont, archevêque de Bourges. Cet hôtel a été construit sur les dépendances de l'hôtel Condé, ainsi que le 15, le 13 et le 11.

N° **12**. Hôtel Sourdiac (1713).

N° **10**. Machelet de Velye (1779). Collège Sévigné (1822). (Institution libre.)

N° **5**. Emplacement de la maison où naquit le général Cavaignac en l'an XI.

N° **3**. Ferrures de balcon.

N° **1**. Ancienne Académie d'équitation.

La rue de Condé fut en outre habitée par la Champmeslé au moment de sa mort survenue à Auteuil. Le comte de Béthune y avait son hôtel en 1784. Le baron Portal y habita ainsi que Picard, l'auteur dramatique.

Rue des Quatre-Vents.

Date du commencement du XVe siècle, et s'appela : Rue descendant à la foire, et rue de la Halle au commencement du XVIe siècle. Son nom actuel vient d'une enseigne. C'est au coin de la rue des Quatre-Vents et de la rue de Condé que Cadoudal fut arrêté le 9 mars 1804. La rue possédait au XVIIIe siècle une impasse des Quatre-Vents qui jadis formait une rue menant à l'Opéra-Comique de la foire St-Germain. La rue possède plusieurs vieilles maisons comme les 8, 10, 13, etc.

Rue de l'Odéon.

Ouverte en 1779 au milieu de l'ancien hôtel Condé. Ce fut la première rue de Paris pourvue de trottoirs (1782). Elle s'appela primitivement rue du Théâtre-Français avant 1807. Le **carrefour de l'Odéon** s'étend depuis le boulevard St-Germain jusqu'à la rue Monsieur-le-Prince. Sur ce carrefour on peut jeter un coup d'œil sur les 1, 11, 16, 18 qui sont assez intéressants.

N° **4**. Ancien hôtel.

N° **5**. Du XVIIIe siècle ainsi que le 7. Les 9, 10, 11, 12, 16 sont également assez intéressants.

N° **15**. Pigault-Lebrun y mourut en 1835.

N° **20**. L'helléniste Burnouf, qui habita également le 38 (ancien) en 1834, et le 35 (ancien) en 1839, y mourut en 1844. Flaubert y habita.

Place de l'Odéon (1779).

S'appela place du Théâtre-Français avant 1807. Le buste d'Émile Augier (1895) qui se trouve au centre de la place est de Barrias.

* Le théâtre de l'Odéon fut construit sur les plans de Peyre et de Wailly en 1779 et inauguré en 1782, sous le nom de Théâtre-Français. Il est construit sur l'emplacement des jardins de l'hôtel de Condé, hôtel qui avait été vendu en 1773 pour 4 168 107 livres. Théâtre-Français (1782). Théâtre de la Nation (1789). Théâtre-Égalité (1793). Il fut fermé à cette époque, sous prétexte de modérantisme, à la suite de la représentation de *Paméla*, comédie de François de Neufchâteau, qui fut incarcéré. Réouverture en 1794 sous le nom de Théâtre du Peuple, puis de Théâtre de l'Égalité et de Théâtre-Français

après le 9 thermidor. Il fut fermé de nouveau en décembre 1794 par suite de mésintelligence entre les artistes. En 1795 le citoyen Poupart-Dorfeuille obtint la concession de la salle inoccupée et y créa l'Odéon. (Odéon signifie : lieu où l'on chante.) L'Odéon fut inauguré en 1797 par un grand concert qui fut suivi d'une vingtaine de représentations peu fructueuses. Le 4 septembre 1797 un ordre du Directoire réunit dans la salle de l'Odéon le Conseil des Cinq-Cents qui y condamna à la déportation Lazare Carnot, Barthélemy et cinquante-trois autres députés. La concession accordée à Poupart-Dorfeuille fut résiliée en 1799 et le théâtre fut incendié la même année, d'une façon inexpliquée. Il fut reconstruit en 1807 par l'architecte Chalgrin pour le compte du Sénat conservateur, à qui l'empereur en avait fait présent et il rouvrit en 1808 sous le nom de Théâtre de l'Impératrice. Il redevint second Théâtre-Français et un nouvel incendie moins violent que le premier dévora la scène et l'intérieur de la salle en 1818. Reconstruit immédiatement il rouvrit ses portes en 1819 et Louis XVIII le mit sur le même pied que le premier Théâtre-Français. Par la suite l'Odéon fut quelque temps Théâtre-Lyrique, et Théâtre Italien sous Louis-Philippe. Il a été restauré en 1875 sous la direction de M. Duquesnel. Le théâtre est entouré d'une galerie couverte percée d'arcades, occupée par des étalages de libraires.

N° **8. Rue Rotrou** (1779). S'appela primitivement rue Molière. Nom en l'honneur du poète (1609-1650). Au 4 de la rue Rotrou se trouvait le café Tabourey, qui fut un café littéraire fréquenté par Barbey d'Aurevilly, avant de devenir une brasserie de femmes. Aujourd'hui librairie Flammarion et Vaillant.

N° **2**. Fut habité par Camille Desmoulins après son mariage. L'entrée était 22 rue de l'Odéon, et son appartement était au troisième étage sur la rue Crébillon. C'est là qu'il fut arrêté.

N° **1**. Café Voltaire, fréquenté au XVIIIe siècle par les encyclopédistes et plus récemment par un clan de poètes. La plaque rappelant le séjour de Camille Desmoulins en 1792 devrait être placée sur le numéro 2.

N° **1**. **Rue Casimir-Delavigne**, ouverte en 1779 sur l'emplacement de l'hôtel de Condé. S'appela rue Voltaire de 1779 à 1864, époque où elle prit son nom actuel en l'honneur de l'écrivain (1793-1843). Au 7, dans une pièce du rez-de-chaussée de l'hôtel meublé, se trouve un bas-relief relatif à Casimir Delavigne.

N° **7**. **Rue Corneille** (1779). Nom en l'honneur du grand poète tragique (1606-1684). André Chénier habita cette rue en 1789. Louise Contat est morte au 1 en 1813. Au 9, enseigne du Petit Suisse sur un bureau de tabac fondé en 1791. La rue Corneille et la rue Rotrou passaient jadis, du côté de la place de l'Odéon, sous une voûte qui communiquait avec le théâtre.

Rue Racine.

La rue fut ouverte en 1780 entre la place de l'Odéon et la rue Monsieur-le-Prince : elle fut prolongée en 1832 jusqu'à la rue de la Harpe sur les terrains des Cordeliers et sur l'emplacement de l'église St-Côme qui se trouvait à l'angle de la rue de la Harpe et de la rue des Cordeliers (rue de l'École-de-Médecine). Nom en l'honneur du grand poète (1639-1699).

N° **28**. En 1898, en faisant des fouilles à l'emplacement où s'élève actuellement la librairie Flammarion, on s'est

trouvé en présence des anciennes fondations d'une partie de l'hôtel de Condé, et d'un champ de sépultures de l'époque païenne.

N° **21**. Façade d'un mouleur.

N° **11**. On a démoli en 1907 le bâtiment et les réservoirs de la Ville qui se trouvaient ici. Ces réservoirs occupaient l'emplacement de l'ancienne infirmerie des Cordeliers. Lors de la démolition, en 1907, pour l'édification du bâtiment annexe du lycée St-Louis achevé en 1909, on a mis à jour un fragment du mur de la contrescarpe de l'enceinte de Philippe Auguste. Ce mur forme la partie inférieure du mur servant de mitoyenneté de fond aux maisons numérotées 41, 43, 45, 47 de la rue Monsieur-le-Prince.

N° **10**. Voir d'ici l'aspect du réfectoire des Cordeliers.

N° **5**. Bains Racine. (Façade assez curieuse.)

N° **3**. George Sand y demeurait en 1862. Emplacement de l'ancien presbytère de St-Côme. L'église se trouvait sur l'emplacement du 2, du 1, et du sol de la rue.

Rue de l'École-de-Médecine.

Formée par l'ancienne rue des Cordeliers et une partie de l'ancienne rue des Boucheries-St-Germain. La rue des Cordeliers, qui s'appela rue du Cordèles au XIVe siècle, prit le nom de rue de l'École-de-Médecine en 1790. Elle allait de la rue de la Harpe à la rue de l'Ancienne-Comédie. La rue des Boucheries-St-Germain, qui s'appela Grant Rue St-Germain, puis rue St-Germain et rue des Boucheries en 1406, existait déjà en 1274. Au moment de la Révolution on voyait dans cette rue vingt-deux étaux de bouchers, dont celui du boucher Legendre qui fut président du club des Cordeliers. Cette rue des

Boucheries allait de la rue de l'Ancienne-Comédie à la rue du Four. En 1851 on réunit la rue de l'École-de-Médecine (ancienne rue des Cordeliers), à la rue des Boucheries sous la dénomination unique actuelle. Une grande partie de l'ancienne rue des Boucheries a été englobée dans le boulevard St-Germain : il en reste le pâté de vieilles maisons portant les numéros 148 à 162 sur l'alignement du boulevard St-Germain. La première loge des francs-maçons fondée à Paris fut établie rue des Boucheries, chez le traiteur Hure par lord Dewent-Waters.

L'église Sts-Côme-et-Damien, détruite en 1852 par le prolongement de la rue Racine, se trouvait à l'angle de la rue de l'École-de-Médecine et de la rue de la Harpe. (Boulevard St-Michel en cet endroit.) Le cordonnier Simon se maria à l'église St-Côme : il habitait la rue des Cordeliers en face de Danton.

N° **2**. Caves curieuses.

* N° **5**. Ancienne École de chirurgie crée par St Louis, sur la sollicitation de son chirurgien Jean Pitard, sous la forme d'une confrérie dite de St-Côme et de St-Damien. Le premier amphithéâtre fut édifié vers 1561 par le clergé de la petite église St-Côme qui y attenait et reconstruit en 1691 par les architectes Charles et Louis Joubert. Académie royale de chirurgie en 1731, qui fut transportée sous Louis XV à l'École de médecine. École gratuite de dessin (1766), puis École nationale des Arts décoratifs. (Porte ornée d'un ordre ionique et de sculptures avec inscription en latin.) Raffet commença ses études dans cet établissement. Numérotage ancien sur la porte (blanc sur fond rouge).

N° **4**. On y retrouve dans les caves des traces de l'ancien collège de Damville.

N° **8**. Vieille maison au coin de la rue Hautefeuille. (A la Grille.)

N° **7**. Voir dans la cour l'aspect de l'ancien réfectoire des Cordeliers.

N° **9**. Dans la cave se trouve une colonne basse du XIIe ou XIIIe siècle.

* N° **15**. Ancien réfectoire du couvent des Cordeliers. Construit à la fin du XVe siècle, par Anne de Bretagne sous la forme d'une église. Sous Charles X, le réfectoire des Cordeliers fut manufacture de mosaïques. Depuis 1835 il est devenu musée Dupuytren à l'aide d'un subside fourni par l'État et d'un legs spécial de 200 000 francs qu'avait fait l'illustre chirurgien. Au-dessus du musée, dans les combles, se tiennent les séances de l'École d'anthropologie, et se trouve le musée Broca. Ce petit musée hospitalise les restes des suppliciés qui sont exhumés au bout de dix ans du « Champ des navets ». On peut y voir les squelettes de Rivière, de Gamahut, de Frey dit « Pas-de-Chance », de Carara, de Pranzini, etc., etc. A l'entrée du musée Dupuytren nous voyons une statue d'Ambroise Paré par David d'Angers (1839).

Les Cordeliers, ou religieux de St François le Séraphique, étaient venus s'installer à Paris en 1217. Saint Louis acheta pour eux, de l'abbaye St-Germain, l'emplacement de leur future église. Elle s'éleva sur l'emplacement de la place de l'École-de-Médecine actuelle, dont elle couvrait toute l'étendue, débordant même sur l'emplacement de l'École pratique. Cette église, consacrée en 1262 sous l'invocation de Ste-Madeleine, fut incendiée en 1580 par un religieux « pris de vin », à ce qu'affirme Dulaure. L'église fut reconstruite par Henri III et consacrée de nouveau en 1606. Là furent enterrés plusieurs reines de France, les Longueil, les Lamoignon, les Bul-

lion, le comte de St-Pol dont la tête avait été tranchée place de Grève en 1475, le roi Dom Antoine de Portugal, etc. C'est dans l'église des Cordeliers, une des plus vastes de Paris, que se tenait annuellement l'Assemblée générale des chevaliers de St-Michel. Là aussi se célébraient les services pour les membres de l'Académie française décédés. C'est dans cette église qu'eut lieu la cérémonie des funérailles de Marat et ce fut David qui s'occupa des préparatifs. Le cœur de Marat fut suspendu ensuite dans la salle des séances du club des Cordeliers. L'église des Cordeliers fut démolie vers 1802 pour mettre en valeur les constructions de l'École de médecine construite par Gondouin.

Le couvent lui-même des Cordeliers occupait l'espace assez vaste qui s'étend depuis la rue Antoine-Dubois jusqu'aux murs du lycée St-Louis : il allait jusqu'à la rue Monsieur-le-Prince à l'ouest et jusqu'à l'église St-Côme à l'est. L'entrée du couvent se trouvait sur la même ligne que le portail de l'église et s'ouvrait à peu près vis-à-vis la maison numérotée 4, de la rue Antoine-Dubois. Dès 1785 le couvent avait été envahi par différentes institutions et c'est ainsi que Verniquet, avec 60 ingénieurs, avait installé son atelier, pour la fabrication de son immense plan de Paris, dans une vaste salle qui était située au-dessus du cloître du couvent. Le Musée de Paris qui venait du 18 de la rue Dauphine, avait loué la salle Théologique en 1787. Le fameux club des Cordeliers, qui fut présidé par le boucher Legendre, et dont les orateurs furent Danton, Hébert, Fournier, etc., loua cette salle Théologique en 1791 et y resta jusqu'à la chute des Hébertistes (24 février 1794), sauf pendant une courte période à la fin de 1791 pendant laquelle le Club tint ses séances au 18 actuel de la rue Dauphine.

Avant d'occuper cette salle Théologique, la Société des Droits de l'homme et du citoyen, fondée en 1790 par les membres du district des Cordeliers, autrement dit le club des Cordeliers, siégea dans l'église même des Cordeliers. L'emplacement de l'ancienne salle Théologique est occupé actuellement par un amphithéâtre d'anatomie dans l'École pratique. Le ci-devant couvent des Cordeliers fut transformé en hôpital pour les Marseillais blessés le 10 août. Ils y étaient soignés par la femme Simon, qui habitait la rue à cette époque avec son mari, le futur gardien du Dauphin. Le vieux couvent fut démoli et le cloître et le réfectoire furent seuls conservés. Le cloître lui-même disparut en 1877 lorsqu'on commença les travaux de l'École pratique de médecine. (Voir sur les Cordeliers le très intéressant chapitre de M. Lenôtre dans *Paris révolutionnaire*, chapitre que nous avons mis à contribution pour notre article.)

Nos **17, 19, 21**. École pratique de médecine commencée en 1877. Cette école remplace l'ancien hôpital des Cliniques, qui lui-même avait remplacé les restes du cloître des Cordeliers, cloître qui avait été transformé en prison. On s'est servi pour la construction du cloître de l'École pratique des pierres retaillées de l'ancien cloître, dont on a adopté les formes et les dimensions.

*N° **12**. Faculté de médecine de Paris. Se trouve sur l'emplacement de l'ancien collège royal de Bourgogne qui avait été fondé en 1331 par Jeanne de Bourgogne, femme de Philippe le Long, collège dans lequel furent élevés l'abbé de La Rochefoucauld et M. de Montrond, et sur l'emplacement de l'ancienne chapelle St-Anne des Prémontrés qui était à l'angle sud-ouest de la rue Hautefeuille.

L'École de chirurgie, comme on l'appelait alors, fut

commencée en 1759 par Gondouin. Louis XVI posa la première pierre de l'amphithéâtre en 1774 et l'école fut achevée en 1786. Les nouveaux bâtiments en bordure du boulevard St-Germain et de la rue Hautefeuille ont été commencés en 1878. Ils ont été restaurés ainsi que ceux de l'École pratique aux frais communs de la Ville et de l'État et achevés en 1900, comme nous le dit une inscription. Sur la façade se trouve un bas-relief allégorique de Berruer, qui jadis représentait Louis XV. La tête du roi a été transformée en une tête de femme et le manteau fleurdelysé est devenu une draperie à l'antique. Cette mutilation fut opérée par Verniquet qui en reçut l'ordre de la Commune en 1793. Dans la cour se trouve une statue de Bichat par David d'Angers (1855).

Voir l'amphithéâtre et le musée Orfila. Ce musée est visible à partir de une heure tous les jours. On y voit, sans parler des pièces anatomiques, la boîte de scalpels ayant servi à l'ouverture du corps de Napoléon et les crânes de plusieurs célèbres suppliciés. On remarque sur celui de Fieschi les traces des blessures qu'il avait recues de sa propre machine infernale.

La **place de l'École-de-Médecine** a été formée en 1803 sur l'emplacement de l'église des Cordeliers, comme nous l'avons dit plus haut. Burnouf habita cette place en 1833 (le 13 ancien). Sur cette place se trouvait une fontaine monumentale qui avait été construite par Gondouin en 1805. Elle fut démolie en 1834 pour faire place à la porte principale de l'ancienne clinique de l'École.

Marat habitait à l'ancien 20 de la rue des Cordeliers. Sa maison, démolie en 1877, se trouvait dans la rue à environ 20 mètres de la statue actuelle de Broca. Cette maison était la propriété, indivise en 1793, de Mme de Surval et de son cousin Fagnau. La location était faite au

nom de la fille Evrard, avec laquelle vivait l'Ami du du Peuple. C'est là qu'il fut tué par Charlotte Corday, qui fut elle-même terrassée par le commissionnaire Bas. (V. Sardou possédait la porte de la chambre à coucher de Marat. La baignoire est au musée Grévin.) On a souvent confondu avec la maison de Marat, l'antique logis à tourelle hexagonale surmontée d'une girouette de cuivre, qui se trouvait avant le percement du boulevard St-Germain à l'angle de la rue Larrey, ancienne rue du Paon-St-André. Cette rue du Paon, devenue rue Larrey, allait de la rue du Jardinet à la rue des Cordeliers où elle débouchait devant la rue de Touraine (Dupuytren). Elle a été absorbée par le boulevard St-Germain en 1866. Chaumette avait habité cette rue du Paon tout près de la fontaine des Cordeliers. Le marquis de Vauvenargues, le moraliste, venait passer ses congés de garnison à l'hôtel de Tours, situé rue du Paon; le propriétaire en était M. Boutillier, intendant des finances.

N° **25**. **Rue Antoine-Dubois** (1672). S'appela rue de l'Observance avant 1851, parce qu'elle longeait la façade du couvent des Cordeliers, qui était le couvent de la Grande Observance de St-François d'Assise. Nom actuel en l'honneur du chirurgien (1756-1837). Au 2 et au 6, portes assez intéressantes. Au 4 et au 6 se trouvent les restes de l'ancien collège des Cordeliers. En face du 4 se trouvait l'entrée du couvent des Cordeliers. A côté et du même côté impair, mais plus bas, se trouvait le portail de l'église des Cordeliers.

Rue Dupuytren.

Tracée au XVIIe siècle par l'Hôtel-Dieu sur l'ancien cimetière des Cordeliers. Rancé rentrant à Paris, en 1661,

trouva morte sa maîtresse Mme de Montbazon. Il en éprouva une très grande douleur et avant de se retirer à la Trappe il laissa son hôtel, dit de Touraine, à l'Hôtel-Dieu qui fit percer la rue. C'est pourquoi la rue a été dite de Touraine jusqu'en 1851. Nom actuel en l'honneur du célèbre chirurgien (1777-1835). Le graveur Desnoyers habitait le 9 de la rue de Touraine en 1810. C'est à l'angle de la rue de Touraine et de la rue des Cordeliers que se trouvait la boutique du boucher Legendre. Là se tenait, le jour de la mort de Marat, le commissionnaire Bas qui terrassa Charlotte Corday.

N° **4**. La veuve de Molière, née Béjart, y habita après s'être remariée à Guérin d'Estriche.

N° **6**. Appartenait au baron Dunoyer. Aujourd'hui hôtel meublé de Rochefort décoré de statues.

N° **7**. Ancienne dépendance du collège des Cordeliers, ainsi qu'au 9. Le 7 devint école gratuite de dessin pour jeunes filles (1803), école qui fut dirigée depuis 1849 par Rosa Bonheur.

N° **9**. Porte et mansardes.

Rue Monsieur-le-Prince.

S'appelait au XIVe siècle : chemin des Fossés, près des Fossés-St-Germain; puis rue des Fossés-M.-le-Prince; rue de la Liberté pendant la Révolution. Nom actuel en 1806 à cause du voisinage de l'hôtel de M. le prince de Condé. Avant 1851, la rue s'étendait seulement du carrefour de l'Odéon à la rue de Vaugirard : à cette époque on lui a ajouté la rue des Francs-Bourgeois qui allait de la rue de Vaugirard à l'ancienne place St-Michel (angle actuel de la rue Monsieur-le-Prince et du boulevard St-Michel).

N° **2**. Inscription posée par les soins de la Commission du Vieux Paris, rappelant le nom ancien de la rue : Rue des Fossés-Monsieur-le-Prince.

N° **4**. Très belle porte. Ancien hôtel de Bacq (1750). C'est par cette porte que l'on entrait dans l'ancien passage du Riche-Laboureur qui allait de là à la rue de l'Odéon. Dulaure habita ce passage pendant la Révolution ainsi que Fabre d'Églantine.

N° **13**. Vieille maison, ainsi qu'aux 15 et 19.

N° **10**. Maison où habita et mourut, en 1857, Auguste Comte, le grand-prêtre du positivisme. (Visiter sa chambre intacte.) Taine assistait aux séances de la Société positiviste qui se tenaient là. (Inscription.)

Au coin de la rue Casimir-Delavigne et de la rue Monsieur-le-Prince se trouvait un hôtel construit par Napoléon Ier et donné par lui au baron Dubois à l'occasion des couches de Marie-Louise. Cet hôtel fut démoli en 1863.

N° **14**. Porte moderne assez curieuse.

N° **22**. Date seulement de 1821. Buste de Jean-Goujon au-dessus de la porte. Habité par M. A. de La Gandara, artiste peintre, et M. Rouveyre, dessinateur.

Mlle Dugazon habitait rue Monsieur-le-Prince, à l'angle de la rue Racine, une maison qui a été démolie par l'École pratique de médecine.

N° **53**. Ancien hôtel, dit à tort d'Harcourt, qui servait jadis à l'entrée du collège d'Harcourt. Cette belle maison, qui date du commencement du XVIIIe siècle, fait partie depuis 1909 du lycée St-Louis, et doit disparaître pour l'agrandissement du lycée. Ses voisines qui portaient les numéros 55, 57, 59, sur la rue Monsieur-le-Prince, ont été démolies en 1909 pour l'ouverture de la rue de Vaugirard, entre la rue Monsieur-le-Prince et le boulevard St-Michel.

Les restes d'une tour de l'enceinte de Philippe Auguste existent dans l'enclos du collège d'Harcourt. Ces restes se trouvent de plusieurs mètres en recul du droit de la maison 53, rue Monsieur-le-Prince. Au 53 se trouvaient les bureaux du *Magasin pittoresque*, avant 1909.

N° **46**. Porte à clous.

N° **48**. Habité par M. Albert Lambert, de l'Odéon.

N^{os} **58** et **60**. Bureaux des impositions sous Louis XVI. Le comédien Dazincourt. (Au 58, mascarons et consoles.)

N° 65. Bas-reliefs au troisième étage.

Rue de Médicis (1860).

Le comte de Provence avait conçu cette rue dès 1790. Nom en l'honneur de la reine Marie de Médécis (1573-1642), qui construisit le Luxembourg. A hauteur de l'emplacement actuel de la fontaine Médicis se trouvait avant le percement de la rue, le séminaire St-Pierre-St-Louis qui avait été fondé en 1696 par François de Chausierges et supprimé en 1790. Après avoir servi d'usine à gaz et de caserne d'infanterie, ce séminaire disparut en 1853.

N° **9**. Maison moderne dont la façade est ornée d'un écusson supporté par des lions.

N° **5**. Fut habité par Victor Duruy. Habité par M. Ernest Lavisse, membre de l'Académie française et directeur de l'École normale.

Rue de Vaugirard.

(Partie comprise entre l'origine de la rue et le boulevard du Montparnasse.)

La rue de Vaugirard est la plus longue rue de Paris : elle a été formée de l'ancienne rue ou chemin de Vaugi-

rard et de la principale rue du village de Vaugirard, rue qui s'appelait rue du Val-Girard en 1355. Le village de Vaugirard, auquel la rue conduisait, tire sa dénomination de Gérard de Meul, son seigneur, abbé de St-Germain-des-Prés au XIIIe siècle. Lekain, acteur et relieur, est mort en 1798 dans une maison démolie, à l'enseigne du Bœuf Saignant, qui se trouvait à l'angle de la rue de Vaugirard et de la rue de Médicis. Jouffroy habita la rue de Vaugirard à l'ancien 36 : le général de Montholon au 19 (ancien). Victor Hugo au 90 (ancien) en 1826. A la même époque Ste-Beuve était au 94.

N° **4**. Maison ancienne.

N° **15**. Emplacement de l'ancien jeu de paume du Bel-Air qui devint École d'équitation de la Guérinière, salle provisoire de l'Opéra avec Lulli (1673), et hôtel La Rochefoucauld-Bayers.

N° **18**. Théâtre de l'Odéon. (Voir place de l'Odéon.)

* Le palais du Luxembourg, dont nous ne pouvons nous occuper longuement dans cette nomenclature, fut construit de 1615 à 1620 par Salomon de Brosse, appelé à tort Jacques de Brosse, dans le style du palais Pitti, de Florence, par les ordres de Marie de Médicis. Il a été agrandi en 1836 par l'architecte de Gisors.

L'immense surface sur laquelle s'étendent aujourd'hui le palais du Luxembourg, ses dépendances et ses jardins était jadis occupée du côté du midi par le monastère des Chartreux : la partie des terrains qui s'étendait entre le domaine des Chartreux et la rue de Vaugirard était occupée par des propriétés particulières, comme la ferme de l'Hôtel-Dieu, le clos aux Bourgeois, etc. Au milieu de ces propriétés se trouvait un hôtel construit sous François Ier par le président Alexandre de La Thourette. Cet hôtel, adjugé en 1564 à Jacqueline de Harlay,

passa en 1570 à François de Luxembourg, prince de Tingry, et le fils de ce dernier, le duc de Piney-Luxembourg, vendit l'hôtel et le domaine, dits du Luxembourg, à Marie de Médicis en 1611. L'hôtel de Luxembourg fut rasé et Jacques de Brosse construisit le palais actuel auquel la reine avait donné son nom et qui s'appela en principe palais Médicis, mais la vieille appellation prévalut, et c'est ainsi que ce magnifique palais a conservé le nom de la famille de Luxembourg qui avait occupé cet emplacement d'une façon éphémère.

Marie de Médicis légua son palais en 1642 à son second fils, Gaston d'Orléans, qui s'y ennuya. Il passa ensuite à Mlle de Montpensier, puis à la duchesse de Guise, seconde fille de Gaston d'Orléans. Il fit retour à la couronne en 1694 et Louis XIV le céda au duc d'Orléans. La duchesse de Berri, fille du Régent, y résida et Louise d'Orléans, veuve de Philippe V d'Espagne, y mourut en 1742. Louis XVI l'accorda en 1778 à Monsieur, comte de Provence. Prison sous la Terreur. Camille Desmoulins, Cécile Renaud, M. de Sombreuil, Le Bon, après le 10 thermidor, y furent détenus. Palais des Directeurs (1795). Bonaparte vint y remettre aux membres du Directoire le traité de Campo-Formio. Le Sénat conservateur. Chambre des Pairs sous Louis XVIII, Charles X et Louis-Philippe. Cette Chambre se transforma souvent en Haute-Cour. Sénat Impérial (1852). Le Conseil municipal de Paris se tint au Luxembourg pendant la reconstruction de l'Hôtel de Ville brûlée par la Commune. Palais du Sénat actuellement.

* Le jardin du Luxembourg fut commencé en 1613 par Jacques de Brosse sur l'emplacement d'un ancien camp romain et une partie du couvent des Chartreux qui datait du XIIIe siècle. Au début le jardin n'était pas

aussi grand qu'aujourd'hui, car le couvent en occupait encore jusqu'à la fin du XVIIIe siècle une grande partie. La suppression des Chartreux en 1790 et la démolition de leur monastère amena un remaniement complet des jardins.

Dans le jardin se trouve la fontaine Médicis construite en 1620 par Jacques de Brosse : la niche centrale renfermait jadis une nymphe qui a été remplacée de nos jours par une statue de Polyphème prêt à écraser un groupe d'Acis et de Galatée. Cette fontaine a été déplacée par suite du percement de la rue Médicis. L'architecte de Gisors a plaqué sur le revers de cette fontaine, en 1863, une façade dans laquelle on a placé la fontaine dite de Léda, fontaine qui était jadis au coin de la rue de Vaugirard et de la rue du Regard. Le jardin contient en outre de nombreuses statues. Nous y voyons celles de : Ste Bathilde, Berthe, reine de France, de la reine Mathilde, Ste Geneviève, Marie Stuart, Jeanne d'Albret, Clémence Isaure (par Préault), Mlle de Montpensier, Marguerite d'Anjou, Louise de Savoie, Ste Clotilde, reine de France, Marguerite de Provence, Anne de Bretagne, Anne d'Autriche, Blanche de Castille, Anne de Beaujeu, régente de France, Valentine de Milan, Marguerite de Valois, Marie de Médicis, Laure de Noves, etc. Nous voyons en outre les monuments de Watteau, d'Eugène Delacroix par Dalou, de Lecomte de Lisle, de Ste-Beuve par Puech, de Théodore de Banville, de Murger, de Chopin par Dubois, de Ferdinand Fabre, de Frédéric Le Play, de Georges Sand, de Gabriel Vicaire par Injalbert, la statue de Bailly par André, le chapiteau des baisers du sculpteur Derré (1906), etc.

Ces monuments et ces statues sont déjà assez nombreux et il est regrettable, à notre avis, qu'on y ait

ajouté en 1908 un obélisque de style funéraire élevé à la mémoire de M. Scheurer-Kestner qui fut sénateur de son vivant. Nous ne nous occupons pas ici de politique, nous étant fait une règle absolue de n'émettre dans nos promenades aucune idée pouvant froisser les sentiments des promeneurs, mais il nous est permis de déplorer au point de vue esthétique l'effet désastreux de ce monument en cet endroit, et de nous élever contre la transformation de nos promenades et de nos jardins en véritables cimetières ! Qui peut nous assurer que demain chaque sénateur ne voudra pas avoir lui aussi son petit obélisque dans le jardin de Marie de Médicis ?

* N° **17**. Petit Luxembourg. Construit en 1629 par Marie de Médicis sur l'emplacement des écuries du maréchal d'Ancre. Il fut inauguré par le cardinal de Richelieu (1629). Sa nièce, la duchesse d'Aiguillon (1640). Le prince de Bourbon-Condé (1674) le laissa à sa veuve, la princesse Palatine Anne de Bavière. La Bruyère, étant précepteur du duc de Bourbon, y fut logé quelque temps. Mlle de Clermont (Marie-Anne de Bourbon-Condé, célèbre par sa passion pour le duc de Melun). Marie-Anne de Savoie. Loué au comte de Mercy-Argenteau, ambassadeur (1768). C'est là que l'empereur Joseph II descendit en 1777. Le comte de Provence, qui avait reçu le Grand Luxembourg à titre d'apanage, loua le Petit Luxembourg à la famille de Bourbon-Condé en 1784. Il habitait le rez-de-chaussée du pavillon de gauche et Madame au premier. Mme de Balbi fut logée aussi au Petit Luxembourg. C'est du Petit Luxembourg que partit Monsieur pour Coblentz le 20 juin 1791. Il était accompagné de M. d'Avaray. Le Petit Luxembourg abrita par la suite les Directeurs. Barras. Le Premier Consul et Joséphine y firent un

séjour de trois mois après Brumaire, à côté de Siéyès et Roger Ducos. De 1801 à 1804 le Sénat y tint ses séances pendant qu'on construisait la salle du Grand Palais. Laplace, chancelier du Sénat. Joseph Bonaparte, grand électeur. Restitué aux Condé en 1814. Direction générale des Mines. Cour des Pairs (1816). Le maréchal Ney et plus tard les ministres de Charles X y furent détenus pendant leur procès. Cédé, en 1825, au roi par le prince de Condé, débiteur envers le Trésor. La Chambre des Pairs continua à en disposer jusqu'à la Révolution de Février et l'affecta à la résidence du président. Les membres du Gouvernement provisoire en 1848. Le président du Sénat du second Empire (1852 à 1870). Préfet de la Seine (1871 à 1879). Le président du Sénat depuis 1877. Le Petit Luxembourg est formé de deux pavillons : celui qui sert aux réceptions officielles de la présidence est à gauche en entrant; l'autre, celui de droite, est affecté aux appartements privés du président. A côté du Petit Luxembourg, au 15 *bis* de la rue se trouve une dépendance du Sénat. (Archives.) (Fontaine dans la cour). C'est là qu'habite M. Welschinger, membre de l'Institut.

N° **30**. Fut habité par Jules Janin.

N° **34**. Hôtel de M. Du Lau d'Allemans, gouverneur de Doullens (1751).

* N° **36**. Construit par Boisfranc pour les officiers de la maison de la princesse Palatine. L'ancienne cuisine communique par un souterrain avec le Petit Luxembourg. Le sinistre Marino, qui fut directeur de la prison du Luxembourg (3 000 prisonniers), en fit son repaire en 1793, et il y commit des monstruosités. La duchesse d'Orléans, femme d'Égalité, avant d'aller chez Belhomme, fut détenue à la prison du Luxembourg et enfermée avec

une courtisane : elle fut sauvée de l'échafaud par le concierge Benoît. Marino fut exécuté lui-même, place du Trône-Renversé, en 1794, dans la fournée des Chemises Rouges. Aujourd'hui communs du Petit Luxembourg. A droite de la porte cochère nous voyons contre le mur un mètre de marbre scellé vers 1796 par l'Agence temporaire des poids et mesures du Directoire. Ce fut Chalgrin qui fut chargé de placer des spécimens de ces mètres aux endroits les plus fréquentés.

* N° **19**. Restes de l'ancien monastère des Dames Bénédictines du Calvaire, fondé en 1619 par Marie de Médicis et le père Joseph de Tremblay, monastère qui fut supprimé en 1790. La première pierre de la chapelle dont nous voyons la jolie façade fut posée en 1625, mais la façade était alors sur la rue et elle fut rapportée à son emplacement actuel en 1852. Le sol de la cour était celui de la chapelle qui fut l'oratoire de Marie de Médicis, et qui fut transformée en magasin à fourrages en 1790. Le cloître, après avoir servi de geôle où Barbès fut enfermé en 1849, a été transformé aujourd'hui en serre pour la présidence du Sénat. Les bâtiments du couvent ont été démolis en 1848.

* Le musée du Luxembourg est sur l'emplacement de l'ancienne orangerie. « Avant d'être la salle d'attente du Louvre, ce musée en a été le berceau », dit Paul de St-Victor. Cent tableaux du roi y furent exposés là pour la première fois en 1750. Le musée fut inauguré en 1818. (Le musée doit être transféré, dit-on, dans les anciens bâtiments du séminaire St-Sulpice.)

N° **46**. Ancien hôtel. (Portes.) Association des étudiants protestants.

N° **48**. Habité par M. Massenet, membre de l'Institut et illustre compositeur de musique.

N° **50**. Hôtel de La Trémoïlle (1735). Dit hôtel de la Fraternité en 1793. Mme de Lafayette y mourut. Presbytère. (Portes.)

N° **52**. Hôtel ancien. Le baron de Gérando, homme politique, philosophe, professeur, écrivain, le possédait et y mourut en 1848.

N^{os} **54** et **56**. Hôtel Kervessan (1700). Duc d'Elbeuf (1740). Robillard, trésorier des troupes de la généralité de Rouen (1750). Pierre de Villette, qui alla habiter ensuite rue de Beaune (1752). La marquise de Villette revint y mourir en 1822. (Voir rue Férou.) Famille de Rastignac. Acquis en 1860, par le séminaire de St-Sulpice.

N° **58**. Emplacement du couvent du Précieux-Sang qui était occupé par des religieuses Bernardines depuis 1658. Ce couvent s'étendait entre la rue Bonaparte et la rue Cassette, avant le percement de la rue Madame, qui a morcelé l'ancien couvent. Il avait été fondé en 1636, par la duchesse d'Aiguillon, au coin de la rue du Pot-de-Fer. Hôtel Guistel. Boulay de la Meurthe (1849). Fut habité par J.-B. Dumas, les généraux Poncelet et Mengin et par M. O. Roty, graveur, membre de l'Institut. Habité aujourd'hui par M. C. Enlart, archéologue et directeur du Musée de Sculpture du Trocadéro. (Portes. Balcon.)

N° **21**. Fut habité par le graveur Henriquel Dupont.

* N° **70**. Ancien couvent des Carmes Déchaussés (1613). Ces religieux venaient de Rome. Leur couvent fut fondé par la princesse de Conti et la maréchale d'Ancre sur une ancienne propriété de Nicolas Vivien, maître des comptes; puis les Carmes firent l'acquisition de terrains assez vastes qui formaient un enclos borné à l'est par la rue Cassette, à l'ouest par la rue du Regard, au nord par la rue du Cherche-Midi et au sud par le

chemin de Vaugirard. Les Carmes, qui débitaient de l'eau de mélisse, étaient populaires à Paris : ils ne furent pas inquiétés pendant les massacres et quelques-uns d'entre eux étaient restés dans leur cellule pendant le terrible drame de Septembre, qui se déroula ici dans un décor qui est resté intact. Les chefs de la section, reconnaissants du bien que les Carmes du couvent faisaient aux pauvres du quartier, les avaient enfermés dans les combles pour les faire échapper au massacre.

Marie de Médicis posa la première pierre de la chapelle St-Joseph en 1614, chapelle qui fut terminée en 1620. Les murs sont décorés de peintures à la fresque, exécutées par des artistes florentins. Elle a été restaurée en 1802, et le portail refait en 1819. Le dôme est le premier construit à Paris. La chapelle contient le cœur de Mgr Affre. On y enferma pendant la Révolution les prêtres qui avaient refusé le serment à la Constitution, et plus de cent d'entre eux furent égorgés dans le jardin par la bande de Maillard, dit Tape-Dur, et celle de Violette, commissaire de la section. On retrouve des traces de ces massacres et on peut voir les ossements des victimes dans la crypte. Pendant la Terreur le couvent fut transformé en prison. Là furent enfermées 707 victimes dont 120 furent exécutées. Mme Tallien, qui fut ensuite transférée nuitamment à la Force, y fut détenue ainsi que la duchesse d'Aiguillon, Joséphine de Beauharnais, Mme de Custine, les maréchaux de camp Gouy d'Arsy, Keroent, Larcher de La Touraille, le général irlandais Thomas Ward, dont le motif d'arrestation et d'exécution fut qu'il était étranger, alors qu'il servait dans les armées françaises, etc. Santerre y fut écroué pendant six mois, et Lazare Hoche y fut détenu du 11 avril au 4 août 1794, sur un

ordre conçu par Robespierre et signé par les membres du Comité du Salut public.

Après les massacres de Septembre, le couvent fut loué à un entrepreneur de fêtes publiques qui y installa le bal des Marronniers. Mlle de Soyecourt, réorganisatrice du couvent, le racheta en 1797. Elle transforma en chapelle le hangar où avaient été déposés les corps, mais le prolongement de la rue de Rennes a fait disparaître cette chapelle des Martyrs en 1867. C'est à cette époque qu'on a découvert une grande partie des ossements, que Mgr Darboy fit transporter dans la crypte. En 1841, Mgr Affre, archevêque de Paris, racheta, grâce à une souscription ouverte parmi ses diocésains, les bâtiments de l'ancien couvent des Carmes pour y fonder l'École des hautes études ecclésiastiques. Institut catholique aujourd'hui. Par suite de la loi, dite de séparation, l'ancienne maison des Carmes confisquée sur la mense archiépiscopale a été attribuée à la Ville de Paris. La chapelle est devenue paroisse.

Aucun endroit de Paris n'est aussi émotionnant que le couvent des Carmes : presque rien n'a changé, et on retrouve le décor de la tuerie intact et saisissant. Voir le corridor où eut lieu le simulacre du jugement, le jardin avec son petit perron de sinistre mémoire. Voir également la cellule où se trouve une inscription de Joséphine de Beauharnais, le cachot de Hoche, la cellule du père Lacordaire, la jolie chapelle dite de Mlle d'Hinnisdal. Visiter également la crypte où nous voyons l'ossuaire des victimes, la croix à laquelle se faisait attacher le père Lacordaire le vendredi saint, la tombe de la mère de l'abbé de Rancé, celle d'Ozanam, et celle de Mlle de Soyecourt qui fut inhumée en 1849. La statue de pierre placée au fond du jardin représente

St François de Paule et est l'œuvre de Martin Desjardins.

N° **74**. Institut catholique. Auguste Nisard y professa. C'est dans le cabinet de physique de cet Institut que M. Branly a découvert en 1890 le principe de la télégraphie sans fil, et qu'a été construit l'appareil de télémécanique. (Société de St-Thomas d'Aquin.)

N° **39**. Siège de la Société littéraire : Les Rosati.

N° **45**. Buste de Strasbourg au sommet de la maison qui a été construite après la guerre par un propriétaire strasbourgeois.

N° **47**. M. Sorel, de l'Académie française, y mourut en 1906.

N° **57**. A été démoli par le percement du boulevard Raspail. Le mur qui séparait le 55 du 57 formait la clôture de l'ancien palais du Luxembourg avant la vente commencée en 1790. L'alignement du boulevard Raspail indique l'ancienne limite du jardin. Au 57 *bis*, qui a disparu, se trouvait le gymnase Pascaud qui fut un lieu de réunion politique.

N° **82**. Dispensaire de l'Assistance publique.

N° **92**. École St-Nicolas dirigée par les Frères des Écoles chrétiennes.

N° **96**. Emplacement de l'ancien hôtel Clary. Fut occupé par un pensionnat de jeunes filles dirigé par Mmes Dumay et Barral. Propriété actuelle de l'Institution St-Nicolas, qui a construit des ateliers sur son emplacement.

N° **71** *bis*. Habité par M. E. Maxence, artiste peintre, et M. l'abbé Duchesne, membre de l'Institut.

N° **79**. **Rue Blaise-Desgoffe.** Ouverte sur l'emplacement du couvent des sœurs de Ste-Marie de Lorette, dites Oblates de St-François de Sales, et sur l'emplacement d'un vieil hôtel qui appartenait à la baronne de

Courcel, mère de l'ambassadeur. Cet hôtel avait été jadis une maison d'éducation de demoiselles, puis était passée aux Dames du Carmel. Cette rue nouvelle, classée en 1907, a reçu son nom en mémoire de Blaise Desgoffe, peintre français (1830-1882).

N° **102**. Emplacement d'un ancien cimetière St-Sulpice établi ici en 1749. Sur le mur d'angle du 100 au coin de la rue de Bagneux on voit encore les traces d'une ancienne inscription. Non loin de là, sur l'emplacement du 98 environ, se trouvait la communauté des Religieuses de Notre-Dame-des-Prés, qui subsista environ 50 ans et fut supprimée en 1741.

N° **83**. **Rue Littré** (1882). Nom en l'honneur du philosophe auteur du *Dictionnaire* (1801-1881).

N° **104**. Ancien couvent des Pères Maristes de la Société de Marie de Lyon. Aujourd'hui salle Montalembert (Salle de Conférences. Réunion des étudiants.)

N° **85**. Ancienne borne avec inscription indiquant la première demi-lieue depuis Notre-Dame. Bas-relief sur la façade de l'école maternelle.

N° **87**. Réservoirs de Vaugirard. Service des eaux de la Ville. Ces réservoirs se trouvent sur l'emplacement d'un hôtel Montmorency-Laval qui s'ouvrait boulevard du Montparnasse.

N° **106**. Les Sœurs de la Charité de la Présentation de la Ste-Vierge de Tours. Société Ste-Marie. (Association de demoiselles employées dans le commerce et dirigée par les sœurs.)

N° **110**. Les Sœurs de la Visitation.

N° **95**. Habité par M. P. Glaize, artiste peintre.

N° **97**. Hôtel de Mme P. Ribot.

N° **114**. Fut habité par M. Crauck, sculpteur, mort en 1908.

N° **107**. Vieille maison, ainsi qu'au 128.

Choron, célèbre professeur de musique, avait un cours 69, rue de Vaugirard, en 1832.

Rue du Cherche-Midi.

(Partie comprise entre le boulevard du Montparnasse et le carrefour de la Croix-Rouge.)

La rue s'appelait, dit-on, au XIIIe siècle rue du Chasse-Midy et au XVIe rue du Chasse-Midi Le nom actuel de Cherche-Midi vient d'une enseigne peinte représentant des « gens cherchant midi à quatorze heures ». Cette enseigne qui existait déjà en 1595 a disparu. La rue s'arrêtait à la tranchée, c'est-à-dire à l'emplacement de la rue du Regard. Au delà c'était la campagne. La partie de la rue comprise entre les rues du Regard et de Bagneux s'appelait jadis rue des Vieilles-Thuilleries, puis des Vieilles-Tuileries; la partie postérieure à la rue de Bagneux s'appelait rue du Petit-Vaugirard. Ces deux rues ont été réunies à la rue du Cherche-Midi en 1832. La duchesse de Fallary, née Marie-Thérèse d'Haraucourt, ancienne maîtresse du Régent, après avoir habité au Roule en 1767 dans une maison qui appartenait à M. de Calonne, alla en 1774 habiter son hôtel particulier rue des Vieilles-Thuilleries et elle y resta jusqu'en 1780. Le comte de Rastignac avait son hôtel rue du Cherche-Midi en 1770. Le docteur La Caze, dont la belle collection est au Louvre, demeurait rue du Cherche-Midi.

N° **124**. **Rue Mayet** (1840). Nom de propriétaire.

N° **120**. Ouvroir de St-Vincent de Paul. (Dispensaire.)

N° **107**. Vieille maison dans la cour.

N° **103**. Statuette de la Vierge dans une niche grillée.

N° **112. Rue de la Barouillère**. Le terrain sur lequel la rue a été ouverte fut vendu en 1644 par les religieux de St-Germain-des-Prés à Mme veuve de La Barouillère et à Jean de Hébuteau, valet de chambre du duc de Verneuil, alors abbé commendataire de St-Germain-des-Prés. Les acquéreurs firent percer la rue. Au 1, vieille maison. Aux 14 et 16, couvent des Dames Auxiliatrices des Ames du Purgatoire. Chapelle. Ces religieuses tiennent un dispensaire chirurgical gratuit qui est situé au 8.

N° **95**. Date de 1750. Restauré par Le Normant, imprimeur du *Journal des Débats* (1850). En face se trouvait l'hôtel de Bissy disparu vers 1840.

N° **93**. Emplacement de l'hôtel du comte de Clermont-Tonnerre, député aux États généraux qui le 10 août fut assailli par la populace sur le chemin de son hôtel et massacré au quatrième étage de l'hôtel de Brissac.

N° **100**. Rue St-Romain. (Voir la note à la suite de la rue).

* N° **89**. Bel hôtel avec fronton et balcon. Joli heurtoir de porte. Le terrain fut acheté en 1756 par le comte de Montmorency-Bours, qui était déjà propriétaire du 87 depuis 1752. Ce fut lui qui construisit l'hôtel actuel dit Grand Hôtel Montmorency. Le prince de Montmorency, gouverneur de la Rochelle. Le maréchal de Pérusse-Descars acheta les deux hôtels de Montmorency, le petit et le grand. Sa femme née de La Hette (1783). Confisqué à la Révolution pour cause d'émigration. Mis en loterie et gagné par Mancion, négociant (1790), qui céda l'immeuble en 1792, à Heyer, négociant. Celui-ci vend en 1801 au général Wirion

qui lui-même revend en 1808 au maréchal Lefebvre qui n'y habita pas. Sa veuve, Catherine Hübscher (Mme Sans-Gêne), vend en 1821 à Nicolas Lucas Montigny, enfant adoptif de Mirabeau. Ses enfants le possèdent en 1856. La comtesse d'Héricourt et sa famille de 1859 jusqu'en 1889. Le comte O'Mahony en est propriétaire actuellement depuis 1896. Dans l'escalier se trouve un médaillon de Louis XV, ainsi qu'un buste de Mirabeau, plâtre du sculpteur Lucas Montigny qui habita les dernières années de sa vie l'hôtel appartenant alors à son fils Nicolas. Au pied de l'escalier se trouve une statue de Napoléon placée là par le maréchal Lefebvre. Cette statue est le modèle en plâtre de la statue commandée à Roland pour l'Institut. (Les renseignements que nous donnons sur cet hôtel sont extraits d'une note parue dans le *Bulletin de la Société de l'Histoire de Paris*, due à M. E. Coyecque, le très érudit archiviste-paléographe.)

N^os **87-85**. Charles Duplessier, seigneur de Biache (1722). Ses filles vendent en 1743, à Jean Caillon, menuisier, qui démolit et reconstruit l'immeuble actuel. Comte de Montmorency-Bours (1752). Mis en loterie. Propriété des frères Mallet, banquiers (1790). L'abbé Martin Chaffrey. Librairie François Audier (1852). Hôtel dit Petit Hôtel Montmorency. (Jolies fenêtres de l'entresol. Madone au coin de la rue de Bagneux sur le 85.) (Visiter ici la rue de Bagneux dont la note est après la rue St-Romain).

N° **83**. Cabanis, beau-frère de Condorcet et du maréchal de Grouchy, y résida. Cabanis fut le seul médecin dont Mirabeau consentît à recevoir les soins pendant sa dernière maladie.

N° **86**. **Cour des Vieilles-Tuileries**. Au fond de

la cour fontaine ornée d'un Neptune. A côté sur la rue du Cherche-Midi se trouvait sous le second Empire la Pharmacie centrale des Hôpitaux.

N° **76**. Sandeau y habitait en 1860 avant d'aller à l'Institut en 1865.

N° **72**. Habité par M. Jules Coutan, statuaire, membre de l'Institut.

N° **71**. Le général Hullin y est mort (1841).

N° **71**. **Rue Bérite** (1864). Bérite est une ville de Phénicie.

N° **64**. Ancien hôtel. Grille de marchand de vin.

N° **55**. Académie Julian. Avant le prolongement de la rue de l'Abbé-Grégoire. entre les rues du Cherche-Midi et de Vaugirard, une caserne de Gardes françaises se trouvait au XVIIIe siècle sur l'emplacement qui s'étend entre le 57 et le 59 de la rue du Cherche-Midi.

N° **53**. Pougens demeurait au 53 (ancien) en 1817. De 1826 à 1853 il habita le 15 (ancien) de la rue.

N° **52**. Maison ancienne.

N° **50**. **Rue Dupin**. Ancienne petite rue du Bac (1564). Rue du Baril-Neuf en 1629. Nom actuel en 1864, en souvenir de l'avocat, homme politique et président de la Chambre (1783-1865). Au 19 de cette rue, vieille maison. Au 12, sur la porte duquel nous voyons une madone dans une niche grillée, se trouve une rampe d'escalier en bois de l'époque Louis XIII.

N° **39**. Vieille maison : A la Biche.

N° **44**. Construit en 1768. Garat, ministre de la Justice (1793). L'abbé Grégoire, évêque constitutionnel, y mourut en 1831. Après un service à l'Abbaye-aux-Bois, le char funèbre fut dételé et traîné par quelques fanatiques jusqu'au cimetière Montparnasse.

N° **42**. Fut chef du district du Bonnet-Rouge. Le

peintre Léon Cogniet, mort à Paris en 1880, y est né en 1794. (Inscription.) La façade de 1760 a été surélevée.

N° **40**. Hôtel du comte de Rochambeau et de son fils, le général. Une des filles de Greuze y est morte en 1842.

N° **38**. Maison d'arrêt et de correction militaire. Siège actuel du premier Conseil de guerre. Cette prison militaire, construite en 1853, occupe l'emplacement de l'ancienne communauté du Bon Pasteur, ou des Filles Repentantes. Cette communauté avait été fondée à la fin du XVIIe siècle par Mme de Combé, protestante convertie, dans la maison même d'un calviniste qui s'était expatrié après la révocation de l'Édit de Nantes. Ce couvent fut affecté après la Révolution à la manutention des vivres militaires, puis devint prison militaire. Démoli en 1851 et remplacé par la maison d'arrêt actuelle.

En face de la maison d'arrêt, au 37 de la rue du Cherche-Midi, au coin de la rue du Regard, se trouvait, avant 1907, l'hôtel des Conseils de guerre et la maison de Justice militaire. Ce bel hôtel a dû disparaître lors du percement du boulevard Raspail. A l'origine cet hôtel fut un simple petit pavillon qui dépendait du couvent des Bénédictines de Notre-Dame de Consolation, et ce pavillon occupait l'emplacement du bâtiment affecté aux détenus avant 1907. En 1674 le marquis d'Hauterive, époux de la duchesse de Chaulnes, fille du maréchal duc de Villeroy, acheta ce pavillon et le fit reconstruire (1674-1701). La comtesse Jeanne-Baptiste de Verrue, maîtresse en titre de Victor-Amédée II, duc de Savoie, passa en 1701 un contrat avec les Bénédictines de N.-D. de Consolation pour l'achat de ce petit hôtel d'Hauterive. La célèbre comtesse de Verrue, qui fut

surnommée la Dame de Volupté, était la fille du duc de Luynes et d'Anne de Rohan. Elle était devenue bien malgré elle la maîtresse du duc de Savoie et avait pu s'enfuir furtivement de la cour de Turin en 1700. Les deux enfants qu'elle avait eus du duc furent légitimés après son départ. Mme de Verrue, comme nous l'avons vu plus haut, acheta donc en 1701 le petit hôtel d'Hauterive qui se trouvait sur l'emplacement de l'hôtel qui porta son nom plus tard, mais qu'elle n'habita pas, et elle vint habiter en 1703 une autre maison qu'elle loua aux Carmes et qui se trouvait à l'angle même de la rue du Regard, sur l'emplacement de l'hôtel des Conseils de guerre. C'est là qu'elle mourut en 1736 avant d'avoir vu construire son hôtel, qui fut commencé après sa mort par l'architecte Dailly et achevé en 1741. En mourant Mme de Verrue avait laissé la propriété à son frère, le prince de Grimberghen, et à la maréchale de Duras. Le premier locataire de l'hôtel, dit plus tard des Conseils de guerre, fut le maréchal de Brancas (1742). Son fils, Louis de Brancas, comte de Forcalquier (1750-1753). La comtesse de Toulouse (1755), fille du maréchal de Noailles et veuve du comte de Toulouse, fils légitimé de Louis XIV. En premières noces elle avait épousé Louis de Pardaillan d'Antin, fils du premier duc d'Antin, ce qui fait qu'elle épousa successivement le petit-fils et le fils de Mme de Montespan. En 1766, l'hôtel, dit de Toulouse, devint l'hôtel des ambassadeurs du roi de Sardaigne et fut occupé par le comte de La Marmora, le comte de Viry et le comte de Scarnafis (1779). La propriété, qui appartenait aux Carmes, devint propriété nationale à la Révolution et fut louée à des particuliers qui sous-louèrent au Domaine; et c'est ainsi qu'on y déposa les objets précieux provenant de la condamnée Dubarry. Le

citoyen Gaston de Rosnay soumissionna l'hôtel en l'an IV, mais n'en acquitta pas le prix. Il fit retour à l'État et il fut attribué en l'an V à l'administration militaire. On y jugea les affaires d'émigration puis en l'an VII les Chauffeurs qui furent exécutés en place de Grève. Devant le Conseil de guerre qui siégea là, comparurent également le comte Armand de Chateaubriand, fusillé à Grenelle en 1809, le général Malet, etc. Le général Cambronne y fut absous à l'unanimité en 1816. En 1822, M. Foucher, chef des bureaux, occupait un appartement de cet hôtel et c'est là que se célébra le dîner de noces de sa fille qui épousa Victor Hugo. C'est également dans cet hôtel qu'eut lieu le premier procès Dreyfus. (M. Gaston Scheffer, membre de la Commission du Vieux Paris, a écrit en 1907 une intéressante étude sur cet hôtel disparu, étude dont nous nous sommes servi pour la rédaction de notre notice.)

N° **39**. Visiter ici la rue du Regard dont la notice est à la suite de la rue de Bagneux.

N° **29**. Bureau principal pour la distribution des tabacs à la fin du XVIIIe siècle.

N° **18**. Hôtel Commines de Marcilly (1785). Hôtel de Lambrechts, ministre sous le Directoire. Habité par Mme Marcelle Tinayre, femme de lettres. (Bel escalier.)

N° **23**. Emplacement de l'ancien prieuré des Religieuses de Notre-Dame de Consolation, qui étaient venues s'installer ici en 1634 venant de Laon. Leur maison donnait en façade sur la rue du Cherche-Midi et par derrière sur les jardins des Carmes. En 1669, Marie-Éléonore de Rohan, fille d'Hercule de Rohan-Montbazon, pair de France, acheta la maison, en prit la direction et y mourut en 1681. L'église du couvent fut reconstruite en 1737 et le couvent fut supprimé en 1790. Vendu par

lots en 1798, il fut démoli et sur son emplacement on ouvrit la rue d'Assas.

N° **21**. Fut habité par Félix Regamey, peintre de la Marine.

* N° **19**. Belle enseigne de l'Astronome : Au Cherche-Midi. Date du XVIIIe siècle.

N° **14**. Appartenait aux Prémontrés de la Croix-Rouge.

N° **12**. Grille ancienne de marchand de vin.

N° **15**. Hôtel du comte de Montmorency (1710). Avant lui les évêques de Viviers. On dit que St-Simon habita le 15 ou le 17 (?).

N° **13**. Ancien couvent des Religieuses du St-Sacrement. M. Voysin, conseiller d'État (1706). Le général Hullin (1840).

N° **11**. Les députés d'Artois. Hôtel Sully-Charost au XVIIIe siècle. Comte de Nicolaÿ. (Rampe d'escalier. Ferrures de balcon.)

N° **9**. Emplacement des anciennes écuries de l'hôtel Montmorency qui se trouvait au 15 (1710). Marquis de Monteclère. Maillé de St-Priest.

En 1720, Mme de Verrue avait acheté, rue du Cherche-Midi, trois maisons qui se trouvaient en face des Prémontrés et aboutissaient par derrière au couvent du St-Sacrement (13). Ces maisons appartenaient alors à M. de Ratabon, évêque et comte de Viviers. La première était louée à l'abbé de Rothelin, qui fut membre de l'Académie française ; la seconde à la comtesse de Quélus, célèbre par ses *Souvenirs*, et la troisième à l'abbé Colbert de Maulévrier, neveu du grand Colbert, qui renonça à la vie ecclésiastique et se maria. Les trois maisons, qui n'avaient été achetées par Mme de Verrue que comme placement, furent rachetées après sa mort, en 1736, par M. de Monthulé, conseiller au Parlement.

N° **5**. Hôtel Bullion de Gallardon, garde à la Prévôté (1670). Claude Le Roy, écuyer. Peyrenc de Moras, conseiller du Roi (1726). Marquis de Parabère (1738).

N° **4**. Emplacement de l'ancien couvent des Prémontrés de Ste-Anne, dits de la Croix-Rouge (1661). (Voir 11, rue de Sèvres.)

N° **2**. Le **carrefour de la Croix-Rouge** date du xve siècle et s'appela jadis carrefour de la Maladrerie et carrefour du Bonnet-Rouge en 1793. Il doit son nom à une croix rouge qui y était située et qui fut abattue au milieu du XVIIe siècle. Quelques exécutions capitales y eurent lieu au XVIIIe siècle. Les communards y élevèrent en 1871 une formidable barricade. Aux 2, 3 et 1 nous voyons des enseignes de la Croix-Rouge. Au 1, enseigne moderne du Cadran. Du carrefour se détache la rue de Sèvres.

Rue St-Romain (1645).

Ouverte sur des terrains appartenant à l'abbaye de St-Germain-des-Prés dont Romain Rodayer était alors prieur. On en fit rue St-Romain. Elle s'appela rue Abrulle (1673) et rue du Champ-Malouin au commencement du XVIIIe siècle.

N^os **8** et **6**. Caisse Nationale d'Épargne.

* N° **4**. Ancien hôtel de M. de Choiseul, ministre (1710). Marquis de St-Simon. M. de Querhoënt (1780). Mme Adanson, femme du naturaliste. Aujourd'hui direction de la Caisse Nationale d'Épargne. Avant 1752 cet hôtel s'ouvrait au 111 de la rue de Sèvres. La porte qui s'ouvrait de ce côté a été fermée à cette époque à cause du voisinage dangereux de Féron, salpêtrier du roi. (Voir les deux façades. Ferrures de balcon.)

Rue de Bagneux (1530).

Ouverte sur un terrain appartenant à Pierre de Bagneulx.

N° **4**. Duplessier de Biache, magistrat (1748).

N° **5**. Villa Troyon.

N° **11**. Ancien refuge pour les repenties sortant de St-Lazare. M. Gobelet de Beaulieu, référendaire à la Cour des Comptes sous Charles X. Son gendre, M. Uzanne, peintre d'histoire

N° **13**. La maison actuelle fut occupée par Mme de Chalot (Charlotte Vanhove), veuve en premières noces de Talma. En face, sur l'emplacement du 102 de la rue de Vaugirard, se trouvait un ancien cimetière de la paroisse St-Sulpice (1740 à 1790). Montesquieu y fut enterré.

Rue du Regard.

Chemin Herbu en 1529. Chemin de la Fosse à l'Aumônier (1546). Rue des Carmes-Déchaussés (1680). Son nom lui vient du regard d'une fontaine qui était au coin de la rue Notre-Dame-des-Champs, fontaine qui a été transportée et adossée à la fontaine Médicis. Ce furent les Carmes, enrichis par le système de Law, qui construisirent du côté impair les quatre premiers hôtels contigus à l'ancien hôtel des Conseils de guerre qui a disparu. Leur architecte fut Victor Dailly.

N° **1**. Petit hôtel de Verrue (1700). Le docteur Récamier, parent de la célèbre Mme Récamier, en fit l'acquisition en 1821 et sa famille y est toujours.

N° **3**. Emplacement d'un hôtel qui avait été construit par les Carmes et qui, dit-on, abrita les enfants de Mme de Montespan. Mlle du Gué. Maison de ville des évêques-comtes de Châlons. Hôtel de Dreux-Brézé (1789). Ce

bel hôtel, où se trouvait un magnifique escalier, a été démoli en 1907, par suite du percement du boulevard Raspail et remplacé par l'immeuble moderne actuel, propriété de M. Firmin Didot.

N° **6**. Écuries de Croÿ. Sainte-Claire Deville (1858).

*N° **5**. Hôtel de M. de Rothenbourg, général prussien au service de la France (1710). Le maréchal duc de Croÿ le loue aux Carmes et y habite de 1755 à 1784, époque à laquelle il y meurt. Acheté par Chevet, marchand de comestibles. (Portes.) En face, se trouvait un manège construit du temps de M. de Rothenbourg, qui l'avait donné à son valet de chambre qui lui-même le louait à une Anglaise.

*N° **7**. Construit par Victor Dailly, sur un terrain appartenant aux Carmes. Hôtel de Beaune (1720). Prince de Robecq, grand d'Espagne (1770). Le duc de Bellune (1810). La marquise d'Hautefeuille. Hôtel, dit à tort de Montespan.

N° **11**. Siège de la Société anti-esclavagiste.

N° **12**. Habité par M. Allouard, sculpteur.

N° **13**. Petit hôtel de La Guiche. Comte de Châlons (1789). Orphelinat des Enfants de la Providence. (Fronton. Mascaron.)

*N° **15**. Emplacement d'un hôtel construit en 1711 pour le comte de Lesparre. Comte de La Guiche (1752), époux de Mlle de Verneuil, fille légitimée du prince de Condé. École égyptienne, puis couvent des Dames de St-François-Régis. Hôtel-Hospice de Villas (1803). Mont-de-Piété construit de 1886 à 1887. (Voir dans la cour la plaque indiquant le plan de l'ancien hôtel de La Guiche dont une des façades a été réédifiée.) Les portes du Mont-de-Piété sont les anciennes portes de l'hôtel de La Guiche.

N° **20**. Œuvre des écoles d'Orient et des Missions d'Afrique.

Rue de Sèvres.

Le côté impair jusqu'au boulevard Montparnasse est seul compris dans le VIe arrondissement, ainsi que les quelques maisons du côté pair, entre le carrefour de la Croix-Rouge et la rue des Saints-Pères. (Voir la note dans le VIIe arrondissement). Le commencement de la rue s'appelait rue des Petites-Maisons.

N° **11**. Entrée de l'ancien jardin du couvent des Prémontrés réformés, dits du St-Sacrement, fondé par Anne d'Autriche (1661). La première pierre de l'église fut posée en 1663. Le couvent, confisqué en 1793, fut vendu nationalement en 1797 et l'église démolie à cette époque. Le grand bâtiment existe encore derrière le 13, et il reste des cellules avec des numéros. Le peintre Drolling y eut son atelier. Pendant la Révolution le Comité militaire de la section de la Croix-Rouge se tint à l'ancien couvent. (Porte sculptée.)

N° **17**. Fut habité par Ballanche qui y mourut en 1847.

N° **21**. Le peintre Drolling y mourut en 1817. Nous voyons ici deux belles rampes en fer forgé.

N° **25**. Le boulevard Raspail a démoli en 1907 le 25 et le 27 de la rue de Sèvres. Là, se trouvait avant 1907 la maison mère de la congrégation des Sœurs hospitalières de St-Thomas-de-Villeneuve. On entrait dans le couvent par le portail du 27 qui était l'entrée d'un modeste hôtel parisien du XVIIe siècle. La congrégation avait été fondée en Bretagne par le père Ange Le Proust, augustin réformé (1661); elle vint s'installer à Paris,

rue de Grenelle, puis ici rue de Sèvres en 1698. Le couvent s'agrandit par de nouvelles acquisitions en 1700 et 1756 et devint maison mère de l'Ordre en 1711. La chapelle qui a disparu en 1907 avait été reconstruite en 1829 par l'architecte Huvé en remplacement d'une autre. L'établissement ne fut pas fermé pendant la Terreur et on continua à y célébrer le culte d'une façon privée. Jenny Savalette de Langes y logea, ainsi qu'à l'Abbaye-aux-Bois, en face. La chapelle renfermait la célèbre vierge noire, dite Notre-Dame-de-Bonne-Délivrande, qui provenait de l'église St-Étienne-des-Grès. Cette statue qui, d'après M. de Guilhermy, datait du XIV[e] siècle, et qui fut l'objet de la vénération de St François de Sales, avait été acquise en 1791 par la comtesse de Carignan-Saint-Maurice, et fut transférée dans la première chapelle des Dames de St-Thomas-de-Villeneuve en 1806. Elle fut replacée dans une seconde église où on transporta également en 1834, grâce à l'intervention de M. et Mme Thiers, les restes du père Ange Le Proust qui avait été enterré en 1697 dans le cloître de l'ancien couvent des Petits-Augustins (École des Beaux-Arts). Dans cette église se trouvait également la pierre tombale de la mère Jacquette de Kerhorlay, ancienne supérieure générale, morte dans la maison en 1759. Le vestibule de l'église avait été transformé en chapelle de St-Michel ou de St-Expédit. Pendant la guerre une ambulance avait été installée dans le vieux couvent que le tracé inflexible du boulevard Raspail a démoli en 1907, en détruisant malheureusement ce coin de Paris qui avait conservé une physionomie de province pieuse.

N° **31**. Bâtiments du XVII[e] siècle au fond de la cour.

N° **35**. Ancien hôtel de l'Aubespine (1785). Les Jésuites en 1823, jusqu'à leur expulsion en 1880. La

chapelle est fermée. Fut dernièrement Maison de protection de la jeune fille.

N° **59**. Rue St-Placide. (Voir la notice plus bas et redescendre par la rue de l'Abbé-Grégoire.)

N° **67**. Orphelinat St-Louis.

N° **81**. Grille de marchand de vin.

N° **83**. Hôtel de Prunelé, puis les Dames de St-Maur. Siège actuel du cercle d'Apologétique sociale.

N° **91**. Ancien hôtel du XVIIIe siècle. (Mascaron dans la cour.)

N° **93**. Statues religieuses. (Enseigne d'un marchand de statues.)

N° **95**. Emplacement de la maison de M. de Gaignères sous Louis XV. Il était écuyer de Mlle de Guise et a fait reproduire en 1690 par un dessin, une copie du fameux plan de Paris, dit de la Tapisserie, qui faisait partie d'une suite de cinq immenses tapisseries exécutées vers 1540 par ordre des Guise. La tapisserie qui représentait Paris du temps de François Ier a disparu vers 1788. Petite maison du prince de Rohan-Guéménée. Hôtel du duc de Lorges (1788). Couvent des Lazaristes depuis 1816. Les restes de St Vincent de Paul qui, pendant la Révolution, avaient été confiés au notaire Clairet, furent remis par celui-ci aux Lazaristes en 1795. Ces restes furent transférés solennellement ici dans la chapelle qui date de 1827, le 29 avril 1830.

En face de la fontaine égyptienne se trouvait une caserne de Gardes françaises, qui était contiguë à l'hôtel de Lorges.

N° **111**. Maison moderne construite sur l'emplacement de l'entrée de l'hôtel Choiseul, qui s'ouvre actuellement 4, rue St-Romain.

N° **125**. Là se trouvait, de 1730 environ à 1778, un

cirque où on donnait des combats d'animaux. On y tuait des taureaux, des lions, des tigres, des ours et des loups.

Rue St-Placide.

La partie comprise entre la rue de Sèvres et la rue du Cherche-Midi date de 1644; elle a été prolongée jusqu'à la rue de Vaugirard en 1858. Le terrain dépendait de l'abbaye de St-Germain-des-Prés et St Placide fut un bénédictin célèbre.

N° **2**. Statuette de la Vierge.

N° **9**. Le poète Hégésippe Moreau y est né en 1810. (Inscription.)

N° **16**. Vieille maison.

N° **31**. Huysmans y est mort en 1907.

N° **48**. Maison construite en 1869, sur la façade de laquelle nous voyons des médaillons reproduisant les traits de Prud'hon, Soufflot et Rude.

Rue de l'Abbé-Grégoire.

La partie située entre la rue de Sèvres et la rue du Cherche-Midi s'est appelée rue St-Maur-St-Germain, en 1644. Passage du Manège, en 1816. Rue des Missions, en 1868. La partie de la rue située entre les rues du Cherche-Midi et de Vaugirard a été ouverte en 1858. Nom actuel dans toute l'étendue, en 1880, en souvenir de l'évêque constitutionnel (1750-1831).

N° **28**. Institution St-Nicolas.

N° **26**. **Rue Gerbillon** (1864). Nom en souvenir de l'abbé Gerbillon, missionnaire en Chine (1634-1707).

N° **24**. **Rue Régis** (1864). Nom en 1867, en l'hon-

neur de St François Régis (1597-1640). Le marché des Missions a été construit en 1866.

N° **17**. Le docteur Laënnec y habita.

N° **15**. Maison ancienne au fond de la cour.

N° **13**. Emplacement d'une ancienne caserne de Gardes françaises. (Statuette de St Joseph.)

N°s **12, 10, 8**. Emplacement d'un ancien hôtel Jumilhac (1783). Les Dames de St-Maur.

N° **9**. Charlet y mourut en 1845. (Ferrures de balcon.)

N° **6** *bis*. Le Foyer maternel.

Boulevard du Montparnasse (côté impair) (1760).

N° **17**. Vieille maisonnette.

* N° **25**. Hôtel du duc de Vendôme, petit-fils d'Henri IV. Passe à tort pour être un hôtel Turenne. Ce fut peut-être l'endroit où Mme Scarron éleva les premiers bâtards de Mme de Montespan. M. Fromageot croit que ces enfants furent élevés sur l'emplacement du 87 actuel de la rue du Cherche-Midi. Maison habitée plus tard par les Plélo. Habitée actuellement par M. Léopold Flameng, artiste graveur, membre de l'Institut. (Voir les deux façades. Mascarons. Frontons.)

N° **61**. Place de Rennes formée en 1853 et dénommée en 1880.

N° **81**. **Impasse Robiquet** (1486). S'appela impasse du Montparnasse avant 1875. Doit son nom à Jean Robiquet, chimiste (1776-1840).

N° **85**. Ancienne maison de campagne du peintre Rigaud (R dans le balcon). Aujourd'hui Compagnie parisienne des Tramways.

N° **87**. Ancien pavillon de chasse. Pierre Leroux,

fondateur avec George Sand de la *Revue indépendante.* Mme Azaïs.

N° **89**. Rue du Montparnasse. (Voir la notice à la suite du boulevard.)

N° **91**. Église Notre-Dame-des-Champs, construite de 1867 à 1875 par l'architecte Ginain.

N° **91**. **Rue Stanislas**. Ouverte en 1826. S'appela primitivement rue Terray. Le collège Stanislas, qui doit son nom à Stanislas-Xavier, roi de France (Louis XVIII), occupait primitivement l'hôtel Terray qui s'élevait à peu près sur l'emplacement de l'ancienne place Vavin, et dont les jardins s'étendaient sur l'emplacement de la rue Stanislas. Cet hôtel Terray avait été construit sous Louis XV sur des terrains appartenant à l'Hôtel-Dieu par l'abbé Terray qui y mourut en 1778. L'hôtel Terray appartint ensuite à la marquise de Fleury qui avait été la courtisane Dufresne (1788). Après la mort de Rossel de Fleury, l'hôtel Fleury fut attribué à ses héritiers : Mme de St-Aignan, sa petite-fille, et M. de Boulainvillers de St-Aignan, son arrière-petit-fils. En 1814 la maison d'éducation acheta l'hôtel Fleury qui fut démoli vers 1850.

N° **93**. Emplacement de la chapelle de Notre-Dame-de-Nazareth qui avait été élevée en 1850 et qui fut démolie en 1907. On a construit en 1908 sur cet emplacement un édifice affecté au sous-secrétariat d'État des Postes et Télégraphes.

N° **95**. Les frères de St-Vincent-de-Paul avant 1906.

N° **99**. **Rue Vavin** (1831). La partie entre la rue Notre-Dame-des-Champs et le boulevard du Montparnasse ne fut ouverte qu'en 1850. M. Vavin était maire et député de l'arrondissement au moment du percement de la rue. Avant 1831, du côté de la rue d'Assas, c'était

un passage avec une double rangée de tilleuls. On y voyait la brasserie Mayer qui était fréquentée par des artistes. Au 28 est un ancien pavillon, dit pavillon de l'Horloge, seul reste de l'ancien hôtel Traversière. C'est dans ce pavillon que La Harpe fut interné pendant la Terreur.

N° **115**. **Rue de la Grande-Chaumière** (1830). S'appela, à cause du propriétaire des terrains, rue Chamon avant 1839. Son nom actuel lui vient de l'ancien bal, dit de la Grande-Chaumière, qui se trouvait non loin de là à l'angle du boulevard du Montparnasse et de l'ancien boulevard d'Enfer. Au 12, qui est assez curieux, se trouve une académie de dessin ainsi qu'au 10. Au 5 est la chapelle américaine de St-Luc.

N° **125**. **Rue de Chevreuse**. Ancien chemin mentionné dès 1210. La rue est située sur l'emplacement d'un ancien hôtel de Chevreuse et Rohan-Guémenée. Au 4, Club américain de demoiselles. Au coin de la rue de Chevreuse et de la rue Notre-Dame-des-Champs se trouvait à la fin du XVIII[e] siècle et au commencement de l'Empire la fabrique de porcelaines des frères Dagoty.

N° **129**. **Rue René-Pauline** (1905). Prénoms des époux propriétaires.

N° **139**. Le peintre Louis Français y habitait en 1897.

Rue du Montparnasse.

(Partie comprise entre le boulevard du Montparnasse et la rue Notre-Dame-des-Champs.)

La partie située dans notre arrondissement a été ouverte en 1773. De l'autre côté du boulevard la rue a été prolongée en 1786. Les terrains appartenaient à l'église St-Laurent-de-Vaugirard et à la ferme du

Pressoir dépendant de l'Hôtel-Dieu. Le maréchal Davoust habita la rue.

N° **36**. École Notre-Dame-des-Champs.

N° **32**. Maison où habita Edgar Quinet, représentant du peuple, de 1840 au 2 décembre 1851. (Inscription.) Augustin Thierry, qui avait habité à côté antérieurement, s'y installa en 1854 et y mourut en 1856. La maison appartenait à Henri Martin qui y habita longtemps avant d'aller à Passy.

N° **25**. **Rue de Cicé** (1877). Nom en l'honneur de Jérôme de Cicé, prélat et homme d'État (1735-1810).

N° **28**. Ancien hôtel du Silène, construit par le comte d'Orléans qui y habita. L'hôtel, qui devait son nom à une statue, fut appelé Folie-d'Orléans. Le sénateur Dubois-Dubais, ancien conventionnel, sous l'Empire. Hôtel de la princesse de Belgiojoso. Augustin Thierry y habita de 1846 à 1854. Englobé dans le collège Stanislas.

N° **23**. École Ste-Marie (Institution de jeunes filles). A côté, du même côté et tout près de l'église Notre-Dame-des-Champs se trouvait l'hôtel des Cariatides, dont le premier propriétaire avait été Benjamain Calan, peintre de la Cour de Prusse au XVIIIe siècle. Cet hôtel, remarquable par ses deux cariatides qui portaient un entablement dorique, avait été dessiné en 1775 par Poyet.

N° **22**. Vieille maisonnette, ainsi qu'au 16 qui est décoré d'une tête de lion, et au 12.

N° **15**. Habité par M. Vaudremer, architecte, membre de l'Institut.

N° **13**. Librairie Larousse qui vient de s'étendre sur les 15 et 17.

N° **11**. Ste-Beuve y habita depuis 1850 et y mourut en 1869. (Inscription.) C'est dans cette maison qu'eut

lieu le fameux dîner du Vendredi-Saint en 1868. Les convives étaient le prince Napoléon, Taine, About, Renan, Flaubert, Robin et Ste-Beuve.

N° **2**. Vieille maisonnette.

Rue Notre-Dame-des-Champs.

Chemin Herbu au XIV[e] siècle, puis rue du Barc. Elle prit son nom actuel parce qu'elle conduisait au monastère de Notre-Dame-des-Champs, lieu de pèlerinage. Ste-Beuve habita l'ancien 19 et le peintre Devéria l'ancien 45 en 1822.

N° **109**. École alsacienne.

N° **103**. **Rue Leverrier**. Ancienne impasse Notre-Dame-des-Champs. Nom en l'honneur de l'astronome (1811-1877). Cette rue possède plusieurs hôtels modernes construits pour la plupart par l'architecte H. Tassu en 1888. Citons le 2 (hôtel de M. Puiseux), le 4, le 6 (hôtel de M. Granjon de Lépinay), le 8 (hôtel de M. C. Baude, artiste graveur), le 12, etc., etc.

N° **97**. **Rue Joseph-Bara** (1787). S'appela rue des Thimerais, passage Laurette, puis rue Carnot avant 1880. A cette époque on lui donna le nom de Bara en souvenir du tambour Bara, tué à l'âge de treize ans en 1793, en Vendée. Depuis 1907 on dit rue Joseph-Bara. Dans cette rue se trouvait la maison, démolie aujourd'hui, où mourut en 1845 le philosophe Azaïs (la plaque est à Carnavalet). Au 8 sont les sœurs de Ste-Marie. F. Brunetière, de l'Académie française, est mort au 2 en 1906, et Émile Gebhart, de l'Académie française, est mort au 9 en 1908.

N° **82**. Bel immeuble moderne construit par l'architecte C. Lemaire (1905).

N° **77**. Villa des Dames (pension de famille).

N° **75**. Fut habité par le peintre Bouguereau.

N° **66**. Fut habité par M. J. Richepin, de l'Académie française, avant 1907.

N° **60**. **Passage Stanislas** (1850). Ouvert sur les jardins de l'hôtel Traversière. Au 2 hôtel moderne. Au 11 habite M. Carolus-Duran, artiste peintre, membre de l'Institut, directeur de l'Académie de France à Rome.

N° **61** *bis*. Institut Notre-Dame-des-Champs.

N° **61**. Couvent de Notre-Dame-de-Sion construit en partie par l'architecte Vavin en 1790. Rosa Bonheur y eut son atelier. (Chapelle.)

N° **56**. Paul Baudry y mourut en 1856. Il y eut son atelier.

N° **54**. **Rue Bréa** (1850). S'appela au début rue Liautard, puis rue du Général-Bréa. Nom actuel en l'honneur du général né en 1790 et fusillé pendant la Révolution de 1848. La rue a été percée sur les jardins de l'hôtel Traversière.

N° **57**. Vieille maison.

N° **46**. **Rue Sainte-Beuve** (1884). Nom en l'honneur de l'écrivain (1804-1869).

N° **45**. Asile de vieillards tenu par les Petites Sœurs des Pauvres. (Statue de la Vierge.)

Nos **44** et **42**. Emplacement de l'hôtel Traversière, qui venait de G. Victor de Travers qui l'avait reçu en héritage de sa mère Marguerite de Châteaufort. La comtesse de Carignan-St-Maurice l'occupait au moment de la Révolution et avant d'être internée au couvent des Oiseaux transformé alors en prison. Occupé en 1803 par les Dames Ursulines. Loué à cette époque par M. Émery, supérieur de St-Sulpice, pour une année, avant son installation rue du Pot-de-Fer. Acheté en 1804

par l'abbé Liautard, fondateur de Stanislas. Démoli et remplacé par des immeubles modernes. Le passage Stanislas et la rue Bréa ont été percés sur les jardins de ce grand hôtel disparu. A côté, à l'ancien 40 de la rue Notre-Dame-des-Champs, se trouvait un curieux pavillon du XVIIIe siècle, dernier vestige de l'hôtel Terray. Ce pavillon a été démoli par la trouée du boulevard Raspail.

N° **39**. Asile de convalescentes. Ici aboutissait le mur qui séparait le couvent des Chartreux des jardins du Luxembourg.

Le percement du boulevard Raspail a éventré en 1904 la rue Notre-Dame-des-Champs et a fait disparaître les maisons numérotées du 40 au 30 et du 37 au 25. Du côté des chiffres impairs, la maison, dite de la Providence, qui occupait les 35, 33, 31, a disparu. Au 27, disparu, se trouvait l'entrée d'un passage qui aboutissait à la maison de Victor Hugo que nous retrouvons sur le boulevard Raspail.

N° **23**. Devant se trouvait l'ancienne barrière de Paris avant la construction du mur des Fermiers généraux. La barrière était au travers de la rue.

N° **22**. Collège Stanislas. (Propriété actuelle de la Société anonyme immobilière et d'enseignement libre.) Parmi les élèves de ce collège citons : J. Macé, Hetzel, Assolant, Targé, John Lemoine, Camille Rousset, etc. (Voir rue Stanislas.)

N° **19**. École secondaire ecclésiastique de Notre-Dame-des-Champs ou petit séminaire. Le percement du boulevard Raspail a fait disparaître le jardin.

N° **17**. Restes d'une petite maison du duc de Montmorency-Laval. Fut habité par Ampère. (Façade sur le jardin.) On a conservé dans le jardin de cette maison un arbre sous lequel V. Hugo, dit-on, venait souvent

s'asseoir. Cet arbre fait saillie sur le boulevard Raspail à travers le mur.

* N° **16**. Hôtel construit par Chenard d'Honcourt. M. de Villers, époux de la comtesse Duchatelet, née Mailly. Le marquis de Mailly, brigadier des armées du roi (1753). Hôtel dit de Mailly. Brasserie Lyonnaise ou de Santerre vers 1790. Collège Stanislas depuis 1847; mais dès 1830 les élèves y avaient trouvé un asile. Les Sœurs de Bon-Secours. (Consoles. Écusson.)

Au 4, qui a disparu, est mort en 1852 le sculpteur Ramey.

Au 2, qui a également disparu, habitait en 1814 Garat, ancien ministre de la Convention et sénateur de l'Empire.

Du côté des chiffres pairs, à l'angle de la rue de Vaugirard, se trouvait la chapelle Ste-Thècle qui était jadis la chapelle de la congrégation des Filles de la Mort, puis celle de la congrégation du St-Esprit. L'Hôpital général en devint propriétaire en 1709, puis les Frères des Écoles chrétiennes s'en rendirent acquéreurs avant la Révolution. Tous les bâtiments ont disparu dans le percement de la rue de Rennes.

Rue de Rennes.

Ouverte en 1853 entre le boulevard du Montparnasse et la rue de Vaugirard. Prolongée en 1866 jusqu'à la rue de l'Abbaye. Cette rue doit son nom à la gare Montparnasse qui se trouve à l'extrémité, gare par où on va à Rennes, capitale de la Bretagne.

N° **152**. La **place de Rennes** a été formée en 1853 et dénommée en 1880.

N° **115** *bis*. Entrée du petit collège Stanislas.

N° **147**. Pavillon ancien. Écusson sur la façade. Hôtel de Mme la comtesse D. Affre de St-Rome.

N° **127**. Devant ce numéro, à l'angle de la rue Notre-Dame-des-Champs, emplacement d'un cimetière gallo-romain.

N° **112**. Mont-de-Piété construit en 1886 sur l'emplacement de l'ancien hôtel de La Guiche. (Voir 15, rue du Regard.) A partir de ce point et jusqu'à la rue Cassette, la rue de Rennes traverse l'emplacement de l'ancienne propriété des Carmes.

N° **92**. **Rue Coëtlogon**. Ouverte sur l'emplacement des jardins du couvent des Bénédictines de la rue du Cherche-Midi. S'appela impasse d'Assas. Nom actuel en 1869 en l'honneur du marquis de Coëtlogon, vice-amiral et maréchal de France (1646-1730). Au 9 habite M. Harpignies, l'illustre paysagiste.

N° **76**. Restes de l'ancien hôtel de Mario Zoccoli. Baronne de Robecq, sous-gouvernante des enfants de France. Hôtel de Chemilly. L'hôtel devint le couvent des Pères de St-Joseph, puis en 1654 celui des religieuses bénédictines de l'Adoration perpétuelle du St-Sacrement. Ces religieuses étaient venues s'installer rue Cassette sous les auspices d'Anne d'Autriche. Le couvent s'étendait rue Cassette entre les 4 et 10 actuels. C'est dans ce couvent qu'habitait Mme Guyon la quiétiste. Bossuet y fit un séjour. Le fils du surintendant Fouquet faisait une rente aux religieuses. Le couvent fut supprimé à la Révolution et mis en adjudication en l'an VI. Un des appartements, contigu à l'ancienne chapelle, fut habité par Mme Blanchard, l'aéronaute qui périt en 1820, et sous le second Empire le peintre Hersent habitait un autre local dépendant du couvent. Le tout fut bouleversé par l'ouverture de la

rue de Rennes et il n'en reste qu'une parcelle que nous voyons ici.

N° **73**. Rue Cassette. (Voir la notice plus bas.)

N° **68**. Enseigne moderne d'antiquaire. Au 67, enseigne moderne de chapelier.

* N° **50**. Entrée monumentale de la **cour du Dragon**, ainsi appelée en raison du beau support de balcon du XVIIIe siècle. Là jadis s'élevaient les dépendances du couvent des Chanoines du St-Sépulcre, puis l'hôtel des Taranne, argentiers des Valois depuis Charles VI. Manège de La Baume-Pluvinel (1652). Académie royale pour les jeunes gentilshommes (1691). Acheté par Mme Crozat, mère de la duchesse de Choiseul, qui fit construire l'entrée par l'architecte Carnaud en 1735. Depuis son origine cette cour très curieuse fut habitée par des marchands de ferraille. Le 27 juillet 1830 elle servit d'abri aux premières bandes d'insurgés du faubourg St-Germain. Au 7, statuette de la Vierge dans une niche. Au fond de la cour, du côté de la rue du Dragon, tours servant de cages d'escaliers.

N° **41**. **Rue Gozlin**. Rue du Perron au XIIIe siècle; Rue Madame-de-Valence en 1312. La rue fut détruite en 1368 et remplacée par un fossé comblé en 1635 : puis ce fut la rue Ste-Marguerite St-Germain. Nom actuel en 1864 en souvenir de l'abbé Gozlin, évêque de Paris, qui défendit la Ville contre les Normands en 886, époque de sa mort. La moitié de la rue a été détruite par le boulevard St-Germain. Elle allait jadis de la rue du Four à la rue St-Benoît en longeant la prison de l'Abbaye. Pour se rendre à l'abbaye on passait sous la porte Ste-Marguerite qui se trouvait dans l'axe de la rue des Ciseaux. La rue a perdu tout son caractère. Les vieilles maisons du côté pair qui appartenaient à

l'abbaye ont été remplacées par des maisons modernes en bordure du boulevard St-Germain. On peut jeter un coup d'œil sur le 5 et sur le 1 qui est une vieille maison au coin de la rue des Ciseaux.

N° **44**. Société d'encouragement pour l'Industrie Nationale.

En remontant quelques pas la rue de Rennes nous trouverons au 57 la rue Madame.

Rue Cassette.

Doit son nom à un hôtel Cassel du temps de François Ier. Rue Cassel et rue Cassette par altération en 1570. Le percement de la rue de Rennes en 1866 a fait perdre à la rue quelques maisons dans ses premiers numéros, car elle s'étendait antérieurement jusqu'à la rue du Vieux-Colombier. Le poète Colardeau mourut en 1776 rue Cassette dans l'hôtel de la marquise de La Vieuville. Le sculpteur Esparcieux mourut en 1840 à l'ancien 34 de la rue. Son atelier était installé dès 1793 à l'ancien noviciat des Jésuites rue du Pot-de-Fer. Avant de venir rue Cassette il habita 13, rue Honoré-Chevalier en 1808, puis 14, rue du Regard. Alfred de Musset habita avec sa famille rue Cassette dans une maison qui appartenait à la baronne Gobert, veuve du général du premier Empire.

N° **1**. Ancienne et curieuse maison.

N° **5**. Hôtel où habita l'académicien Patin.

N° **7**. Ferrures de balcon.

N° **4**. Du 4 au 10 s'élevait le couvent de l'Adoration perpétuelle du St-Sacrement, détruit par le prolongement de la rue de Mézières, puis par la rue de Rennes. Ce couvent, comme nous l'avons dit en parlant du 76 de

la rue de Rennes était devenu en 1650 le couvent des Filles du St-Sacrement.

N° **12**. Des Carmélites y étaient avant la Révolution. Le marquis de Contades sous la Restauration.

N° **18**. Ancien hôtel qui a appartenu à Lebrun, troisième consul. Bonaparte y est venu dîner. M. de Salvandy, grand-maître de l'Université, ministre de l'Instruction publique sous Louis-Philippe, y habita depuis 1830 et y mourut en 1857. M. de Montalembert a habité le troisième étage dans sa jeunesse.

N° **21**. Cette maison, qui n'a pas changé, appartenait jadis aux Jésuites et leur fut confisquée en 1672 lors de leur expulsion : ils ne la rachetèrent pas après leur retour. Le noviciat des Jésuites qui s'ouvrait rue du Pot-de-Fer était compris dans le rectangle formé par les rues Cassette, Honoré-Chevalier, Bonaparte et de Mézières. Actuellement, au 21 se trouve le Comité de l'Afrique française. Au coin de la rue Honoré-Chevalier, joli cul-de-lampe Louis XV, qui supportait jadis une madone.

N° **21**. **Rue Honoré-Chevalier**. S'appelait rue du Chevalier-Honoré sous Henri IV. Doit son nom à Honoré Chevalier, maître boulanger, qui fit construire la rue sur ses terrains à la fin du XVIe siècle. Le peintre Mathieu Le Nain, frère des peintres Antoine et Louis Le Nain, est mort chez lui rue du Chevalier-Honoré en 1677. Les 10 et 8 sont du XVIe siècle et possèdent chacun un vieux puits et des escaliers assez curieux. Le 3 fut un ancien hôtel Polignac, puis Villeneuve-Bargemont sous Louis XVI. Il fut habité par le père Lacordaire.

N° **20**. Ancien hôtel qui fut adjugé après la Révolution à la famille de Dubois, préfet de police. (Rampe en fer forgé.) A partir d'ici et jusqu'au bout de la rue du côté

pair, les terrains au XVIIe siècle appartenaient aux Carmes, mais ils spéculèrent sur ces terrains et de nouveaux hôtels s'établirent de ce côté.

N° **22**. Ancien hôtel du XVIIIe siècle.

N° **24**. Emplacement d'un hôtel construit en 1704. Le marquis de Sachet (1740) qui y donnait des concerts réputés. Le maréchal de Brissac, gouverneur de Paris. Hôtel d'Hinnisdal (1808). Institut Catholique. Lors des massacres de Septembre le jardin servit de refuge à l'abbé Potel, vicaire de St-Sulpice, qui put s'échapper de la prison des Carmes en escaladant la muraille. Démoli en 1909. Actuellement maison de famille dépendant de l'Institut Catholique.

N° **23**. Hôtel Molé, puis Dodun. Appartenait en 1677 à l'hôpital de Ste-Reine à Alise en Bourgogne. Taine y a habité longtemps et y est mort au premier étage. (Bel escalier.)

N° **25**. Petit hôtel Cossé-Brissac, puis pension.

N° **29**. Fut habité par le consul Lebrun. Le comte de Montalivet, pair de France. M. de Vergès. Mme Rostopchin. Mlle Corneille, descendante de l'illustre poète, sous Louis-Philippe. Reconstruit en partie en 1847. Aujourd'hui hôtel meublé Cassette.

Rue Madame.

La partie comprise entre la rue de Rennes et la rue du Vieux-Colombier date de l'ouverture de la rue de Rennes et remplace l'ancienne rue Neuve-Guillemin qui longeait le couvent de Notre-Dame de la Miséricorde, situé sur l'emplacement des 4 et 6 de la rue du Vieux-Colombier. La partie située entre la rue du Vieux-Colombier et la rue de Mézières existait au milieu du XVIe siècle

et s'appelait rue du Gindre. D'après l'abbé Lebœuf, le gindre est le maître-garçon d'un boulanger. La partie comprise entre la rue de Mézières et la rue Honoré-Chevalier traverse l'emplacement de l'ancien noviciat des Jésuites et la partie comprise entre la rue Honoré-Chevalier et la rue de Vaugirard, coupe l'emplacement du couvent des Filles du Précieux-Sang. Cette partie fut ouverte en 1824. La partie située entre les rues de Vaugirard et d'Assas fut percée en 1790 sur les terrains du jardin du Luxembourg donné comme apanage par Louis XVI à son frère le comte de Provence. Ce fut lui qui donna à la nouvelle rue le nom de Madame, en l'honneur de sa femme, Madame Marie-Joséphine-Louise de Savoie. La rue s'est appelée rue des Citoyennes pendant la Révolution. La rue du Gindre fut réunie à la rue Madame en 1877. Renan habita la rue Madame à l'ancien 55.

N° **12**. Ancienne inscription isolée et nettoyée par les soins de la Commission du Vieux Paris : Rue du Gindre.

N° **18**. Vieille et curieuse maison. Vieux puits dans la cour.

18. Rue Pape-Carpentier. S'appelait rue de l'Arpentier en 1595, puis rue Carpantier avant 1885. Nom actuel en souvenir de Mme Pape-Carpentier, femme écrivain et directrice de l'École normale maternelle de Paris (1815-1878). Au 1, vieille maison. Au 8, curieuse et vieille maison.

N° **19**. Mairie du VIe arrondissement. (Voir 78, rue Bonaparte.)

N° **25**. Fut habité, dit-on, par Mlle Georges.

N° **51**. Derrières de l'école Bossuet.

N° **59**. Édifié par le sieur Pellagot sur un terrain cédé

à l'architecte Roncette par Sophie Cromot de Fongy, agissant au nom de Monsieur. M. de Lesse, savant géologue et membre de l'Institut. Cette maison, la plus ancienne de la rue, a conservé son intérieur intact de l'époque.

N° **54**. Habité par M. P.-H. Flandrin, artiste peintre.

N° **58**. Église évangélique du Luxembourg.

N° **61**. Là se trouvait une des entrées du théâtre Bobino.

N° **65**. Emplacement de l'hôtel que le comte de Provence fit construire par Chalgrin pour sa maîtresse, Anne de Caumont La Force, comtesse de Balbi. Elle ne l'habita pas longtemps, car elle établit sa résidence au Grand Luxembourg. Cet hôtel communiquait directement avec les jardins du Luxembourg par une grille, car alors la rue du Luxembourg n'existait pas encore. Après le départ de Mme de Balbi pour l'émigration, l'hôtel fut revendu en 1792 à M. Dorceau de Fontette qui le céda en l'an XIII à M. Clément de Ris et ce dernier le passa au marquis de Clermont-Tonnerre, lieutenant général. Après avoir été la propriété des sieurs Bailly et Florentin, l'hôtel passa à Mme de Malherbe et à sa fille, Mme de Petiteville, qui l'occupa jusqu'en 1880, puis il fut démoli et remplacé par l'immeuble actuel. (Nous avons trouvé ces renseignements sur cet hôtel disparu dans le très intéressant ouvrage de M. le vicomte de Reiset sur Mme de Balbi.)

N° **69**. Bas-relief au-dessus de la porte.

N° **74**. Petits bas-reliefs. Le peintre graveur Ferdinand Gaillard y est mort en 1887.

N° **79**. Loggia moderne supportée par des cariatides.

Rue de Fleurus.

La rue, conçue par Monsieur, a été exécutée en 1790. Du côté de la rue Notre-Dame-des-Champs, c'était primitivement l'impasse Notre-Dame-des-Champs. Elle s'appela rue du Champ-de-Fleurus, puis rue de Fleurus en souvenir de la victoire de Jourdan (1794). Barnave habita la rue de 1791 à 1793.

N° **1**. Café de Fleurus qui fut fréquenté par Corot, Murger, Gérôme, About, Theuriet, etc. Ce café était très en vogue à l'époque où le théâtre Bobino, en face, florissait.

N° **2**. Là se trouvait le manège Dehis et Parvet, qui était fréquenté par des demi-mondaines. Détruit en 1868.

N° **4**. Emplacement du théâtre Bobino fondé en 1816 sous le nom de théâtre du Luxembourg. Il s'ouvrait ici et sur l'emplacement du 61 de la rue Madame. A cette époque, les jardins du Luxembourg n'étaient pas isolés comme aujourd'hui par la rue du Luxembourg et les maisons de la rue Madame possédaient une entrée dans le parc. A côté du théâtre se trouvait le café Bobino où les artistes se réunissaient. Bobino a été démoli en 1868. Il était dirigé alors par Gaspari qui devait fonder les Folies-Bobino rue de la Gaîté. Sur l'emplacement de Bobino un cercle catholique s'établit : aujourd'hui, c'est l'hôtel meublé Perreyve (1901).

N° **5**. Club des ouvriers en 1848. Brasserie lyonnaise. C'est dans cette maison que l'abbé Châtel établit son église catholique française.

N° **14**. **Rue Jean-Bart** (1790). La rue a été conçue par Monsieur. Nom en l'honneur de l'intrépide marin (1650-1702). Vieilles maisons aux 10 et 5. Au 3 qui fut

habité par M. Albert Guillaume, artiste peintre, bas-reliefs modernes.

N° **35** *bis*. Hôtel moderne gothique.

N° **37**. Au 37, qui a été démoli par le boulevard Raspail en 1904, se trouvait un hôtel refait par Gabriel en 1790 et qui fut habité par les Montmorency-Laval et Ampère. En face, à peu près au 38, qui a disparu également en 1904 se trouvait une maison qui fut habitée par Ch. de Lameth avant son émigration.

Boulevard Raspail.

(Partie comprise entre le boulevard du Montparnasse, et la rue de Sèvres)

Cette énorme trouée a bouleversé tout un quartier curieux. Il aurait été sans doute possible de modifier l'impitoyable tracé de la ligne droite et de sauver des restes intéressants du passé, mais la trouée est faite maintenant et le boulevard Raspail parfaitement droit, mais parfaitement banal et ennuyeux, s'étend, pour la grande joie des architectes modernes, entre le Lion de Belfort et le boulevard St-Germain !

La partie située entre le boulevard du Montparnasse et la rue de Vaugirard a été exécutée en 1904 sauf pour un tronçon qui existait déjà depuis 1884 entre les rues Vavin et Stanislas. La partie entre les rues de Vaugirard et de Sèvres a été commencée en 1907 sauf pour un tronçon qui existait déjà entre les rues de Vaugirard et de Rennes. Du côté du boulevard du Montparnasse la voie nouvelle se trouve sur l'emplacement d'une partie de l'ancienne ferme du pressoir de l'Hôtel-Dieu qui, dès le XIIIe siècle, occupait une étendue considérable qui s'augmenta. Cette immense propriété, où s'étaient établis

les Chartreux, fut acquise, comme nous l'avons vu, par Marie de Médicis. Le boulevard a écorné la rue Bréa, éventré la rue Vavin, écorné la rue Stanislas en faisant disparaître le dernier vestige de l'hôtel Terray, et fait une large trouée dans la rue Notre-Dame-des-Champs, en faisant disparaître la maison de la Providence.

N° **117**. Cette vieille maison se trouvait, avant le percement du boulevard, au fond d'un passage qui s'ouvrait 27, rue Notre-Dame-des-Champs (ancien 11). Là habita Victor Hugo de 1827 à 1830. Il y écrivit *Hernani*, *les Feuilles d'Automne*, *Marion Delorme*, *les Orientales*, etc. Il y recevait Deveria, Charlet, Ste-Beuve Mérimée, Balzac, A. Dumas. Delacroix, etc. C'est là que naquit son fils François-Victor. Les jardins s'étendent jusqu'à la rue Duguay-Trouin.

N° **115**. Restes du jardin de l'ancienne maison de la Providence qui se trouvait au 33, disparu, de la rue Notre-Dame-des-Champs.

N° **112**. A côté, se trouve encastré dans le mur un arbre qui, dit-on, abrita Victor Hugo. (Voir 17, rue Notre-Dame-des-Champs.)

En coupant la rue de Fleurus, le boulevard a fait disparaître l'hôtel Montmorency-Laval qui était au 37 de cette rue.

N° **97**. Cercle international des arts. (Club artistic féminin.)

Entre les rues de Rennes et du Cherche-Midi le boulevard traverse l'ancien pourpris du couvent des Carmes Déchaussés, morcelé déjà lors de l'ouverture de la rue de Rennes.

N° **90**. Façade de derrière de l'hôtel de Croÿ (5, rue du Regard). A côté se trouve la façade d'une maison

moderne qui a remplacé le bel hôtel disparu qui était au 3, de la rue du Regard.

N° **88**. Façade de derrière du petit hôtel de Verrue (1, rue du Regard). A côté, le boulevard a fait disparaître l'hôtel des Conseils de guerre qui s'ouvrait 37, rue du Cherche-Midi.

Entre les rues du Cherche-Midi et de Sèvres, la chapelle que nous apercevons du côté pair est l'ancienne chapelle des Jésuites (35, rue de Sèvres.) Sur la rue de Sèvres le boulevard a fait disparaître complètement le couvent des Dames de St-Thomas-de-Villeneuve.

Rue d'Assas.

La partie comprise entre la rue du Cherche-Midi et la rue de Vaugirard a été commencée en 1797 sur l'emplacement des anciens couvents du Cherche-Midi et des Carmes, supprimés en 1790. La partie située entre la rue de Vaugirard et l'avenue de l'Observatoire a été ouverte en 1795 sur l'emplacement des jardins du Luxembourg et sur l'enclos des Chartreux. Cette partie s'est appelée rue de l'Ouest avant 1868. Nom actuel en l'honneur du chevalier d'Assas, capitaine au régiment d'Auvergne (1733-1760).

N° **8**. Curieuse maison du XVIIIe siècle avec mascarons. (Intéressante décoration à l'intérieur au premier étage.)

N° **14**. Hôtel moderne de M. le comte Keller, décédé en 1909.

N° **18**. Sur cet emplacement s'étendait la propriété occupée en partie par l'atelier de David d'Angers et par l'hôtel où il mourut en 1856. (Inscription posée en 1906.)

N° **19**. Institut Catholique.

N° **23**. Fut couvent des Carmélites. Institut Catholique.

N° **28**. Emplacement d'un hôtel qui avait appartenu à George Sand. C'est là que G. Sand, Ledru-Rollin et Blanqui discutèrent la possibilité du coup d'État en faveur de Ledru-Rollin. Dans cet hôtel le physicien Foucault réalisa, en 1851, la célèbre expérience qui démontra la rotation de la terre par l'observation du pendule. Foucault y mourut en 1868. L'hôtel a été démoli et sur son emplacement s'élève une maison moderne où se trouve une inscription rappelant l'expérience de Foucault.

N° **44**. Maison mortuaire de Littré (1881). Inscription.)

N° **56**. **Rue Duguay-Trouin** (1790). Conçue par le comte de Provence. Nom en l'honneur du lieutenant général des armées de mer (1673-1736). Au 7, couvent des Servantes de Marie (statuette). Au 9 et 11 se trouvent les jardins de la maison de Victor Hugo, qui est au 117 actuel du boulevard Raspail.

N° **64**. Ancienne Institution Duchemin.

N° **68**. Patronage Olier et école André-Hamon. Avant la laïcisation cette école était tenue par les Frères de la Doctrine chrétienne. La chapelle que l'on aperçoit dans le fond de l'impasse dite impasse Vavin, est celle de la maison des Petites Sœurs des Pauvres (45, rue de Notre-Dame-des-Champs).

N° **55**. Visiter ici la rue du Luxembourg, dont la notice est à la suite de la rue.

N° **76**. Maison qui fut habitée par Michelet de 1869 à 1874. (Inscription.)

N° **82**. Le statuaire Bartholdi, auteur du Lion de Belfort et de la statue de la Liberté éclairant le Monde, y mourut en 1904.

N° **84**. **Avenue Vavin**. A la même origine que la rue Vavin.

N° **57**. Lycée Montaigne.

N° **96**. Ateliers Marinoni.

N° **89**. Hôpital de la clinique d'accouchement Tarnier.

N° **128**. École alsacienne.

N° **136**. Habité par M. H. Krauss, artiste dramatique.

Rue du Luxembourg.

Percée en 1866 sur l'emplacement d'une ancienne allée de platanes du jardin du Luxembourg.

N° **40**. Habité par M. Jean Aicard, membre de l'Académie française. Fut habité par le peintre J.-C. Cazin.

N° **34**. Bel hôtel moderne de M. J. Carpentier, membre de l'Institut.

N° **30**. Fut habité par M. Octave Gréard, de l'Académie française, et par M. Luchaire, membre de l'Institut, mort en 1909. Habité actuellement par M. Roty, graveur, membre de l'Institut.

N° **28**. Habité par M. P. Daumet, architecte, membre de l'Institut, et M. Antoine, directeur du Théâtre de l'Odéon.

N° **26**. Habité par M. Nénot, architecte de la Sorbonne, membre de l'Institut et président de la Société des Artistes français.

N° **24**. La grille qui se trouve devant le café de Fleurus séparait jadis l'hôtel de Mme de Balbi du jardin du Luxembourg. Le comte de Provence pouvait se rendre discrètement chez la favorite.

N° **18**. Cercle catholique du Luxembourg, (Association d'étudiants.)

N° **6**. École Bossuet.

N° **1**. Emplacement d'un ancien corps de garde. Pavillon habité par l'architecte du Luxembourg.

Avenue de l'Observatoire.

(Partie comprise au nord du boulevard
du Montparnasse.)

La partie qui s'étend depuis la rue d'Assas jusqu'à l'Observatoire a été ouverte en 1807 et formait le carrefour de l'Observatoire. En 1873 on y ajouta la partie comprise entre la rue d'Assas et la rue Auguste-Comte. Dans notre arrondissement l'avenue de l'Observatoire est tout entière située sur l'emplacement de l'ancien couvent des Chartreux. Ce couvent immense et le palais du Luxembourg occupaient jadis une superficie triangulaire qui était bornée par la rue d'Enfer depuis la rue Notre-Dame-des-Champs, jusqu'à la porte Gibart (devenue plus tard porte St-Michel), par la rue de Vaugirard depuis les fossés de la ville jusqu'au point où la rue est coupée par le nouveau boulevard Raspail, et par un mur qui partait de la rue de Vaugirard et qui aboutissait au carrefour de la rue Notre-Dame-des-Champs et de la route d'Orléans. Les Chartreux étaient séparés du Palais du Luxembourg par un mur partant de la rue d'Enfer, en face de la rue Royer-Collard et aboutissant au 39 de la rue Notre-Dame-des-Champs. La Chartreuse avait remplacé l'antique château de Vauvert élevé par Robert II, fils de Hugues Capet. Ce château fut donné avec son enclos aux Chartreux par St Louis et ils y restèrent cinq siècles et demi (1257 à 1790). Les Chartreux étaient très aimés à Paris, et nombreux furent les bienfaiteurs. De 1596 à la Révolution, les représentants de la Ville dînaient chaque année à Vauvert. La chapelle des Chartreux, dite de N.-D. de Vauvert avait été bâtie en 1324 et possédait

d'admirables stalles en menuiserie. Les murs du petit cloître étaient couverts de peintures à fresques représentant l'histoire de St Bruno et ces peintures avaient été faites en 1350, 1510, et en dernier lieu en 1648 par Lesueur. Tout disparut au commencement du XIXe siècle. Près du boulevard nous voyons la statue du maréchal Ney par Rude (1853). Cette statue se trouvait primitivement à l'endroit où le maréchal fut fusillé en 1815 (ancien carrefour de l'Observatoire), mais par suite des travaux du chemin de fer de Sceaux, elle a été déplacée et transportée en face de son emplacement primitif. Non loin de là, au milieu de la place, nous voyons le monument de Francis Garnier par Puech (1898). En remontant vers le nord le milieu de l'avenue de l'Observatoire forme un parterre orné de colonnes surmontées de cassolettes et de groupes en marbre (Le Matin, le Midi, le Soir, la Nuit), et décoré magnifiquement par la fontaine dite de l'Observatoire, œuvre de Davioud (1875). Les chevaux marins sont de Frémiet, et le groupe central, représentant les Quatre Parties du Monde supportant une Sphère, est de Carpeaux (1873).

N° **80**. Café moderne dit de la Closerie des Lilas, dont le nom évoque le souvenir de l'ancien nom du bal Bullier en face.

N° **10**. Hôpital Tarnier avec haut-relief, au coin de la rue d'Assas.

N° **8**. **Rue des Chartreux** (1866). Se trouve sur l'emplacement de l'ancien couvent. La rue a été modifiée en 1876 par suite de la reconstruction de la clinique d'accouchement Tarnier, et elle a été terminée en 1879. Le 4 est orné d'une sculpture décorative moderne.

N° **4**. École supérieure de Pharmacie édifiée en 1880. Statues de Vauquelin et de Parmentier.

N° **2**. École coloniale (1896).

N° **9**. Fut habité par M. Émile Michel, artiste peintre, membre de l'Institut, décédé en 1909.

N° **15**. Habité par M. Antonin Mercié, sculpteur et peintre, membre de l'Institut.

Boulevard St-Michel.

La partie nord jusqu'à la rue de Médicis fut ouverte en 1855 sous le nom de boulevard Sébastopol rive gauche; en 1859 on prolongea le boulevard jusqu'à l'avenue de l'Observatoire. En 1867 tout le boulevard prit le nom de boulevard St-Michel en souvenir de l'ancienne chapelle St-Michel qui était jadis rue de la Barillerie. Le boulevard a englobé une partie de l'ancienne rue de la Harpe qui allait de la rue de la Huchette à l'ancienne place St-Michel, une partie de la rue d'Enfer, depuis l'ancienne place St-Michel (angle de la rue Monsieur-le-Prince) jusqu'à hauteur de la rue de l'Abbé-de-l'Épée, et la rue de l'Est.

N° **82**. **Rue Michelet** (1866). Nom actuel en 1877 en l'honneur de l'historien (1798-1874). Au 3, Institut de chimie appliquée.

N° **70**. **Rue Herschel** (1866). Nom en mémoire de l'astronome allemand (1738-1822).

N° **66**. **Rue Auguste-Comte** (1866). Nom actuel en 1885 en l'honneur du philosophe fondateur de l'école positiviste (1798-1857). La partie qui s'étend entre le boulevard St-Michel et l'avenue de l'Observatoire est sur l'emplacement d'un jardin de botanique médicale qui avait été créé en 1835 et transporté ensuite rue Cuvier. A côté se trouvait une petite avenue qui s'ouvrait rue d'Enfer, avenue qui fut habitée par le cardinal Fesch

et l'abbé Affre qui devint archevêque de Paris. Au 17 de la rue Auguste-Comte se trouve le lycée Montaigne (1835).

N° **64**. Actuellement dépendance de la questure du Sénat. La vieille maison qui se trouve dans le fond a été construite par les Chartreux comme maison de location. Elle fut louée en 1662 au marquis de St-Simon, oncle de l'écrivain, et en 1734 au marquis de Ségur, gouverneur du pays de Foix. Leconte de Lisle habitait l'ancien 64.

N° **62**. Service de la Carte géologique.

* N° **60** *bis*. École des Mines fondée en 1783. Cette école fut d'abord à l'hôtel de la Monnaie (1783 à 1790), puis fut transférée à l'hôtel de Mouchy, rue de l'Université (1794 à 1802), puis à Moutiers en Savoie (1802 à 1814), et enfin ici dans l'ancien hôtel de Vendôme en 1815. Elle y fut en location jusqu'en 1837, époque où l'Administration acheta l'hôtel. Agrandie de 1840 à 1852 par Duquesnay et modifiée de 1861 à 1866 par M. Valet par suite du percement du boulevard St-Michel.

L'hôtel de Vendôme, qui forme la partie centrale de l'École, a été construit en 1707 pour les Chartreux par l'architecte Jean Courtonne, grâce à un don fait par le chanoine de La Porte, du chapitre de N.-Dame. Tout l'intérieur a été modifié, mais la belle façade à fenêtres cintrées de cet hôtel existe toujours du côté du jardin du Luxembourg. Dès 1712 les Chartreux louèrent l'hôtel à la duchesse d'Estrées et à M. de Lesseville, puis à vie en 1714 à la duchesse de Vendôme (Marie-Anne de Bourbon, veuve de Louis-Joseph duc de Vendôme, le vainqueur de Villaviciosa). L'hôtel fut alors remanié par Le Blond, et la duchesse y mourut en 1718, em-

portée, dit-on, dans une crise d'alcoolisme. Les Chartreux en reprirent possession et louèrent en 1733 au duc de Chaulnes, colonel, puis maréchal de France, qui y mourut en 1744. Son fils le duc de Picquigny (puis duc de Chaulnes), membre de l'Académie des Sciences, y résida jusqu'en 1758 avec son épouse, née Bonnier de La Mosson, femme légère et spirituelle, qui se remaria plus tard avec M. de Giac. Le fils du duc, Joseph, qui fut colonel, égyptologue et chimiste, n'habita l'hôtel que pendant son enfance, car, dès 1758, l'hôtel fut loué à la princesse douairière Élisabeth d'Anhalt qui y mourut en 1760. La veuve du comte de Toulouse y eut un pied-à-terre ainsi que l'abbé prince de Salm-Salm. L'hôtel fut loué ensuite en 1780 à la famille de robe Clément de Ste-Palaye. Saisi comme bien des Chartreux en 1790, il fut adjugé en 1791 à A.-R. Rousseau, ancien notaire au Châtelet. École des Mines (1815).

Au 60 *bis* sont les collections, qui sont visibles les mardis, jeudis et samedis, de une heure à quatre heures. Au 60 sont les laboratoires, sur l'emplacement de l'ancien petit hôtel Vendôme. Ce petit hôtel fut occupé sous l'Empire par le maréchal Lefebvre et fut ensuite la propriété de la Chambre des Pairs. A côté de cet hôtel, mais plus au nord, se trouvait l'hôtel de Gaumont, construit par les Chartreux avant l'hôtel de Vendôme, et occupé sous Louis XVI par M. de La Michodière.

N° 58. A l'intersection de la rue Monsieur-le-Prince et de l'ancienne rue de la Harpe se trouvait l'ancienne place St-Michel, qui avait été formée elle-même sur l'emplacement de l'ancienne porte en fer Gibart ou St-Michel de l'enceinte de Philippe Auguste disparue en 1684. Cette

porte fut remplacée par une fontaine dessinée par Bullet qui disparut avec la place sous Napoléon III. Sur le 58 actuel nous voyons une ancienne plaque : place du Marché de la porte St-Michel.

A l'angle de la rue Monsieur-le-Prince se trouvait, au XVIe siècle, l'hôtel de Marillac où le collège du Mans vint s'installer au XVIIe siècle. Ce collège avait été fondé en 1519 par Philippe de Luxembourg, évêque du Mans, et avait été englobé dans l'accroissement du collège de Clermont (Louis-le-Grand). Un siècle après, les boursiers du Mans furent recueillis par le même collège et la nation fit vendre l'ancien hôtel de Marillac au moment de la Révolution.

A l'ancienne place St-Michel, comme nous l'avons dit en parlant de la rue Monsieur-le-Prince, venait aboutir l'ancienne rue des Francs-Bourgeois qui commençait à la rue de Vaugirard. Dans cette rue se trouvait le séminaire St-Pierre-St-Louis qui, après avoir servi d'usine à gaz et de caserne, disparut en 1853.

N° **44**. Du 44 au 40 inclus se trouve le lycée St-Louis. Ancien collège d'Harcourt, fondé en 1280 par Raoul d'Harcourt, docteur, et son frère Robert, évêque de Coutances. Raoul avait acheté quelques maisons rue de la Harpe, et trente ans après, Robert, son exécuteur testamentaire, acheta l'hôtel dit d'Avranches et le reconstruisit à neuf. Le collège s'agrandit au XVIIe siècle par l'achat de l'hôtel des évêques d'Auxerre qui était au sud. Cet hôtel d'Auxerre avait été habité en 1574 par Jacques Amyot. Le collège s'adjoignit aussi le collège de Justice qui était au sud, à peu près sur l'emplacement du 40 actuel. Ce collège avait été fondé en 1354 par Jean de Justice. Diderot et Billaud-Varennes firent leurs études au collège d'Harcourt. Pendant la Révolu-

tion le collège devint une prison et fut démoli. Reconstruit en 1814 et ouvert de nouveau en 1820. Le lycée actuel occupe également l'emplacement des anciens bâtiments de l'ancien hôtel de l'évêque de Clermont et des jardins des Cordeliers. En 1848 le lycée s'est appelé lycée Monge. Corvisart, Jules Delalain, Gounod, Ernest Havet, Pontmartin, Nettemant, etc., y ont fait leurs études. Sous ce lycée qui contient un fragment unique de l'enceinte de Henri II se trouvent les ruines d'un ancien théâtre gallo-romain dont l'architecte Vacquer a relevé les plans en 1861, et dont on a retrouvé de nouveaux vestiges en 1908 dans les travaux d'agrandissement du côté de la rue Racine.

N° **38**. Emplacement d'une maison appartenant aux Cordeliers, où fut la Bibliothèque du roi depuis Louis XIII jusqu'en 1666.

Depuis la rue de l'École-de-Médecine jusqu'à la place St-Michel, le boulevard St-Michel a fait disparaître une partie des rues Pierre-Sarrazin et Serpente, et les petites rues Percée, Poupée et Macon.

Place St-Michel. (Côté Ouest.)

Se trouve sur l'emplacement de l'ancien abreuvoir Macon. S'appela place du Pont-St-Michel. Elle a été élargie en 1809, en 1840, et fut terminée en 1860. La place a fait disparaître une partie de la rue de l'Hirondelle. Ambroise Paré habitait cette partie disparue de la rue de l'Hirondelle (ou Arondelle), et sa maison se trouvait sur l'emplacement du refuge qui se trouve vis-à-vis la fontaine St-Michel. Cette fontaine de Davioud a été inaugurée en 1860. Le groupe de St-Michel terrassant le dragon, est de Duret. Cette fontaine St-Michel

remplace une autre fontaine du même nom qui se trouvait en 1684, sur l'ancienne place St-Michel. La place St-Michel communique avec la Cité par le *pont St-Michel* qui est commun à quatre arrondissements (Ie, IVe, Ve, VIe). Comme nous le disons dans le IVe arrondissement, ce pont doit son nom à la chapelle St-Michel qui se trouvait à l'entrée du Palais. Il fut construit une première fois au XIVe siècle et reconstruit en dernier lieu en 1857.

ERRATUM

P. 52, lig. 19, 20 et 21. — *Au lieu de :* Le corps de Mazarin, qui mourut à Vincennes fut transféré, en 1661, à la chapelle du collège Mazarin en 1684. *Lire :* Le corps de Mazarin, qui mourut à Vincennes en 1661, fut transféré à la chapelle du collège Mazarin en 1684.

RÉPERTOIRE ALPHABÉTIQUE

DES RUES DU VIe ARRONDISSEMENT

COULOMMIERS
Imprimerie Paul Brodard.



